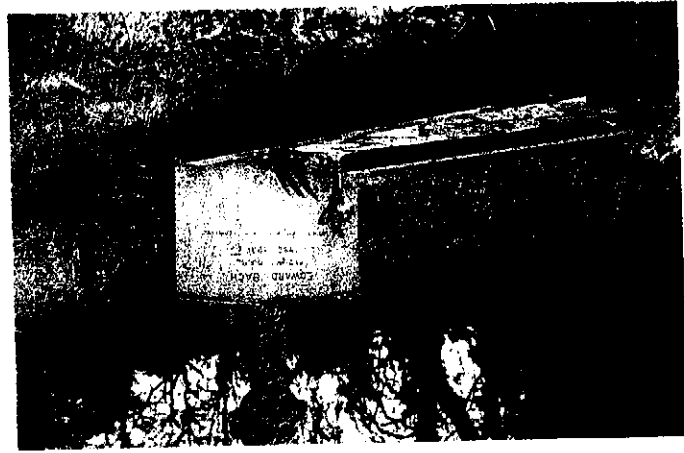


Edward Bach

Brûlant et passionné, comme une flamme vive,
Sans une pensée pour lui-même, ne désirant à jamais
Ni richesse, ni puissance, ni influence, ni célébrité,
Sauf celle qui pouvait favoriser ses efforts
Pour aider l'humanité. Si vif à comprendre
Tous les doutes, les craintes, les faiblesses, et pourtant
Si lent à juger ou à condamner, il étendait
Simplement la main pour guérir, afin de favoriser la croissance
Des forces qui mènent à la communion et chassent la haine,
Dont le but est de permettre au monde entier d'entrer
En contact avec l'Infini. Dans les ténèbres, nous attendons
Si longtemps la lumière, et si souvent en vain, semble-t-il ;
Mais ici-bas, une vie s'incarna qui passa trop vite,
Et cependant alluma un feu qui n'est pas prêt de s'éteindre.

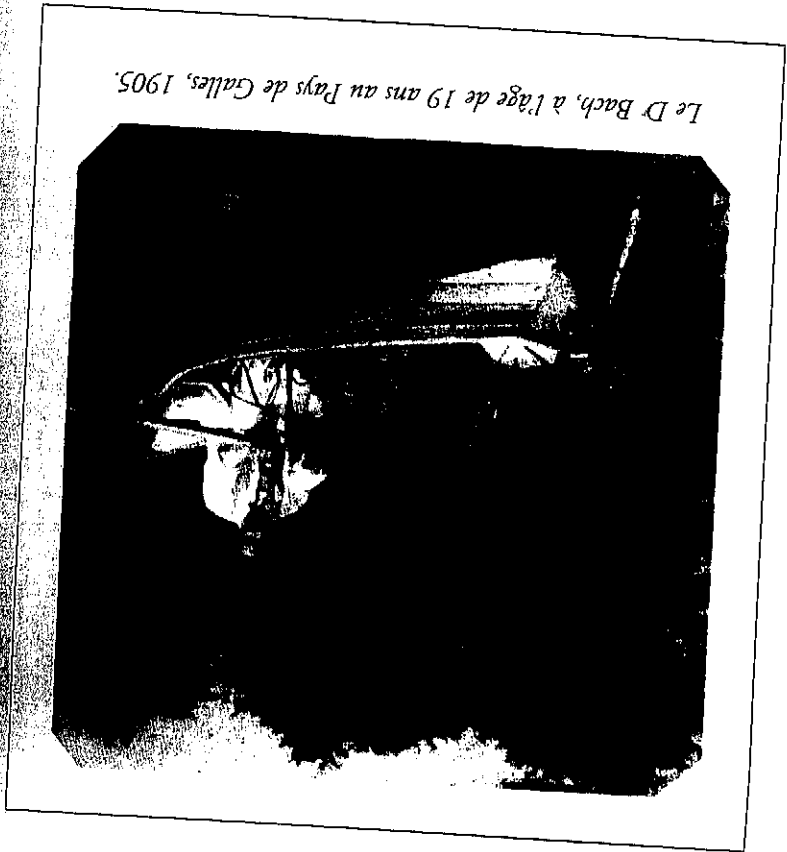
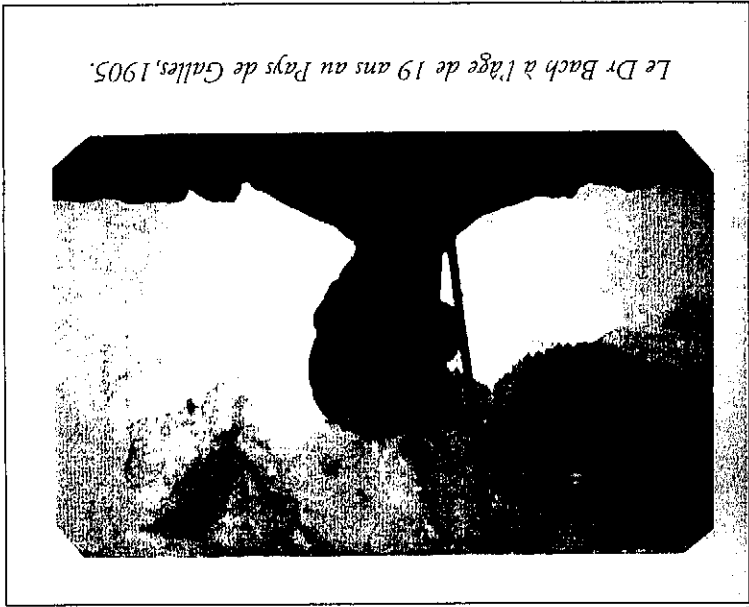
C. E. W.



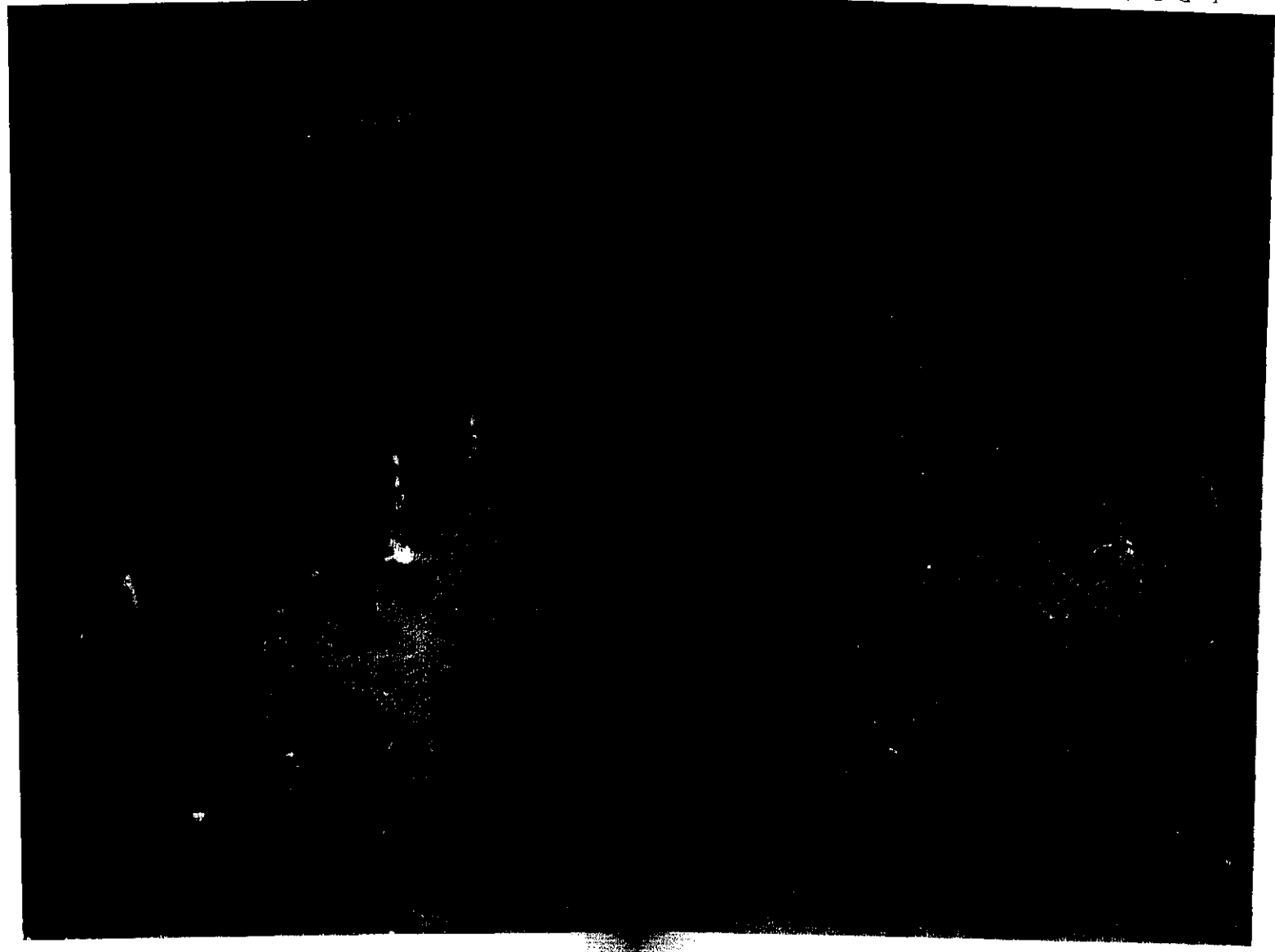
« Voyez, je suis vivant pour toujours »

Que la paix profonde de la vague qui roule soit avec vous,
Que la paix profonde de l'air qui passe soit avec vous,
Que la paix profonde de la terre serène soit avec vous,
Que la paix profonde des astres luisants soit avec vous,
Que la paix profonde du Fils de la Paix soit avec vous.

Fiona Macleod



Le Dr. Bach, à l'âge de 19 ans au Pays de Galles, 1905.



*Sur la plage de Cromer, Norfolk 1932.
Le D. Bach est à gauche, Nora Weeks est la troisième
à partir de la gauche.*



Sous le Pommier du Wiltshire

Ainsi ai-je entendu dire, que certains qui peuvent se le per-
mettre,
Érigent une sorte de croix en plein milieu de l'allée du jardin
pour leur rappeler le Seigneur.

Mais moi, quand je vois que c'est une branche de pommier abat-
tue couverte de mousses,
Je pense à Dieu et à la façon dont Il foula ce jardin, il y a long-
temps.
Il marchait, présumé-je, en allant et venant, puis s'asseyait sur le
sol,

Où sur quelque branche basse à Sa convenance, comme celles
que vous voyez sur beaucoup d'arbres,
Celle-là même sur laquelle, au soleil couchant, je m'assieds pour
parler avec Lui.

Et les matins aussi, je me lève et viens m'asseoir là où les
branches sont basses.
Les oiseaux chantent, les abeilles bourdonnent, les fleurs de la
plate-bande s'épanouissent,
Et mon cœur entier est si joyeux et si pur, comme les mares
quand les brumes se lèvent.

Comme les mares sourient dans la lumière les matins où l'air
limpide passe comme un souffle.
Comme les mares sachant qu'elles voient le Ciel, de même mon
cœur est gai.

Il ne frappait jamais quand Il était à la porte du jardin, ni ne lais-
sait d'empreinte sur le sol.
Je n'ai jamais entendu l'Un bouger ou fouler le sol et pourtant Sa
main signe mon front.

Et quand Il est l'heure de commencer à travailler, je Le prends
avec moi dans mon cœur.
Et lorsque je mourrai, priez Dieu que je voie une dernière fois
cette branche de pommier inclinée,
Pensez à Lui et à tout ce qu'Il était pour moi.

Anna de Bary

« Personne, ma chérie, ne peut dire que je suis un homme diffi-
cile
MAIS
J'aime bien avoir un morceau de beurre à mettre sur mon
pain ! »

A. A. Milne,
extrait de « Quand nous étions enfants »
Édité par Methuen Children's Books.

Le Roi demanda à la Reine, et la Reine demanda à la laitière :
« Pourrions-nous avoir du beurre pour la tranche de pain du
Roi ? »
La Reine demanda à la laitière, la laitière dit : « Certainement,
je vais en parler maintenant à la vache avant qu'elle n'aille au
lit. »
La laitière fit sa révérence, s'en alla et dit à la vache d'Aurigny :
« N'oublie pas le beurre pour la tranche de pain du Roi. »
Endormie, la vache d'Aurigny répondit : « Vous feriez mieux de
dire à Sa Majesté
Que beaucoup de gens aujourd'hui lui préféreraient la marmelade. »
La laitière dit : « Tu crois ça ! » et se rendit auprès de Sa Majesté.
Elle fit une révérence devant la Reine et déclara en rougissant un
peu :
« Pardonnez-moi, Votre Majesté, de prendre cette liberté,
Mais la marmelade a bon goût, si on la tartine en couche épais-
se. »
La Reine dit : « Oh ! » et se rendit auprès du Roi :
« À propos du beurre pour la tranche de pain royale,
Beaucoup de gens trouvent que la marmelade est meilleure.
Au lieu du beurre, voulez-vous goûter un peu de marmelade ? »
Le Roi fit : « Zut alors ! » Puis dit :
« Oh, pauvre de moi ! » Et sanglota : « Oh, pauvre de moi ! » et
retourna se coucher.
« Nul, » pleurnichait-il, « Ne peut dire que je suis un homme dif-
ficile ;
Je veux seulement un petit peu de beurre sur mon pain ! »
La Reine dit : « Voilà, voilà : » et retourne voir la laitière.
La laitière dit : « Voilà, voilà ! », se rendit au bâtiment contigu.
La vache dit : « Voilà, voilà ! » Je ne l'ai pas fait exprès ;
Il y a du lait pour son écuelle et du beurre pour son pain. »
La Reine prit le beurre et le porta à Sa Majesté ;
Le Roi fit : « Du beurre, hein ? » et bondit hors du lit.
« Personne », dit-il en l'embrassant avec tendresse,
« Personne », dit-il en glissant sur la rampe d'escalier,

parce qu'ils étaient prêts à tout pour la renommée
mon frère vint.
Il ne devait que rarement tempérer sa fierté ou éliminer l'ivraie
de la terre
Même alors qu'en ce jour il marchait vers Dieu, ainsi allait-il
depuis sa naissance,
Avec simplicité et douceur, avec dignité et joie pure.
Aussi, portant la coupe à leurs lèvres en confraternité, ils l'ac-
cueillirent avec les honneurs
Et lui firent une place à la table du festin — les Hommes Forts se
tenaient ainsi,
Qui avaient accompli son œuvre et maintenu sa paix, et
n'avaient pas peur de mourir.
Au-delà du regard de la dernière étoile solitaire, projetée dans
les ténèbres béantes,
Plus qu'une comète rebelle n'osa le faire, ou vivant en essaim
dans la même ruche tourbillonnante,
Il siège parmi ceux qui louent notre Dieu, qui en cela ont servi Sa
parole.

*Dédicace tirée des « Ballades de la Chambre »
Rudyard Kipling*

Hors la route du soleil le plus éloigné, projeté dans les ténèbres
absolues
Plus loin que jamais comète flamboya ou poussière d'étoile
vagabonde tourbillonna
Vivant comme il combattit, navigua, gouverna, aïrna et créa
notre monde.
Ils sont lavés de tout orgueil, car ils sont morts : ils savent la
valeur de leurs lauriers ;
Ils boivent le vin avec les Neufs Muses et les Dieux des Premiers
jours
C'est leur volonté de servir la louange de Notre Père ou de res-
ter silencieux comme le vent.
C'est à eux de s'avancer majestueusement dans le tintement
grave des cloches, là où se trouvent les avant-postes d'Azraël,
Ou de se frayer un chemin à coups de poing à travers les
flammes furtives de l'Enfer quand Dieu sort pour faire la
guerre,
Ou suspendus avec les Sêraphins téméraires aux rênes d'une
étoile à rouge crinière.
Ils tirent leur gaieté de la joie de la Terre — ils n'osent pas s'at-
tarder à fliger de leur douleur.
Ils savent ce qu'est le labeur et la fin du labeur ; ils savent que la
Loi de Dieu est simple ;
Aussi sifflent-ils le Diable pour se divertir, ceux qui savent que
le Pêché est vain.
Et dans sa sagesse, Notre Seigneur Dieu vient souventes fois,
maître de toute activité,
Et leur fait le récit de son labeur quotidien, d'Edens nouvelle-
ment créés ;
Et ils se lèvent à son passage, gentilshommes sans peur.
À ceux-ci, qui sont lavés du vil désir, du chagrin, de la luxure et
de la honte
Dieux parce qu'ils connaissent le cœur des hommes, hommes

Le Poney Blanc — Observation d'un cas

Sorwell, 1935

Le garçon de ferme dit qu'il était en train de creuser la tombe pour
le poney, car l'animal écumait, ne mangeait pas depuis quelques
jours, et pouvait à peine se tenir sur ses pattes. On pensait qu'il
serait mort dans environ une heure.

Le Dr Bach dit alors à l'homme de venir et lui demanda : «
Pouvez-vous lui tenir la langue sur le côté ? » Ce qu'il fit, et le
Docteur sortit un petit flacon de sa poche pour en verser le conte-
nu dans la gueule du poney.

Il dit au garçon de ferme : « Vous pouvez reboucher la tombe.
Donnez au poney sa nourriture et sa boisson habituelles », et s'en
alla.

L'homme fit ce que le Docteur lui avait dit : le poney mangea,
but et se rétablit complètement.

On ne sait pas quels remèdes il lui donna, probablement
Hélianthème ou le Remède de Secours.

Rencontre avec Edward Bach

On me demande souvent d'écrire à propos du Dr Bach, homme de grande valeur, durant la période où je l'ai connu, mais brosser fidèlement son portrait n'est pas chose facile. C'est à l'âge de 12 ans que je l'ai le mieux connu, et les souvenirs de cette époque ont tendance à être quelque peu influencés par l'imagination. Je vais toutefois essayer de coucher sur le papier ceux qui me reviennent.

Il y a tout d'abord le fait que mon père, également médecin et plus âgé que le Dr Bach, nourrissait un profond respect pour ses recherches. Depuis ses recherches sur les nosodes, les travaux du Dr Bach faisaient désormais souvent l'objet de discussions à la maison, et nous, les enfants, savions que nos parents admiraient l'homme et ce qu'il faisait. Pendant nos vacances à Cromer, il nous rendit quelques fois visite alors qu'il y séjournait ; c'est à partir de ces brefs contacts, que je dois puiser dans mes souvenirs.

Ce dont je me souviens le plus clairement est son extrême aversion pour l'hypocrisie, le fait de sauver la face, ainsi que pour les convenances. Il voulait que chacun se conduise et parle sans détours. Sa sensibilité aux personnes et aux caractères était extrême, à tel point qu'il refusait de rencontrer ceux avec lesquels il n'était pas d'accord, même à l'occasion de brèves salutations. Une fois, il tourna les talons et quitta la salle plutôt que de rencontrer un jeune chirurgien à la mode et fort considéré, qui était venu à la maison spécialement pour lui être présenté. Il incarnait partout la gentillesse même pour chacun. Tout ce qu'il demandait était la simplicité et la franchise. Cette fois-là mise à part, je ne me souviens pas l'avoir jamais vu être brusque ou désagréable avec quiconque. De même, il attendait que chacun assume l'entière responsabilité de ce

qu'il faisait ou disait, et il refusait même que les enfants se contentent de demies vérités de bon ton.

L'amitié entre mes parents et lui devait parfois les placer dans des situations plus embarrassantes que nous, enfants, ne le soupçonnions. C'est durant ces vacances passées à Cromer, à l'âge de 12 ans, que ma sœur et moi avions exprimé le désir de fumer des cigarettes. À ce moment-là, nous mangions au restaurant et mes parents nous firent observer que c'était une sottise. Mais pas le Dr Bach. « Si elles veulent fumer, laissez-les fumer », dit-il en nous tendant des cigarettes et en les allumant. D'ordinaire, mes parents, qui respectaient les convenances, ne nous auraient probablement pas permis de faire cela en public, mais ils prirent la chose très calmement et, assez curieusement, ce désir de fumer disparut très vite, sans doute parce que ce n'était plus interdit. Par la suite, aucune de nous trois ne fuma beaucoup et aujourd'hui, seule l'une d'entre le fait, encore que très raisonnablement.

Pour le Dr Bach, c'était l'interdiction, la frustration qui était néfaste et, je m'en souviens, sa réaction fut si forte qu'aucune d'entre nous n'eut le désir de profiter de la situation ou de prendre des airs triomphants. Sans que mes sœurs et moi-même sachions vraiment pourquoi, nous lui exprimâmes notre reconnaissance pour ce que nous jugions bien et juste en sa présence. Mais nous savions aussi qu'en défendant le point de vue selon lequel on devait, entre autres choses, nous laisser fumer, il nous donnait réellement la responsabilité de ce que nous faisions, et le désir enfantin de parader ou de rechercher le fruit défendu, avait disparu. C'était sa profonde honnêteté d'intention qui avait provoqué cette réaction et c'est cette impression que j'ai de sa personnalité que je garde aujourd'hui.

Frances Thomas

un homme s'avancer tout habillé dans l'eau. Ce dernier allait se suicider ; il lui évita aussi de mettre fin à ses jours. « La vérité sort de la bouche des enfants ». Le Docteur écoutait avec beaucoup d'attention tout ce qu'ils lui disaient. « Vous ne savez jamais qui ils sont, ni quelle vérité ils sont venus vous énoncer ».

Beaucoup de gens déclaraient : « Il me suffit de le voir au loin pour aller mieux ».

Naturellement, les vêtements et l'argent ne signifiaient rien pour lui. Ses costumes étaient toujours plus grands d'une taille, car il ne supportait pas d'être gêné aux entournures, et les chapeaux ne lui convenaient pas ; d'ailleurs, il n'en portait jamais.

L'idée classique qu'on se fait d'un médecin et d'un cabinet médical n'était pas la sienne. Il accueillait ses malades, leur faisait prendre conscience de leur valeur, et les incitait à considérer que la guérison était acquise. Une femme atteinte au visage d'une maladie cutanée des plus affligantes et repoussantes fut si heureuse qu'il l'embrassât sur les deux joues qu'en quelques jours sa peau fut nette.

Bien que sa préoccupation première fût de découvrir les fleurs guérisseuses, il eut le privilège d'être une « voie » de guérison. Ces fleurs, disait-il, pouvaient être employées par autrui, bien qu'il ne pût transmettre le don de guérir, chose dépendant d'Instances Supérieures.

Un jour, souffrant d'un grave accès de bronchite, il passa une fois la main sur mon dos, et je fus immédiatement guérie.

Bien que du point de vue émotionnel les points faibles du sujet fussent tous importants dans la prescription des remèdes floraux, il plaçait, sans qu'on dise un mot, sa main sur l'organe malade, ou le muscle froissé, et souvent, la guérison se produisait instantanément.

D'un seul coup d'œil aux malades, il pouvait dire quels étaient leurs faiblesses, la peur, le ressentiment, la jalousie

Les oiseaux, accompagnés leurs petits, venaient à lui et se perchait sur la bêche avec laquelle il retournait ; les chiens méchants lui léchaient les mains. S'il tenait une fleur, il percevait non seulement ses propriétés utiles, mais elle lui contait son histoire. Le liseron de mer par exemple, de couleur mauve, lui racontait qu'il poussait au bord de la mer pour être lavé et retrouver sa couleur blanche et pure, car une fois il avait poussé là où beaucoup de sang avait coulé et ses pétales avaient été tachés de rouge.

Il se rappelait aussi, bien que cela ne signifiait pas grand-chose pour lui, certains détails de ses vies antérieures. Il avait toujours été guérisseur. Il se vit une fois préparant des flacons de plantes curatives. Ils étaient si précieux qu'on les avait rangés sur une étagère, et on devait si peu les toucher qu'on avait collé les étiquettes portant le nom des plantes sur les planches en dessous.

Une autre fois, il se vit plongeant dans une rivière pour se purifier totalement, esprit et corps, après avoir vu son dernier patient, et avant de recevoir le suivant.

Il suivait toujours son intuition, son impulsion « intérieure ». Peu lui importait ce que ressentait les autres ; abandonner un bon repas ou une conversation intéressante était impératif pour lui. S'il ressentait le besoin de sortir, il le faisait, toutes affaires cessantes. Deux faits me reviennent à l'esprit. Une fois, à Cromer, au milieu de la dictée de lettres, il quitta la maison et marcha vers la jetée. En chemin, il rencontra un homme qui faisait les cent pas, en proie à une profonde détresse. Le Dr Bach le connaissait et lui demanda ce qui n'allait pas « Je vais me suicider ; je ne peux pas supporter ça plus longtemps. Je pense que je vais me précipiter de l'extrémité de la jetée ». Le Dr Bach parvint à l'en dissuader, ce dont il fut très reconnaissant par la suite, car ses problèmes furent résolus peu après.

Un autre jour, il abandonna son déjeuner, et se dirigea à pied vers l'extrémité la plus éloignée de la plage ; là, il vit

sensibilité afin d'achever son œuvre, car il manquait de temps. Il entra alors dans une phase de repos paisible, tout comme Jésus s'éloignait un moment des foules pour se rafraîchir et reprendre des forces.

Parfois il entra dans un merveilleux royaume et sembla dormir. Il avait beaucoup de mal à revenir à lui et manifestait souvent quelque réticence à le faire.

Il me dit une fois : « Avez-vous jamais perdu la conscience de votre corps ? » Lui répondant « Oui », il répliqua : « Vous ne savez pas combien vous avez de la chance. D'une manière ou d'une autre et toute ma vie, mon corps a enduré douleur, gêne, et tourment. »

Mais jamais son corps tourmenté ne l'empêcha d'accomplir son travail. On l'a vu parcourir des kilomètres à pieds avec des ulcères de jambes, des céphalées aveuglantes, ou souffrant d'une douleur atroce provoquée par une névralgie faciale. « Je dois savoir à quoi ressemble la douleur et en éprouver toutes ses formes pour bien comprendre ce qu'endurent les autres ».

Tout cela fait penser que c'était un saint, du moins l'idée que l'on s'en fait habituellement. Il n'était pas ainsi ; comme déjà mentionné plus haut, il avait un caractère et n'hésitait jamais à l'imposer. Il agissait parfois dans le but de choquer les gens et, du point de vue des convenances ordinaires, il traitait d'une manière très arbitraire et souvent avec rudesse ceux qui venaient le voir par curiosité. Aussi était-il incompris de beaucoup.

Il avait en revanche un grand sens de l'humour et aimait les choses simples de la vie, qui sont la vraie vie. C'était les premiers champignons sauvages de l'année l'excitait comme un enfant. Faire cuire un repas, se faire un pantalon, finir la construction d'une table ou d'une chaise, le combattait de joie.

Il y avait affinité non seulement entre lui, les plantes, les arbres et les arbustes, mais aussi entre lui et les animaux.

Après avoir quitté Londres pour mettre au point cette méthode de guérison par les Remèdes Floraux, la sensibilité et l'intuition du Dr Bach se développèrent de plus en plus, à tel point qu'au cours des deux dernières années de sa vie il était conscient de n'avoir que peu de prise sur son corps physique. Il était végétarien depuis longtemps, mais il avait alors ressenti le besoin de se « déspiritualiser » pour préserver sa « matérialité » jusqu'à ce que sa tâche soit accomplie, aussi mangeait-il de la viande.

Il fumait vraiment beaucoup, sauf lorsqu'il se mettait à l'écoute de sa « petite voix intérieure ». Il était alors baigné par un rayonnement particulier, comme si une lueur brillante l'enveloppait, et l'expression de paix sur son visage était d'une grande beauté. Cette clarté et cette paix se communiquaient à tous ceux qui l'approchaient à ce moment-là.

Un grand Amour pouvait aussi parfois émaner de lui. Non un amour personnel, mais ce qui paraissait être pour ceux qui l'entouraient le grand Amour Universel du Créateur. Il produisait un effet curatif indescriptible sur son entourage, qui éprouvait alors un sentiment surmaturel de sécurité, de joie et de paix auquel il pouvait mettre fin l'instant d'après.

Et comme les personnalités des âmes nobles qui s'incarnent sur terre pour accomplir une œuvre particulière n'ont pas d'importance — c'est leur mission qui est importante — Edward Bach pouvait parfois se mettre en colère, se montrer irritable et se comporter de manière brutale. Cela ne durait pas et, comme c'est le cas pour toutes les âmes nobles, il souffrait parfois physiquement d'une angoisse extrême lorsqu'il s'écartait tant soit peu de l'itinéraire fait

de compassion et d'amour qu'il avait choisi. Les grands poètes, les musiciens, les artistes, les Maîtres, Winston Churchill, n'avaient pas le temps de corriger leurs défauts, leur mission absorbant toute leur énergie.

Edward Bach « savait » ce que ressentait les gens, quelle que fut la manière dont ils essayaient de cacher leurs sentiments, et cela rendait parfois la vie difficile à ceux qui le cotoyaient journalièrement ainsi qu'à lui-même. Il leur jetait un regard et quittait la maison pour la journée. Il avait coutume de dire « Si vous pensez que je suis fou, dites-le, ne vous contentez pas de le penser, c'est trop blesant » Nous oublions combien nos sentiments profonds émettent d'ondes négatives.

Il devait fuir certaines personnes et certaines maladies, à moins que ces gens ne soient venus se faire soigner. Pendant les années où il étudiait la typologie humaine et les états d'humeur émotionnels, il fréquentait les restaurants, les théâtres, les cinémas, les magasins et se plongeait dans les foules. Il était parfois contraint de s'en aller précipitamment s'il ressentait, disait-il, comme un boulet de canon, des ondes négatives, trop dominatrices, ou chargées de haine. Un jour où il assistait à un concert, sur la jête de Brighton, il se leva soudain en poussant un cri et s'enfuit à toutes jambes. Quand on lui en demanda la raison, il dit « Quel être maléfisant était assis derrière moi ? » Selon toute apparence, se tenait derrière lui un homme normal, mais le Dr Bach avait réagi en percevant ses sentiments profonds.

Souvent, après avoir rencontré certaines personnes, il était épuisé, le visage blême, et chancelait comme un homme ivre, ou bien il devait s'allonger sur le bord herbeux de la route pour récupérer. Il nous est souvent arrivé d'aller le chercher pour le ramener à la maison afin qu'il se remette. Il disait qu'il ne se protégeait pas de ces épreuves, bien qu'il eût pu le faire, parce qu'il devait préserver sa

PORTRAITS D' EDWARD BACH

Dans ce chapitre, nous avons rassemblé un choix de portraits tracés par les confrères et les amis du Dr Bach, ainsi que des photographies prises dans sa jeunesse. Le Dr Bach aimant la poésie, en particulier Rudyard Kipling, nous avons fait figurer certains de ses poèmes préférés, et nous sommes sûrs que le lecteur les appréciera également.

Les portraits caractéristiques, en particulier celui brosé par Nora Weeks, donnent une image de la nature profonde du Dr Bach et nous aide à comprendre qu'il était un homme comme nous, en dépit de son dessein personnel dans l'existence. C'était l'homme le plus humble qui soit, et il savait qu'il n'était qu'un médiateur dans la découverte des fleurs guérissuses de la nature. Il ne désirait être ni idôlatre, ni vénéré — il avait le sentiment que ce n'était pas lui qui comptait, mais le travail accompli — il ne s'intéressait qu'à la santé et au bonheur de ses semblables.

Néanmoins, nous lui devons tant, ainsi qu'à son équipe d'assistants ; ils ont consacré leurs vies à ses recherches. C'est vraiment un grand privilège que d'être si intimement associés à l'œuvre du Dr Bach ; c'est aussi une grande joie, ayant travaillé avec eux, d'avoir connu Nora Weeks et Victor Bullen, ses amis et collaborateurs les plus proches. Ils ont eu l'immense bonheur de connaître personnellement le Dr Bach, et nous leur exprimons notre profonde gratitude, ainsi qu'à tous ses autres amis, qui nous ont fait partager ce qu'ils ont vécu en sa compagnie pour que, nous aussi, nous puissions le connaître un petit peu mieux.

Texte dicté par le Dr Edward Bach le 30 octobre 1936

à insérer dans la prochaine édition de

« LES DOUZE GUÉRISSEURS ET AUTRES REMÈDES »

au début de l'actuelle introduction

Introduction

Cette méthode de traitement est la plus parfaite qui ait été donnée à l'humanité de mémoire d'homme.

Elle a le pouvoir de guérir toute maladie et, en raison de sa simplicité, on peut l'employer en famille.

C'est sa simplicité, associée à son caractère de panacée, qui est si étonnante.

Ni science, ni connaissances ne sont nécessaires, exceptés les procédés simples décrits ici.

Et ceux qui tireront le plus grand profit de ce présent de Dieu sont ceux qui le garderont pur tel qu'il est, libre de toute science, de toute théorie, car dans la nature tout est simple.

Cette méthode de guérison, qui nous a été révélée de manière Divine, montre que ce sont nos peurs, nos soucis, nos inquiétudes, ect., qui ouvrent la voie à l'invasion de la maladie.

En traitant nos peurs, nos soucis, nos inquiétudes, etc., non seulement nous nous libérons de notre mal, mais les plantes qui nous ont été données par la grâce du Créateur de toutes choses chassent nos peurs et nos inquiétudes tout en nous rendant plus heureux et meilleurs.

Comme les plantes guérissent nos peurs, nos anxiétés, nos inquiétudes, nos imperfections et nos défaillances, ce sont ces dernières que nous devons rechercher ; alors la maladie, quelle qu'elle soit, nous quittera.

Il y a peu de chose à ajouter car l'esprit ouvert sait tout cela, et puissent-ils être suffisamment nombreux, ceux que le courant

scientifique n'impressionne pas, pour employer ces présents Divins dans le soulagement de ceux qui les entourent et pour faire leur bonheur.

Ainsi derrière toute maladie, se cachent nos peurs, nos anxiétés, notre cupidité, nos penchants et nos aversions. Recherchons-les et remédions-y, et en les guérissant, le mal dont nous souffrons disparaîtra.

Lettre adressée par le Dr Bach à son Equipe

1er novembre 1936

Très chers Amis,

Il y a des moments comme celui-ci où je m'at-

tends à être appelé en un lieu que je ne connais

pas.

Mais si cet appel arrive, comme cela peut se

faire à chaque minute, j'insiste auprès de vous,

vous trois, pour que vous poursuiviez le travail

que nous avons entrepris. Celui qui peut priver

la maladie de son pouvoir, l'œuvre qui libère

les hommes.

Ce que j'ai tenté d'exprimer par écrit devra

être ajouté à l'introduction de la prochaine

édition des Douze guérisseurs.

EDWARD BACH

21 août 1939

Cher M. Daniel,

Ci-joint les modifications et les ajouts pro-
posés personnellement par le Dr Bach pour la
prochaine édition du livre Les douze guérisseurs
et autres remèdes.

Il s'agit de l'additif à l'introduction qu'il
souhaitait faire figurer au début, immédiate-
ment suivi de l'actuelle introduction.

J'espère que tout cela est bien clair, mais
nous pouvons toujours corriger l'épreuve que
vous nous enverrez.

Veuillez agréer l'expression de nos sentiments
distingués.

NORA WEEKS

Sotwell,
Wallingford, BERKS.

1er novembre 1936

Cher Monsieur Daniel,

Chaque jour, je m'attends à un appel m'invitant à une tâche plus agréable que celle accomplie en ce monde difficile.

À propos, si des bénéfices étaient réalisés sur la vente des livres dont je suis l'auteur, voulez-vous les envoyer à Mlle Nora Gray-Weeks, qui habite actuellement à l'adresse ci-dessus. Elle a été ma collaboratrice pendant de nombreuses années, et peut vous conseiller si vous rencontrez un problème quelconque concernant ce travail.

Elle m'a aidé à récolter les plantes ; elle a étudié leurs possibilités avec moi et connaît le travail aussi bien que moi.

Cher Monsieur Daniel, quand nous sommes sur le point d'emprunter la Vallée de l'ombre, nous ne sommes peut-être pas aussi réservés qu'à une vente de charité, surtout lorsque nous avons pris une ou deux eaux-de-vie pour nous remonter. Le travail que je vous ai présenté est un travail noble, une œuvre de Dieu, et seul le Ciel sait pourquoi je devrais être rappelé en cet instant afin de poursuivre le combat en faveur de l'humanité souffrante.

EDWARD BACH

Mount Vernon,

Sotwell, Wallingford,
Berks.

26 octobre 1936

Cher Vic,

Je pense que vous connaissez maintenant toute les phases du Travail.

On peut considérer ce dernier épisode avec le Dr Max Wolf comme bienvenu. La naissance d'influences matérielles visant à déformer notre travail est la preuve de sa valeur, car la déformation est une arme bien plus redoutable que la tentative de destruction.

Dés qu'un maître offre au monde le fruit de ses recherches, une version déformée doit apparaître.

C'est ce qui est arrivé, même aux plus humbles, tels nous-mêmes qui avons consacré notre action au bien de Christ dans sa Divinité.

La déformation doit apparaître pour que l'homme puisse distinguer le bon grain de l'ivraie.

Notre tâche consiste à adhérer fermement à la simplicité et à la pureté de cette méthode de guérison ; et lorsqu'il sera nécessaire de rééditer Les Douze Guérisseurs, nous devons faire précéder le texte d'une introduction plus longue, insistant sur l'innocuité, la simplicité et les étonnants pouvoirs de guérison des remèdes, qui nous ont été indiqués par une Source supérieure à nos intellects.

Cher frère, j'ai le sentiment, alors que j'éprouve le besoin grandissant d'une solitude passagère, que vous avez l'ensemble de la situation en mains, et êtes à même capable de faire face à tous les aspects de la tâche, qu'il s'agisse des malades ou de gérer cette œuvre de guérison, sachant que ceux qui, comme nous, ont goûté à la gloire du sacrifice de soi, à la gloire qui s'attache au service d'autrui, une fois qu'un joyau d'une telle valeur leur a été donné, ils ne peuvent sous aucune influence s'écarter de la voie d'amour et de devoir qui consiste à en montrer au monde l'éclat, la pureté et la sobriété sans fard.

26 octobre 1936

Chers Amls,

Ce serait merveilleux de former une petite confrérie sans hiérarchie ni fonction, dans laquelle chacun serait l'égal de l'autre, et qui se consacrerait au respect des principes suivants :

1. Une méthode de guérison nous a été révélée, inconnue de mémoire d'homme dans laquelle, grâce à la simplicité des remèdes de plantes, nous pouvons affirmer avec conviction, l'ABSOLUE CERTITUDE quant à leur pouvoir de triompher de la maladie.

2. Que jamais nous ne critiquerons, ni condammerons les façons de penser, les opinions et les idées d'autrui ; de toujours nous souvenir que l'humanité entière est fille de Dieu, chaque être lutant à sa manière dans sa quête de la gloire du Père.

3. De nous mettre en route, tels les anciens chevaliers, pour anéantir le dragon de la peur, sachant que nous ne nous permettrons jamais un seul mot susceptible de décourager, mais que nous pouvons toujours rendre l'ESPOIR et surtout la CERTITUDE à ceux qui souffrent.

4. Ne jamais nous laisser entraîner par les louanges ou la réussite dans l'accomplissement de notre mission, sachant que nous ne sommes que les messagers du Grand Pouvoir.

5. Déclarer devant ceux qui nous entourent, et à mesure que nous gagnons leur confiance, que nous croyons être les agents divins envoyés pour les assister dans le besoin.

6. Affirmer, à mesure que les malades vont mieux, que les plantes guérissuses de la campagne sont le cadeau de la Nature, le présent de Dieu ; qu'elles res-tauraient en eux la foi en l'AMOUR, la MISERICORDE, la COMPASSION et en la TOUTE-PUISSANCE du PLUS-HAUT.

EDWARD BACH

Victor Bullen. (À cette occasion, on lui suggérait avec insistance d'associer les 38 remèdes, en dépit du fait qu'il ait disparu cette idée). Dans cette lettre, il insistait sur l'importance qu'il y avait à préserver la simplicité de l'œuvre accomplie malgré les tentatives faites pour la déformer ou l'anéantir ; leur tâche consistait à respecter rigoureusement le principe de sa pureté.

Depuis le décès de Nora et Victor, c'est aujourd'hui à NOUS de défendre ces principes, et nous aussi devons rester fermes dans nos efforts pour que l'œuvre du Dr Bach reste intacte et aussi fidèle à ses origines qu'il le voulait.

Troisième partie

Le recueil de lettres suivant achève ce dernier chapitre de la vie du Dr Bach. Elles ont été rédigées au cours du dernier mois de sa vie, et parce qu'il savait que peu de temps s'écoulerait avant qu'il ne doive abandonner son existence terrestre, ses lettres indiquent comment et par qui sa tâche devrait être poursuivie.

Il écrit à M. Daniel, son éditeur, qu'il n'a jamais rencontré, pour lui demander que tous les bénéfices retirés de la vente des livres, qui devaient servir à financer la poursuite de l'entreprise, soient envoyés à Nora Weeks, en lui expliquant qu'en tant que collaboratrice, elle avait une connaissance approfondie de tous les aspects de la tâche à accomplir et en serait par conséquent désormais responsable.

Le Dr Bach connaissait bien Nora, et il était certain qu'elle possédait les qualités nécessaires pour défendre vaillamment la pureté de l'œuvre, aussi est-ce à elle, assistée des autres membres de l'équipe, que le Dr Bach décida de confier le soin de poursuivre l'œuvre qu'il avait entreprise.

« À Sotwell, où s'effectue le travail, et selon le vœu qu'il a exprimé, son équipe d'assistants perpétue l'œuvre de guérison par ces Plantes, de même que son principe de ne faire payer aucun malade ».

Nora Weeks

Hélas, au fil des ans, exactement comme le Dr Bach l'avait prévu, nombreuses ont été les tentatives visant à modifier son œuvre initiale — pour la développer, pour l'actualiser », ou pour « améliorer » ses méthodes de prescription. Le Dr Bach lui-même fut soumis à ces tentatives de persuasion, et c'est à propos de l'une d'elle qu'il écrivit à

qui se manifeste par la suite, à la faveur de l'action guérisseuse des plantes, prouve sans le moindre doute que le corps n'est pas seul à en bénéficier.

Il est certain, par ailleurs, qu'une harmonie plus grande s'établit entre le Moi Supérieur interne et le corps, sans que ce dernier participe à la guérison.

Il n'est pas nécessaire d'exposer en détail les 38 remèdes ; le livre y pourvoit. Il suffit de dire qu'il y en a un pour chaque état d'humour contraire à la joie et au bonheur de nos moi. Et tout ce qu'il faut, c'est connaître les états d'humour négatifs du malade et donner les remèdes qui les chassent.

Que le mal soit passager, de l'ordre de quelques minutes, ou qu'il dure des années, le principe est le même.

Par ailleurs, songeons à ce que cela signifie dans la vie quotidienne. Nous avons presque tous un trait de caractère qui nuit à notre équilibre, comme la dépression, l'inquiétude, la peur, etc. Ces plantes le chassent, et ainsi, non seulement ferment la porte à la maladie, mais rendent notre existence plus heureuse, plus joyeuse et plus utile.

Qu'y a-t-il de plus grand, parmi les Arts Nobles, que celui de la Guérison ? Et qu'est-ce qui répond d'avantage au vœu de la Fraternité Humaine que, comme le faisaient certains Anciens Ordes, le fait de soulager la douleur de ceux qui souffrent, consolider ceux qui sont dans l'épreuve et dans la détresse, réconforter et rendre l'espoir aux affligés frappés par le malheur ?

Ces remèdes donnent à chacun le pouvoir d'accomplir ces gestes. Non par leur pouvoir propre, mais par le Pouvoir dévolu à Ses plantes guérisseuses par le Grand Créateur.

allègent nos soucis, nos inquiétudes, nous rapprochent de la Divinité qui réside en nous. Et c'est la croissance de cette Divinité intérieure qui nous guérit.

Ce mode de pensée est bien surprenant, mais cependant parfaitement juste : certaines plantes, en nous apportant le soulagement nous rapprochent de notre Divinité, fait maintes fois prouvé par les patients qui, non seulement se rétablissent, mais voient ainsi la paix, l'espoir, la joie, la sympathie et la compassion entrer dans leur vie ou, si ces qualités étaient présentes auparavant, elles se développent bien davantage.

Ainsi pouvons-nous vraiment dire que certaines Plantes ont été placées ici-bas pour nous par des Intentions Divines, et l'aide qu'elles nous apportent guérit non seulement nos corps, mais introduit dans notre vie et notre être les qualités de notre Divinité.

Aussi, dans la guérison par ces plantes, ne tient-on aucun compte du corps ; ce qui peut l'affecter n'a aucune importance. Tout ce que nous recherchons, ce sont les traits de caractère qui, chez le malade, rompent dans son âme, l'harmonie avec la Source de Paix. Les symptômes physiques sont ainsi laissés de côté, et toute l'attention est prêtée aux attitudes telles que dépression, impatience, inquiétude, peur, anxiété, doute, intolérance, condamnation d'autrui, etc. tous traits de caractère inconnus dans la certitude seréne et la compassion de nos Moi Intérieurs.

Et comme ces états négatifs disparaissent à la faveur du traitement par les divines plantes guérisseuses de même, avec leur disparition, quelle que soit la nature de la maladie, le corps se rétablit. Tout se passe comme si, dans la civilisation développée d'aujourd'hui, exigeante en efforts et en tensions, l'agitation avait entraîné une rupture trop grande entre nous et l'authentique Source de guérison, notre Divinité. Pourtant, notre Créateur, conscient de cela, a pris pitié de nous et, dans sa miséricorde, a prévu un moyen de remplacement pour nous guérir de nos imperfections jusqu'à ce qu'en temps et conditions voulus, nous rétablissions le lien authentique et direct qui nous unit à Elle.

Ces moyens de remplacement sont pourtant étonnants par l'aide de qu'ils nous apportent, car voir la joie, le bonheur, la sensibilité

Frères, on nous enseigne qu'un Immortel Principe de Vie réside en nous.
Aussi loin que remonte l'histoire à travers les siècles, l'homme a cru qu'il y avait en lui une chose plus grande et plus merveilleuse que son corps et qui perdurait au-delà de la mort.
Certe croyance est présente dans l'esprit humain depuis les temps immémoriaux.

Nous avons tous conscience que nos corps ne sont pas la seule cause de nos difficultés. Nous ne disons pas « mon corps est inquiet, anxieux », ou qu'il « déprime ». Nous ne disons pas « ma main se fait mal » ; nous disons « ma main me fait mal ».

Fussions-nous seulement des corps, notre vie ne serait qu'intérêt personnel et profit, unique recherche de nos aises et satisfaction de nos propres besoins.

Mais il n'en est pas ainsi. Un sourire aimable, une pensée et action bonne, tout acte accompli par amour, sympathie ou compassion pour autrui prouve qu'il y a en nous quelque chose de plus profond que ce que nous voyons. Que nous portons en nous une

Étincelle Divine, qu'en nous réside un Immortel Principe de Vie.
Et plus cette Étincelle Divine brille en nous, plus nos vies rayonnent. Sa sympathie, Sa compassion et Son amour, plus nous sommes aimés de nos semblables ; les doigts sont pointés vers nous et on dit : « Il y a en cet homme quelque chose de Divin ».

En outre, la somme de paix, de bonheur, de joie, de santé et de bien-être qui entre dans nos vies dépend aussi de la mesure dans laquelle nous permettons à l'Étincelle Divine de pénétrer en nous pour illuminer notre existence.

De temps immémorial, l'homme a toujours eu recours à deux grandes sources de guérison : son Créateur et les plantes de la campagne que son Celui-ci a placées sur terre pour le soulagement de ceux qui souffrent.
Une Vérité a pourtant été souvent oubliée : ces plantes des champs placées sur terre pour guérir, qui réconfortent, soulagent,

Je ne vais pas tenter ce soir de vous décrire en détail les plantes remarquables qui font l'objet de cette conférence. Vous trouverez tout cela dans le livre *Les Douze Guérisseurs et autres remèdes*.
Les principes essentiels sont les suivants :

Premièrement. Aucune connaissance médicale, de quelque nature qu'elle soit, n'est nécessaire.

Deuxièmement. Quelle que soit sa nature, la maladie n'a en soi aucune importance.

Troisièmement. Le psychisme est l'élément le plus sensible de nos organismes, et partant le guide qui nous montre le mieux le remède indiqué.

Quatrièmement. Ainsi n'a-t-on pas à tenir compte de la maladie proprement dite, mais de la seule manière dont le sujet réagit à celle-ci.

Cinquièmement. Les états tels que peur, dépression, doute, désespoir, irritabilité, désir de compagnie ou de solitude, hésitation, sont les reflets fidèles de la manière dont un patient réagit à sa maladie et les indications du remède nécessaire.

Point n'est besoin de vous parler des remarquables propriétés curatives de ces remèdes ; il n'y a rien d'autre à dire si ce n'est que des centaines et des milliers de gens qui n'avaient d'autre perspective que celle d'une longue maladie ont retrouvé la santé. D'innombrables patients ont été rapidement guéris d'une maladie courante, de même que chez un très grand nombre elle a été arrêtée à son stade préliminaire.

En outre, la renommée de ces plantes est telle qu'on ne les emploie pas seulement dans nos Îles Britanniques, mais aussi dans la plupart des pays du monde.

Tout le principe de la guérison par cette méthode est si simple qu'il est accessible à presque tous, et les plantes elles-mêmes peuvent être récoltées et préparées par quiconque se plat à le faire.

les haies de la région. Il chasse toutes les idées malsaines, et donne à la victime force morale et confiance.

Enfin, le cinquième type de peur concerne autrui, en particulier ceux qui nous sont chers.

S'ils rentrent tard, c'est l'idée qu'un accident leur est arrivé ; s'ils partent en vacances, c'est la crainte qu'ils ne soient victimes de quelque malheur. C'est la peur que des maladies ne s'aggravent ; c'est aussi l'inquiétude excessive ressentie même pour ceux qui ne sont pas gravement atteints. C'est craindre toujours le pire et anticiper le malheur pour eux.

Le remède préparé à partir de la FLEUR DE MARRONNIER

ROUGE, celle de l'arbre si bien connu de nous tous, chasse bien-tôt ces peurs et nous aide à ramener les choses à leur juste mesure. Il est difficile de confondre ces cinq types différents de peur. Ils se distinguent nettement les uns des autres, et bien que les peurs soient l'état d'humeur le plus fréquent que nous ayons à traiter, pas plus de cinq remèdes sont nécessaires pour le résorber sous toutes ses formes.

Parmi les autres remèdes, on trouvera ceux qui s'adressent à tous les états qu'on peut rencontrer. Certains sont indiqués chez ceux qui souffrent d'incertitude, et qui ne savent jamais exactement ce qu'ils veulent ou ce qu'ils doivent faire. Certains le sont dans la solitude. D'autres s'adressent aux hypersensibles, d'autres encore aux états dépressifs, etc.

Au prix d'un très léger effort, il devient facile de trouver le ou les remède(s) indiqué(s) pour le bien-être du malade.

Encore une dernière fois, le point important est le suivant : aussi étonnant que cela puisse paraître, dès que le psychisme du patient, telle qu'il est décrit dans cette méthode de guérison, s'améliore, le physique va mieux.

une variété cultivée dans les rocailles des jardins, bien que pour guérir, il faille toujours choisir les fleurs de celle qui pousse à l'état sauvage.

Ce remède a donné des résultats surprenants, et plus d'un cas alarmant a été amélioré dans les minutes ou les heures qui ont suivi le début de son administration.

Les mors-clés de ce remède sont les suivants :
Panique, terreur, grande urgence ou danger.

Le second type de peur est plus fréquent ; c'est celui qui concerne la vie quotidienne.

Il s'agit des peurs banales que nous ressentons tous : la peur des accidents, celle de la maladie, d'une pathologie qui peut empirer, la peur de l'obscurité, d'être seul, la peur des cambrioleurs ou du feu, de la misère, des animaux, ou celle qu'on éprouve à l'égard des autres, etc. les peurs nées de choses précises, qu'il y ait une raison ou non.

Le remède à cette peur est une jolie plante, la MUSCADE (NDT : plus exactement la Mimule tachetée ou ponctuée) qui ressemble assez à l'ambrette. Certains étés, elle pousse dans le ruisseau d'Esvelme, qui longe la route.

Le troisième type de peur correspond à celle qu'on ressent à l'égard de ces choses étranges et vagues qu'on ne peut pas expliquer, comme si quelque chose de terrible allait se produire, sans qu'on ait la moindre idée de ce que ça peut être.

Le quatrième type de peur correspond à la crainte d'être excédé et à celle de ne pouvoir résister à la tension.

Il s'agit de pulsions qui s'emparent de nous et nous poussent à faire des choses auxquelles d'ordinaire personne ne songerait ou n'accorderait la moindre attention.

Le remède à cette peur nous vient du PRUNUS, qui pousse dans

reusement pour que d'autres comme nous-mêmes puissent se traire quand ils sont malades ou rester forts et en bonne santé. Point n'est besoin de science, il s'agit seulement de connaître un petit peu la nature humaine, d'éprouver de la sympathie pour elle et la comprendre, ce qui est naturel à la plupart d'entre nous.

LES REMÈDES

Le temps nous manque ce soir pour vous présenter brièvement l'ensemble des 38 remèdes. Mais il n'est pas nécessaire de les présenter tous, car si on saisit la manière dont on emploie trois ou quatre d'entre eux, on connaît le principe qui s'applique à tous.

Aussi, considérons les remèdes qu'on donne en cas de PEUR. Qu'il s'agisse d'un accident, d'une maladie soudaine, d'une pathologie au long cours, ou même d'une peur éprouvée par une personne en bonne santé, importe peu. S'il y a peur, on doit donner l'un des remèdes indiqués dans ce cas.

Il peut bien sûr être nécessaire de donner simultanément d'autres remèdes, d'autres états d'humeur pouvant se manifester ; on les donnera donc en plus, mais cela dépend du cas considéré.

Sous une forme ou sous une autre, la peur est très répandue, non seulement parmi les malades, mais aussi parmi nous qui pouvons être par ailleurs en bonne santé. Mais quelle que soit sa nature, les remèdes contribueront à nous débarrasser de ce lourd fardeau que nous appelons peur.

Il existe cinq types de peur, donc cinq remèdes :

Le premier s'adresse à la très grande peur, celle qui confine à la terreur ou à la panique, soit chez le patient, soit chez son entourage parce que son état est si grave qu'il entraîne chez lui une peur aiguë. Il peut s'agir d'une maladie soudaine ou d'un accident ; dans ces circonstances marquées par l'urgence ou un grand danger, il faut toujours donner le remède indiqué, HÉLIANTHÈME, issu d'une jolie petite plante à fleurs d'un jaune éclatant, qui pousse à flanc de colline sur un sol souvent caillouteux ou rocheux ; on en rencontre

guérit ces cas, et souvent l'amélioration commence à se manifester peu après le début du traitement.

Il existe enfin une dernière catégorie : les gens en parfaite santé, robustes et sains, qui pourtant ont leurs problèmes.

Il s'agit de ceux qui considèrent leur tâche, ou leur rôle, plus difficile à remplir pour les raisons suivantes : souci de trop bien faire, passion excessive ; ils se surmènent et se fatiguent. Il y a encore ceux qui redoutent l'échec, et qui s'estiment moins compétents que les autres, ou ceux qui sont incapables de prendre une décision, ceux qui craignent que quelque chose n'arrive aux êtres qui leur sont chers, qui redoutent toujours le pire, même sans raison ; ceux qui débordent d'activité, qui sont agités et ne paraissent jamais en paix ; ceux qui sont hypersensibles, timides, réservés et nerveux, etc. Toutes ces attitudes, bien que ne pouvant être qualifiées de pathologiques, provoquent la tristesse et l'inquiétude, pourtant tout cela peut rentrer dans l'ordre et la vie être à nouveau faite de joie.

Nous voyons ainsi combien est grand le pouvoir de guérison des plantes adéquatées, non seulement pour arrêter la maladie quand elle est en bonne santé, non seulement pour nous soulager et nous menacer de se déclarer, non seulement pour nous soulager et nous guérir lorsque nous sommes affligés et malades, mais aussi pour apporter paix, bonheur et joie à notre esprit quand tout semble aller pour le mieux.

Encore une fois, soyons bien certains de ceci : qu'on soit fatigué ou en méforme ; qu'on essaye de prévenir une pathologie, passage-re ou durable, le principe est le même : traitons le patient en fonction de son humeur du moment, de son caractère, de son individualité, et nous ne pouvons pas nous tromper.

Songons encore à la joie que cela procure à quiconque désire rendre service aux malades, de pouvoir apporter une aide à ceux pour qui la science médicale reste impuissante ; cela leur confère le rang de guérisseurs parmi leurs semblables.

Une fois encore, songons comme cela introduit un comportement différent dans nos vies : l'absence de crainte et un espoir accru.

Cette oeuvre de guérison a été accomplie, publiée et offerte géné-

risent plus vite d'une maladie de terrible réputation que d'autres ne le font d'une maladie moins grave. Cela dépend plus de la perception que de la pathologie.

Donc, le même traitement s'applique à la maladie, qu'elle soit durable, bénigne et brève, ou seulement menaçante.

En effet, au cours d'une pathologie qui persiste un certain temps, nous conservons notre caractère, nos sentiments, nos espérances, nos goûts, nos aversions, etc.

Encore une fois : il faut tenir compte de la manière dont le patient réagit à la maladie ; s'il est dépressif, s'il désespère se rétablir, craint que son état n'empire, s'il est irritable, veut de la compagnie, être au calme et seul, etc., alors il convient de choisir le ou les remède(s) approprié(s) selon son humeur du moment.

Si la maladie menace, il est remarquable de pouvoir obtenir la guérison d'un patient qui n'est « pas tout à fait dans son assiette » avant que celle-ci ne se déclare ; ainsi, dans les cas de pathologies installées depuis longtemps, en même temps que les différents états d'humeur, dépression, peur, etc. disparaissent, les maladies se sentent mieux, plus proches de leur moi réel et, à la faveur de ce processus, la maladie, quelle qu'elle soit, disparaît.

Cependant, il existe des sujets bien différents qui ne sont pas vraiment malades au sens habituel du terme, encore qu'ils aient toujours quelque chose qui va de travers, une chose bénigne mais toutefois suffisante pour faire de leur vie une épreuve, un fardeau ; ils seraient, ô combien ! reconnaissants si on les en débarassait. Ils ont, le plus souvent, fait maintes tentatives pour remédier à tous leurs ennuis de santé, mais n'ont pas réussi à trouver un traitement efficace.

Parmi ces malades, se trouvent ceux qui ont de fréquentes céphalées, d'autres sont sujets à de forts rhumes chaque année, certains souffrent de caratène ou de rhumatismes, d'indigestion, de fatigue oculaire, d'asthme, ou d'un léger trouble cardiaque, d'insomnie, etc.

Et quelle joie de pouvoir soulager ces personnes lorsqu'elles s'attendent à subir un handicap toute leur vie, en particulier celles qui redoutent une aggravation de leurs symptômes avec l'âge. On peut

le malade.

Et tout comme l'humeur nous guide vers le traitement de la maladie, elle peut également nous prévenir d'un mal qui s'annon-

ce, afin de l'éviter.

Le petit Tommy rentre de l'école inhabituellement fatigué, ou somnolent, irritable, voulant qu'on soit aux petits soins pour lui, ou au contraire préfère rester seul, etc. Comme on dit : « il n'est pas tout à fait dans son assiette ». Des voisins aimables entrent et disent : « Tommy couve quelque chose, vous devriez attendre ». Mais pour-quoi attendre ? Si on traite Tommy sur le moment en fonction de son humeur, il peut repasser bientôt de l'état précédent à celui dans lequel « il est parfaitement lui-même », et quelque soit le mal redou-

te, il ne se déclarera pas.

Il en est ainsi pour n'importe qui : presque toutes les maladies sont précédées d'une période de métforme pendant laquelle on est fatigué ; c'est le moment où il faut traiter notre état, se remettre en forme et empêcher les choses d'aller plus loin.

Mieux vaut prévenir que guérir, et ces remèdes contribuent efficacement à notre rétablissement, et à nous préserver de maux désagréables.

Voilà pour le stade précoce de la maladie. Songeons maintenant à ceux qui sont malades depuis quelques temps ou depuis longtemps. Là encore, on a toute raison d'espérer en bénéficiant, soit sous forme d'une amélioration ou d'un rétablissement. Il ne faut jamais permettre à quiconque de perdre l'espoir de guérir : des améliorations et des guérisons si étonnantes ont été obtenues par l'emploi de ces plantes même chez ceux qui jugeaient qu'on ne pouvait plus rien faire ; il ne faut plus désespérer.

Des invalides chroniques ont retrouvé une vie riche et utile, un grand bonheur, et une attitude plus positive et plus optimiste à l'égard de la vie.

Il ne faut laisser personne s'effrayer du nom donné à une maladie ; après tout, que renferme un nom ? Il n'est pas de maladies incurables en soi. On peut l'affirmer, car ceux qui ont redouté et craint leurs noms, et qui en ont souffert, se sont rétablis. Si des patients y sont parvenus, d'autres le peuvent. Parfois, certains gué-

qu'il faut traiter ; en effet, la même pathologie peut avoir des conséquences différentes selon les sujets. Si ses effets étaient toujours identiques chez tous les malades, il serait facile de connaître son nom. Mais il n'en est pas ainsi, et c'est la raison pour laquelle la science médicale éprouve tant de difficultés à nommer précisément le mal dont souffre un patient.

L'important n'est pas la maladie, mais le malade, c'est la manière dont elle l'affecte qui est notre vrai guide vers la guérison. Dans la vie quotidienne ordinaire, chacun de nous a un caractère bien à lui.

Celui-ci est fait de nos goûts et de nos aversions, de nos idées, pensées, souhaits, ambitions, de même que la manière dont nous traitons autrui, etc.

Or ce caractère ne procède pas du corps mais de l'esprit, la partie la plus délicate et la plus sensible de nous-mêmes.

Aussi pouvons-nous nous étonner de ce que le psychisme, par les différentes dispositions d'esprit qu'il reflète, est le premier à révéler les symptômes morbides et, parce qu'il est si sensible, est bien le meilleur guide dans la maladie que le corps.

Les modifications de notre humeur nous guident avec clarté vers le remède indiqué, alors que le corps présente peu de changements. Portons maintenant notre attention sur les différentes modalités selon lesquelles un mal spécifique peut affecter un sujet.

Nous savons tous que la même maladie peut se manifester chez nous bien différemment : si Tommy attrape la rougeole, il peut être irritable — Sissy peut être calme et somnolente — Johnny peut vouloir être dorloté — le petit Peter peut être une boule de nerfs et apeuré — Bobbie peut vouloir qu'on le laisse seul, etc.

Or si la maladie entraîne des effets si différents, il est certes inutile de ne traiter qu'elle ; il vaut mieux soigner Tommy, Sissy, Johnny, Peter, Bobbie, et remettre chacun sur pied, alors « adieu la rougeole ».

Le point important qu'on doit se graver dans la mémoire est le suivant : ce n'est pas la rougeole qui montre la voie vers la guérison, mais la manière dont elle affecte l'enfant ; son humeur est l'indication la plus sûre quant au choix du remède spécifique réclamé par

étaient un remarquable pouvoir curatif. La preuve en a été apportée non seulement dans ce pays, mais également sur le Continent et dans des contrées aussi lointaines que l'Inde, l'Amérique, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, etc.

Il est impossible de vous parler du très grand nombre de personnes qui en ont bénéficié et ont guéri, car elles sont éparpillées dans le monde entier, mais ce que nous savons, c'est qu'ils ont apporté à des centaines et des milliers de patients un soutien qu'ils n'attendaient plus, et davantage d'espoir qu'on ne leur en avait laissé.

En ce qui concerne le traitement par ces plantes, les points importants sont les suivants :

1. Les remèdes sont tous préparés à partir de magnifiques plantes et arbres de la Nature, et aucun d'entre eux n'est nuisible, ni ne peut causer quelque trouble que ce soit.

2. Leur mode d'emploi peut être aisément assimilé sans aucune connaissance médicale afin qu'on puisse les utiliser à la maison. Songez un instant à ce que cela signifie. Il y a parmi nous, dans presque chaque ville ou village, des personnes aspirant, à des degrés divers, à rendre service aux malades, souhaitant pouvoir soulager et guérir ceux qui souffrent mais qui, en raison des circonstances, n'ont pas eu la possibilité de devenir médecins ou infirmières dou-rant de leur aptitude à réaliser leurs aspirations ou leur mission. Ces plantes leur confèrent le pouvoir de guérir les membres de leur famille, leurs amis et ceux qui les entourent.

En dehors de leur activité professionnelle, cela leur permet, pendant leurs loisirs de faire énormément de bien, comme beaucoup le font aujourd'hui ; certaines ont abandonné leur travail pour consacrer tout leur temps à cette forme de guérison.

Cela signifie, pour ceux qui ont toujours eu un idéal, ou rêvé de soulager la souffrance, que cet idéal ou ce rêve leur est devenu accessible, que cela se passe dans leur famille ou à plus grande échelle.

Il faut bien se convaincre qu'aucune connaissance scientifique n'est nécessaire pour soigner avec ces plantes et qu'il n'est même indispensable de connaître le nom de la maladie. Ce n'est pas elle qui importe, c'est le malade. Ce n'est pas la maladie dont il souffre

raison.
La méthode, dont il est question ce soir présente de grands avantages sur les autres.

Premièrement. Tous les remèdes sont préparés à partir de fleurs, plantes et arbres magnifiques présents dans la Nature : aucun d'eux n'est toxique ou ne peut entraîner de troubles, quelle que soit la quantité prise.

Deuxièmement. Il n'y en a que 38, ce qui signifie qu'il est plus aisé de trouver la plante adéquate que lorsqu'il y en a davantage.
Troisièmement. La méthode qui préside au choix de la plante indiquée est suffisamment simple pour que la majorité des gens l'assimilent.

Quatrièmement. Les guérisons obtenues ont été si surprenantes qu'elles ont dépassé les espérances de ceux-la mêmes qui emploient cette méthode, ainsi que celles des malades qui en ont bénéficié.

Ces plantes ont réussi maintes fois là où on avait essayé vainement un autre traitement.

Et maintenant, après vous avoir donné une idée du degré d'ancienneté et de renommée du noble art de guérir la souffrance humaine, poursuivons en passant à l'objet principal du discours de ce soir.

Deuxième partie

La conférence de ce soir a deux buts principaux :

Premièrement : vous décrire une nouvelle méthode de guérison par les plantes.

Deuxièmement : calmer autant que possible la peur que certains peuvent ressentir à l'égard de la maladie.

Sept ans seulement se sont écoulés depuis la découverte de la première des 38 plantes qui font l'objet de cette conférence. Elles ont cependant démontré au cours de cette brève période qu'elles possè-

fondie et traitent la plupart de leurs maux.

Au cours de l'histoire, il y eut des périodes où la maladie fut traitée avec succès, pratiquement à l'aide des seules plantes ; en d'autres périodes, l'art noble et naturel de guérir a été grandement oublié. Notre époque correspond à l'une de ces dernières. Mais le cours de la nature est si puissant que cet art nous reviendra sûrement.

Autrefois quand une puissante nation s'éteignait, une grande partie de son savoir se perdait avec elle ; mais aujourd'hui, étant donné que les découvertes s'universalisent davantage et d'un seul coup, on peut espérer que les bienfaits qui nous sont accordés étant redécouverts, ils s'étendront au monde entier et seront ainsi toujours sauvegardés dans un pays. Les plantes dont il est question dans cette conférence, quoique découvertes tout récemment, sont déjà largement employées dans de nombreuses régions du monde. Certes, en ces temps où les plantes appropriées étaient connues et employées, d'étonnants résultats ont dû être obtenus à grande échelle, et la population devait avoir une très grande foi en elles. S'il n'en avait pas été ainsi, la renommée, la foi, la croyance en la guérison placée dans les plantes, n'auraient pas survécu à la naissance et à la chute des empires, et ne seraient pas constamment présentes dans les esprits des peuples depuis des centaines et des milliers d'années.

La guérison par les merveilleux agents de la Nature, purs et sans tache, est certes la seule méthode qui nous attire, et il y a certainement, enfoui au plus profond de notre moi, quelque chose qui somme vrai : quelque chose qui nous dit — « Cette voie est celle de la Nature et elle est juste ».

Nous nous tournons avec confiance vers celle-ci pour tout ce dont nous avons besoin afin de nous garder en vie — l'air, la lumière, la nourriture, la boisson ect. Il est invraisemblable que dans le grand Dessein qui pourvoit à tout, la guérison de nos maux et de notre détresse ait été omise.

Nous voyons donc que le traitement par les plantes remonte à l'origine des temps, que leur emploi et leur renommée se sont perpétués au cours des siècles passés, et qu'au cours de maintes périodes historiques, il a constitué presque la seule méthode de gué-

INTRODUCTION

Nous constatons que depuis les origines de l'histoire, on a employé les plantes comme remèdes pour guérir et, aussi loin que les archives remontent, l'homme a confiance dans le pouvoir que possèdent les plantes des prairies, des vallées et des collines, de guérir ses maux. Des centaines d'années avant le Christ, les Indiens et les Arabes de l'antiquité, ainsi que d'autres ethnies, étaient passés maîtres dans l'art d'employer les présents de la Nature, de même que les premiers Egyptiens, puis, plus tard les Grecs et les Romains, et il en a été de même tout récemment, à un degré moindre. Il est peu vraisemblable aujourd'hui que de grandes nations aux religions et aux couleurs de peau différentes aient cru sans interruption aux vertus curatives des plantes de la Nature, étudié et employé celles-ci en permanence pour guérir, sans que cela cache une profonde vérité.

Autrefois, non seulement les médecins des différents pays employaient et enseignaient l'usage des plantes, mais les peuples eux-mêmes avaient une connaissance étendue de leurs propriétés, et pouvaient soigner de nombreux troubles.

Ce pays, ne fait pas exception, bien qu'aujourd'hui l'emploi de moyens naturels ne soit pas aussi répandu ; pourtant, il y a seulement une ou deux générations, les foyers possédaient leur coffret à plantes médicinales destinées à soigner les maux de toute la famille. C'est le cas, même de nos jours, dans ses contrées les plus reculées.

En Angleterre, différents ouvrages ont été rédigés au cours des quatre ou cinq derniers siècles sur la guérison par les plantes — l'un des plus récents et des plus célèbres est celui de Culpepper, écrit il y a environ trois siècles.

On trouve encore cet ouvrage ; il est étudié, employé et fort apprécié dans la plupart des zones rurales des Îles Britanniques, et bien qu'il renferme la description de plus de 300 plantes, ce qui nécessite une étude attentive, la foi en celles-ci est encore si vive que les gens prennent la peine d'en acquérir une connaissance appro-

Public Lecture

IN THE

MASONIC HALL,

WALLINGFORD,

ON

Thursday, Sept. 24th

AT 8 P.M.,

1936.

Healing by Herbs

For use in every Home,

BY

DR. EDWARD BACH.

ADMISSION FREE.

S. BRAYDON, PAINTER, ST. MARK'S STREET, WALLINGFORD.

CONFERENCE PUBLIQUE

dans la SALLE MACONNIQUE WALLINGFORD,

le JEUDI, 24 SEPT. 1936

à 20 heures

LA GUERISON PAR LES PLANTES

A employer dans tous les foyers,

par le DR. EDWARD BACH

ENTREE LIBRE.

Deuxième partie

Aussitôt après la publication de ses dernières recherches, le Dr Bach porte son attention sur la diffusion de ses découvertes par une tournée de conférences. La première de celles-ci a lieu le 24 septembre 1936, jour de son cinquantième anniversaire, dans la Salle Magomnique de Wallingford.

22 octobre 1936

Cher M. Daniel,

Je ne puis exprimer combien je suis heureux que votre société porte suffisamment d'intérêt à notre travail pour en publier un compte-rendu. La guérison qui s'accomplit par ces plantes a quelque chose de miraculeux, et leur renommée s'étend à travers le monde.

Je suis sûr que toute revue ayant entrepris de publier des informations concernant ces Remèdes, et qui accepterait des articles rédigés par ceux qui ont constaté leur pouvoir de soulagement à l'égard de la souffrance, cette revue ne faillirait pas à sa mission. Ce serait un sujet qui alimenterait une publicité sans cesse croissante.

Étant celui qui eut le privilège de la révélation de ces Remèdes, je peux en dire un petit peu plus. D'autres en porteraient témoignage. Mais depuis maintenant presque dix ans, le succès qui accompagne leur emploi a dépassé les espérances et les attentes de ceux-là mêmes qui ont vu leur existence à cette cause : soulager les malades.

À vous avec reconnaissance pour tout ce que vous et votre société avez fait pour nous.

EDWARD BACH

THE C.W. DANIEL COMPANY Ltd.
46, Bernard Street, London, W.C.1

6 octobre 1936.

Ref. CWD/M.

Dr Edward Bach,

Wellsprings,

Sotwell,

Wallingford,

Berkshire.

Cher Dr Bach,

Nous sommes heureux d'apprendre que vous entamez maintenant votre tournée de conférences et nous espérons qu'elle sera un succès entraînant de nombreuses ventes des DOUZE GUÉRISSEURS.

Nous souhaiterions lire le texte de la conférence et avoir la possibilité de le sou-

mettre au Comité de Rédaction de «VIE ET SANTÉ»,

dans l'intention de la publier.

Veuillez agréer l'expression de

mes sentiments distingués.

C.W. Daniel

3 septembre 1936

Messieurs Daniel
Ref. CWD/M.

Ref. Les Douze Guérisseurs, Troisième Édition

Messieurs,

Merci beaucoup de votre lettre reçue ce matin ; je note avec plaisir et satisfaction la date de parution (24 sept.) de votre ouvrage.

Veuillez, s'il vous plaît, m'envoyer dès que possible trois douzaines d'exemplaires accompagnés d'une facture.

Permettez-moi de vous souhaiter toute la réussite possible et un très heureux avenir dans vos nouveaux locaux, si vous en changez.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments distingués.

EDWARD BACH

1er août 1936

À Messieurs Daniel

Ref. Les Douze Guérisseurs, Troisième Edition

Messieurs,

Si la somme de cinq livres est suffisante pour contribuer à faire de la publicité en faveur de la troisième édition des « Douze guérisseurs », nous pouvons mettre cette somme à votre disposition dans environ dix jours.

Cet argent n'a rien à voir avec la promesse de fonds dont je parlais ; celle-ci ne s'est pas encore concrétisée. Veuillez agréer l'expression de mes sentiments distingués.

EDWARD BACH

THE C. W. DANIEL COMPANY LTD,
46, Bernard Street, London, WCI

2 septembre 1936

Ref. CWD/M.
Dr Edward Bach
Wellsprings,
Sotwell,
Wallingford,
Berks

Cher Monsieur,

Nous accusons réception de votre lettre du 31 août, et pour vous remercier du chèque de 5 livres joint, destiné à payer les frais d'impression et de distribution des prospectus.

Les épreuves des Douze guérisseurs venant de presse nous ont été transmises il y a une semaine, mais nous avons téléphoné d'urgence à nos imprimeurs pour différer la production, car nous étions en train de négocier la prise de possession d'autres locaux mieux adaptés et qui occupent une situation encore plus centrale. Nous pourrions être en mesure de signer le bail cette semaine, aussi est-il préférable d'attendre pour que votre petit livre bénéficie de la nouvelle impression. Cette dernière ne sera pas retardée au-delà du début de la semaine prochaine et la parution aura lieu le 24 septembre.

Veuillez agréer l'expression de nos sentiments distingués.

C.W. Daniel

(signature sur

la ligne du-dessous)

Réf. CMD/M.
25 juillet 1936

Messieurs Daniel
Messieurs,

Un grand merci pour votre lettre du 24 juillet. Je suis très heureux d'apprendre que vous vous chargez de la publication de la troisième édition des Douze guérisseurs. Et je vous remercie beaucoup de l'offre que vous me faites de récupérer le coût sur le montant des ventes.

Celle-ci sera, je l'espère et je le pense, l'édition définitive.

Ci-joint, sous enveloppe séparée, le manuscrit achevé dans ses moindres détails, pour impression.

Veuillez le mettre sur le marché dès que possible, et détruire en temps voulu tous les exemplaires de l'édition actuelle. Un très net intérêt pour ce travail se manifeste en Amérique, et on nous a promis des fonds de ce côté, dont une partie pourrait sûrement être dépensée en publicité. Veuillez agréer mes sentiments distingués.

EDWARD BACH

THE C.W. DANIEL COMPANY
46 Bernard Street, London, W.C.1

31 juillet 1936

Ref. CMD/M.
Dr Edward Bach,
Wellsprings,
Sotwell,
Wellingford, Berks.

Cher Monsieur,

LES DOUZE GUÉRISSEURS, Troisième Edition

Nous avons été heureux de recevoir la note à propos du titre que nous avons ajoutée à l'introduction. «Folle Avoine» figure en pages 9 et 32. Eau de Roche a été ajoutée à la liste des noms en fin d'ouvrage et l'emplacement du nom latin laissé en blanc.

Nous nous sommes également permis d'ajouter ce qui suit à votre nouvelle note d'introduction: «Les douze remèdes originaux sont indiqués par des astérisques». Nous avons fait suivre les noms des astérisques dans la partie Remèdes et dans la liste des noms.

Les manuscrits dactylographiés sont maintenant entre les mains des imprimeurs, et vous recevrez les épreuves vers le 13 ou le 14 août.

Fidèlement votre,

THE C.W. DANIEL COMPANY LTD

THE C.W. DANIEL COMPANY
46, Bernard Street, London, W. C. 1

24 juillet 1936.

Ref. CWD/M

Dr Edward Bach

Wellsprings,

Sotwell,

Wallingford, Berks.

Cher Monsieur,

Nous avons reçu votre lettre du 19 juillet et réfléchi à votre décision de revoir entièrement votre livre LES DOUZE GUERRISSEURS et de le développer. Bien que nous regretions devoir détruire au moins la moitié de l'édition actuelle, nous admirons beaucoup le désir que vous manifestez, dans l'intérêt de l'oeuvre de guérison, d'offrir au public ces nouvelles découvertes.

Nous pensons que le prix de ce travail particulier, si l'édition doit être augmentée, sera aussi plus élevé.

Nous nous chargeons de l'édition sans aucun paiement comptant de votre part. Les coûts peuvent être récupérés sur le produit de la vente. Si, le cas échéant, vous pouvez consacrer des fonds à la publicité dans des articles spécialisés, nous pensons que cela pourrait faire augmenter les ventes.

Nous avons actuellement environ 900 exemplaires en réserve.

Veuillez agréer, Monsieur, nos sentiments distingués.

THE C.W. DANIEL COMPANY LTD
C.W. DANIEL

nous écarter de la pureté de ses dernières découvertes.
Peu avant sa mort en novembre 1936, le Dr Bach rédige une plus longue introduction au livre, et demande qu'elle figure dans la nouvelle édition. Nora Weeks l'assure que ce souhait sera exaucé, mais il faudra attendre 1941 pour que la nouvelle édition soit prête. Depuis, le livre a fait l'objet de dix-sept réimpressions !

L'ACHÈVEMENT DE L'ŒUVRE

Première partie

Dès que le Dr Bach sait que les trente-huit remèdes couvrent tous les états d'humeur négatifs et qu'il n'y en a plus à découvrir, il déclare que sa tâche est accomplie et comme d'habitude, il commence immédiatement à réécrire l'exposé de ses découvertes dans un ultime ouvrage qu'il intitule *La Douze guérisseurs et autres remèdes*.

Puis il détruit toutes ses notes, brochures et livres antérieurs — même ses photographies ! — en faisant un feu de joie dans le jardin de Mount Vernon. Nora et Victor sont « scandalisés » de voir un travail d'une telle ampleur réduit en cendres, mais le Dr Bach leur explique que son travail est parvenu à son terme, *Les douze guérisseurs* constituant le document ultime et définitif dans lequel sa découverte est consignée. Tout ce qui l'a précédée — son travail de recherche et les éditions précédentes de son livre — est, dit-il, superflu et risqué de trouver le lecteur, aussi, dans un effort pour épargner à ce dernier toute confusion inutile, il brûle tout.

Providentiellement, quelques-uns de ses articles et une photographie échappent au feu, et parmi eux, la correspondance qu'il a échangée avec son éditeur, à propos de la dernière édition des *Douze guérisseurs*. On constatera qu'il lui demande également de détruire toutes les éditions précédentes ! Ainsi, quoique nous possédions bien les exemplaires de ces ouvrages, afin de respecter son vœu, nous ne les avons pas fait réimprimer car nous ne souhaitions pas

L'amour authentique est obligatoirement et infiniment supérieur à l'intelligence habituelle que nous en avons ; c'est quelque chose de redoutable, l'extrême oubli de soi, la perte de l'individualité dans l'Unité, la fusion de la personnalité dans la Totalité.

Ainsi apparaît-il que l'amour est le contraire du moi. Nous devons comprendre ces termes au sens des enseignements du Christ ; alors ce ne seront plus des paraboles. D'une certaine manière, il semble qu'aimer, ce soit servir dans la sagesse.

Dans ce que nous appelons « amour », chacun nous donne parce que cela satisfait notre désir de posséder davantage, et dans ce que nous appelons haine, chacun nous prend parce que cela renforce notre crainte de perdre.

Quand nous prenons conscience que nous n'avons rien sur cette terre, rien qui ne vaille d'être perdu, mais que nous avons tout à gagner, nous pouvons « aimer nos ennemis ».

Il semble que le véritable amour de Dieu ou de nos semblables soit le désir de servir sans récompense.

Il est probable que nous ne puissions jamais mieux comparer à l'amour que l'attrait pour l'inaccessible, les couchers de soleil, les nuits étoilées, la musique, ainsi que la beauté des montagnes et des landes.

Au plus profond de nos cœurs, nous devons savoir que nos ennemis sont ceux qui s'écartent sur notre passage, parce qu'en agissant ainsi, ils créent un lien, un lien qu'il nous est presque impossible de briser, et nous les remercions lorsqu'ils font des efforts pour se libérer.

Tout être sur lequel nous exerçons notre volonté, notre autorité ou notre pouvoir représente un danger pour notre liberté. Peu importe que notre influence soit due à l'amour, au pouvoir, à la crainte ou à ce que l'on obtient de nous. Nos Ames doivent remercier tous ceux qui refusent d'être nos serviteurs, puisque cela les prive de leur individualité, et nous de la nôtre.

21 mai 1936

TOUTE VRAIE CONNAISSANCE NE VIENT QUE DU TRÉFONDS de NOUS-MÊMES, dans la communication silencieuse avec notre Ame.

Les doctrines et la civilisation nous ont privés du Silence, nous ont privé du Savoir qu'EN NOUS EST TOUTE CONNAISSANCE.

CE.

Nous avons été amenés à croire qu'on doit nous instruire, et nous Moi Spirituels profonds ont été SUBMERGÉS.

Le gland, transporté à des centaines de kilomètres de l'arbrière, a une connaissance innée de la manière de produire un chêne mère, à une connaissance innée de la manière de déposer leur frai et s'en vont au large. Il en est de même pour la grenouille. Le serpent dépose ses œufs dans le sable et poursuit sa route ; pourtant au sein du gland, du frai et des œufs réside tout le savoir indispensable pour que les jeunes soient aussi parfaits que leurs parents.

Les jeunes hirondelles connaissent la route qui les conduit vers leurs quartiers d'hiver, situés à des centaines de kilomètres, tandis que leurs parents sont encore occupés par la seconde couvée.

Il nous faut revenir en arrière pour savoir qu'EN NOUS RÉSIDE TOUTE VÉRITÉ. Pour nous souvenir que nous n'avons besoin d'aucun conseil, d'aucun enseignement, si ce n'est celui qui vient de l'intérieur.

Le Christ nous a enseigné que les lys des champs, dans leur sobriété et leur pureté, avaient une parure plus somptueuse que Salomon dans tous ses atours.

Et le Maître Bouddha nous a enseigné qu'une fois délivrés des prêtres et des livres nous étions vraiment sur la voie de l'ACCOMPLISSEMENT DE SOI.

13-12-33

Ce que nous appelons « amour » est un mélange d'avidité et de haine qui est le désir de posséder davantage et la crainte de perdre. Par conséquent, ce que nous appelons « amour » est obligatoire-ment IGNORANCE.

mettre de s'appesantir sur celui-ci est un frein par ses conséquences. Peu importe la gravité de la maladie, peu importe le bien ou le mal passé, c'est l'espoir de l'avenir, d'une époque future meilleure et plus belle qui aiguillonnera l'invalidé vers la victoire.

Enseignons-leur, en tant qu'enfants du Créateur, l'individualité Divine résidant au tréfonds d'eux mêmes, qui peut surmonter toutes les épreuves et tous les obstacles, qui peut les aider à gouverner leur navire sur les eaux de la vie, en gardant un cap, sans écouler aucun, et apprenons-leur aussi à toujours regarder devant car, bien qu'ils aient pu s'écarter de leur route et quelles qu'aient pu être les orages et les tempêtes qu'ils ont dû essayer, il y a toujours devant chacun un havre de paix et de sécurité.

La plupart des alpinistes, des réparateurs de clochers, la plupart des commandants de navires nous diront de regarder devant, en face ou de regarder au-dessus de nous, mais pas de regarder en arrière ou au-dessous. Ainsi en est-il de nos malades. Ne les laissons jamais songer un instant au passé ; il est révolu, qu'ils en finissent avec lui, et peu importent les fautes, les erreurs ou les faux pas, qu'ils les oublient et les chassent de leur esprit, car l'enseignement du passé est assimilé ; il restera si profondément gravé qu'il n'est pas nécessaire de le rappeler. C'est la perspective, la lumière d'en haut, qui les stimulera, les encouragera et leur donnera la force morale de continuer à lutter. Comme l'alpiniste regarde le sommet qu'il espère atteindre, aussi doivent-ils, dans leur vie, garder ardemment et constamment les yeux fixés sur le brillant avenir et ne jamais s'exposer à la dépression en revoyant le passé. Toutes leurs erreurs, leurs faux-pas, leurs fautes passées étaient des expériences destinées à leur faire distinguer la bonne voie de la mauvaise ; ils ne doivent pas imposer à leur esprit le fardeau de ce qu'ils pourraient considérer comme des échecs en y repensant. Les fautes qu'ils ont pu commettre ou l'horreur qu'elles peuvent leur inspirer n'ont été que des épreuves destinées à leur instruction et qui, ayant été vécues, peuvent être oubliées, car cet enseignement vivra en eux. Leur seule pensée doit être que les vivre était nécessaire pour les aider à grandir et qu'elles étaient le masque d'une bénédiction.

Pour ces raisons, ne permettrons jamais aux malades de parler du passé. La maladie d'hier appartient à hier et ne présente aucun intérêt ou n'a aucune importance aujourd'hui. Ce que nous devons traiter, c'est l'état du malade à un moment donné, précisément celui dans lequel il se trouve quand nous le voyons, et même lorsque nous le retrouvons une semaine plus tard, c'est encore un nouveau patient. Des améliorations ont pu se manifester et des modifications ont pu se produire, signifiant qu'il requiert maintenant un nouveau remède, et même l'intervalle d'une semaine écoulée est de l'histoire ancienne et n'a plus aucune importance à ce moment. Dans les cas aigus, notre malade peut être devenu un autre homme, un cas différent en quelques heures. Nous devons toujours traiter le malade au présent ; songer au passé ou lui per-

Par le Dr E. Bach

Il y a deux points essentiels que le guérisseur doit avoir toujours présents à l'esprit lorsqu'il assiste un malade. Le premier consiste à stimuler son individualité et le second à lui faire regarder l'avenir.

Une fois que nous incarnons vraiment notre véritable individualité, fidèles à notre identité, quand nous avons retenu le « Sois fidèle à ton moi authentique », la maladie ne peut pas nous affecter. Quand l'âme, l'esprit et le corps sont en harmonie, la maladie est reléguée dans le passé.

En cette époque de conformisme, beaucoup ont du mal à être eux-mêmes, et pourtant c'est possible.

Chaque être humain est unique en ce qu'il possède une identité propre ; elle ne doit pas être submergée par le courant de la tendance moderne à détruire le caractère, qui s'efforce de nous ravalier au rang d'éléments appartenant à un vaste système. Chaque être, par son caractère unique, doit vivre sa vie, accomplir sa tâche ; une personnalité admirable, une merveilleuse individualité à réaliser, pour peu qu'il en prenne conscience, et s'il peut préserver celle-ci et la protéger de toutes les lois du conformisme de la foule, il brillera tel un caractère exemplaire.

À travers les âges, ceux qui sont restés fidèles à eux-mêmes ont à jamais été considérés comme des hommes et des femmes de génie, car quelle qu'ait été leur condition, ils ont accompli leur destinée. Ceux qui ont le courage d'accomplir leur mission, indifférents à l'opinion publique, ceux-là le monde les aime et s'en inspire. Et chacun doit être un exemple d'individualité.

Le guérisseur doit reconnaître que chez les patients, la maladie est due à la perte d'expression spirituelle provoquée par l'entrave mise à leur mission Divine par les réflexions et l'influence de leur entourage.

Voyons maintenant l'autre ; regardons devant nous, voyons l'avenir.

Vous est-il jamais venu à l'esprit que Dieu vous avait doté d'une individualité ? Il l'a pourtant certainement fait. Il vous a donné un caractère qui vous est propre, un trésor à garder par devers vous. Il vous a donné une vie à diriger, que vous et vous seul devez diriger. Il vous a désigné une tâche à accomplir, que vous et vous seul pouvez accomplir. Il vous a placé ici-bas, être Divin, Son Enfant, pour apprendre à devenir parfait, pour acquérir toute la connaissance possible, pour grandir en douceur et en bonté, afin d'être un soutien pour autrui.

Vous est-il jamais venu à l'esprit de songer à la manière dont Dieu s'adresse à vous, dont il vous parle de votre propre individualité, de votre tâche bien particulière, de la façon de conduire votre navire en respectant son cap ? Il s'adresse à vous par l'intermédiaire de vos désirs authentiques qui sont l'instinct de votre Âme. Sinon, comment pourrait-il s'adresser à vous ?

Il nous suffit d'écouter nos propres désirs et de les suivre, libres de toute influence, nous serons toujours bien guidés, non seulement sur la voie qui nous mènera vers notre progrès personnel et la perfection, mais aussi pour que nos vies soient plus utiles et secondaires aux autres. C'est le fait d'être influencés par les désirs d'autrui qui nous détourne de notre tâche et nous fait perdre du temps. Est-il succombé à la persuasion de ses parents que le Christ n'aurait jamais accompli sa mission, et nous aurions perdu une armée de bienfaiteurs universels, comme Florence Nightingale, et bien d'autres, eussent-ils répondu aux vœux d'autrui au lieu de suivre fidèlement les élans de leur cœur.

Quelle meilleure résolution, à l'aube de la nouvelle année, pouvez-vous prendre que d'écouter nos propres désirs, qui sont les messagers de nos Âmes, et d'avoir le courage de les suivre.

Quatrième partie

Voici un choix d'articles rédigés par le Dr Bach au cours des dernières années de sa vie. Beaucoup de lecteurs y reconnaîtront peut-être certains des extraits figurant parfois dans la Lettre d'Information sur les Remèdes.

Wellsprings,
Sotwell
Wallingford,
Berks.

8 janvier 1935

Chers Frères,

Ci-joint, copie d'une lettre envoyée aujourd'hui au Conseil de l'Ordre des Médecins qui, très prochainement, interdira légalement à tout membre de notre Équipe de consulter à domicile. Les malades devront venir voir ou bien les parents devront nous exposer la nature du cas. Nous savons que c'est très bien, car ce sont ceux qui font un effort qui se rétablissent. C'est le genre de malades qui relevaient le défi d'une longue attente parce que l'affluence est si forte que c'est le seul moyen d'approcher un guérisseur.

EDWARD BACH

APPEL

À mes Confrères du corps médical

Après de nombreuses années de recherches, j'ai découvert que certaines Plantes possèdent les plus précieuses propriétés curatives les plus remarquables qui soient, et qu'à l'aide de celles-ci, un grand nombre de cas que nous pouvions seulement soulager par la thérapeutique classique sont maintenant curables.

En outre, on peut traiter et prévenir une maladie au stade où les gens déclarent : « ce n'est pas encore assez grave pour qu'on envoie chercher un médecin ».

Mais lorsque nous obtenons l'adhésion de l'entourage quant au fait qu'on doit aborder la maladie à son stade le plus précoce et, par ailleurs, quand nous pouvons lui expliquer que dans les cas chroniques les plus rebelles, poursuivre le traitement vaut la peine, notre tâche n'en a que plus de portée. Parce qu'une armée de malades sera venue nous voir, qui autrement attendrait des jours, des semaines ou des mois avant de retrouver la santé ; ensuite, les cas chroniques, non seulement, nous appelleront lorsqu'ils souhaiteront que leur douleur ou leur gêne soit soulagée, mais ils nous demanderont de continuer à les traiter dans l'espoir d'être guéris.

On peut employer les Plantes citées conjointement avec toute thérapie classique ; on les ajoutera à n'importe quelle ordonnance et, dans toutes espèces de cas aigus ou chroniques, elles abrégeront le traitement en le potentialisant pour que sa réussite soit plus nette. Entre nous, nous vivons une époque où, dans ce pays, la médecine classique ne traite pas parfaitement et entièrement toute pathologie, et c'est le moment de regagner la confiance du public et de prouver la noblesse de notre Vocation.

Les Plantes sont simples à comprendre pour tout observateur de la nature humaine, et l'une de leurs caractéristiques est de nous aider à prévenir l'installation de la pathologie organique lorsque le malade se trouve dans cet état fonctionnel qui, si souvent, précède les troubles aigus ou chroniques.

Wellsprings,

Sotwell,

Wallingford, BERKS.

8 janvier 1936

Au président du Conseil National de l'Ordre des Médecins.

Cher Monsieur,

Ayant reçu l'avertissement du Conseil de l'Ordre à propos de mon travail en compagnie de collaborateurs non diplômés, c'est uniquement par déférence que je vous informe que je travaillais avec plusieurs d'entre eux et que je continuerais à le faire.

Comme j'en ai informé le Conseil précédemment, je considère que c'est le devoir et le privilège de tout médecin d'enseigner aux malades et aux autres comment se guérir eux-mêmes. Je laisse à votre entière discrétion la suite à donner à l'affaire.

Ayant démontré que les Plantes des champs sont si faciles à employer, et si remarquablement efficaces dans leur action curative, j'ai abandonné la médecine classique.

Adresse médicale déclarée :

Berryfields,
Park Lane,
Ashstead,
Surrey

Troisième partie

Ayant prouvé par leur emploi que les remèdes étaient d'une grande valeur, le Dr Bach est consterné par la position prise par le corps médical. Il reçoit un abondant courrier provenant du Conseil National de l'Ordre des Médecins qui s'interroge sur ses activités, sur le statut légal de ses collaborateurs et sur les annonces publiées dans les journaux afin de porter la nouvelle méthode de guérison à la connaissance du public. Après échange d'une abondante correspondance avec le Conseil National de l'Ordre, on lui demande finalement de cesser ses activités, sous peine de se voir radier de l'Ordre des médecins. Mais le Dr Bach est tellement persuadé des bienfaits présentes par sa nouvelle méthode, que cela n'altère en rien ses convictions. Il soutient que le devoir d'un médecin est de guérir les malades et de soulager leurs souffrances, et ses réponses aux lettres du Conseil de l'Ordre reflètent son sentiment à ce propos.

Le nom du Dr Bach ne sera jamais radié de l'Ordre des médecins.

dans ce dernier ou à sa racine n'est encore perceptible, mais il a maintenant repris sa taille normale.

On lui administre Scléranthe, Clématite et Gentiane en traitement interne. Scléranthe pour l'évolution incertaine des doigts, Clématite pour que le malade « revienne à lui » et Gentiane pour l'état dépressif qui est apparu.

2 novembre. L'état s'améliore, mais une certaine insensibilité du pouce et de la zone périphérique subsiste encore.

5 novembre. La main présente des tremblements d'une certaine importance, quand le malade essaie de l'ouvrir ou de la fermer.

Clématite, Gentiane et Scléranthe sont administrées en traitement interne; Clématite pour ramener « la vie », Scléranthe pour les tremblements, et Gentiane pour l'état dépressif qui persiste.

11 novembre. L'amélioration se confirme, exceptée une certaine raideur dans les doigts, en particulier du pouce qui est complètement bloqué. On ajoute Verveine en traitement interne, mais aussi à la lotion pour combattre la raideur.

18 novembre. Lorsque le malade revient pour le pansement suivant, non seulement il peut remuer le pouce tout à fait librement, mais il déclare qu'il se sent magnifiquement bien; il se sent dans une forme inhabituelle et est capable de faire seize kilomètres à pied.

Dès lors l'amélioration est rapide; la blessure importante à la base du pouce se cicatrise sans autre écoulement, et la peau neuve se développe normalement. Une greffe de peau ne sera pas nécessaire et la main ne présentera aucune infirmité. Seule une très petite cicatrice subsistera, uniquement à la base du pouce, brulée au quatrième degré.

On aura remarqué dans les observations précédentes, que certains états tonnels semblaient prédominer, bien qu'il n'ait pas été fait mention de remèdes que nous jugeons appropriés. La raison en est que les cas précités ont été traités AVANT que le Dr Bach n'ait achevé son oeuvre, d'où certaines légères différences. Aujourd'hui, si nous traitons le cas no 4, il est quasi certain que nous appliquerions le Remède de secours en crème sur la blessure. La formule de celle-ci a été mise au point plus tard, mais il serait néanmoins intéressant de savoir combien elle aurait été bénéfique si le Dr Bach en avait disposé alors!

Aucun signe d'asthme depuis la première dose. A retrouvé tout son intérêt pour la vie quotidienne et fait tout ce qu'elle peut pour se rétablir. Tous les souvenirs tristes du passé ont disparu. Parle de manière parfaitement intelligible aux étrangers. Remue plus naturellement et plus facilement sa jambe qui présente moins de spasmes ; la malade a parcouru huit kilomètres à pied sans fatigue excessive. Son bras et sa main droite ont commencé à retrouver force, sensibilité et mobilité. Elle est toute heureuse et pleine d'une excitation joyeuse à chaque léger progrès et son état s'améliore régulièrement.

Brûlures dues à une décharge électrique

4. Homme. Age 21 ans.

Ce cas présente un intérêt inhabituel ; il illustre l'usage à la fois interne et externe des remèdes.

ANTECEDENTS

Le malade était occupé à poser des câbles électriques et, au moment de l'accident, il travaillait au sommet d'un poteau de dix mètres. Il opérât sur une ligne sous tension et, pendant qu'il travaillait dessus, le vent souffla et envoya le câble de la « terre » contre lui, établissant le contact avec son corps. Il avait été traversé par une décharge de 700 volts. Sa main droite, qui tenait le fil sous tension, s'était crispée dessus et, comme chaque fois qu'un fort courant passe dans le corps, il n'avait pas pu le lâcher. Une fois que le contact entre le fil de la « terre » et lui avait été rompu, il était tombé de dix mètres sur la hate située en dessous, qui avait ainsi amorti sa chute. On l'avait ramassé dans un état de demi conscience.

24 octobre. Je vois le malade quatre jours plus tard. La main droite est enflée au point d'atteindre trois fois sa taille normale ; elle présente des brûlures graves et profondes à la base du pouce, entre l'annulaire et le petit doigt, de même que sur la partie externe de la main. Celle-ci est totalement insensible et d'une certaine façon « morte » et absolument indolore.

Clématite lui est administrée en traitement interne pour redonner vie à la main. On ajoute Impatiens à une lotion afin qu'elle agisse sur les blessures comme un baume.

26 octobre. La main commence alors à prendre vie, pour ainsi dire ; elle est sensible au toucher sur la face dorsale, et douloureusement si elle est laissée pendante. L'inflammation a également diminué. Dans la matinée, le malade a marché accidentellement sur un chien, sursautant au jappement de l'animal ; il s'assoit, « remblant et frissonnant de partout », tout comme il l'avait fait après avoir reçu la décharge électrique. Le malade montre sa joie et fait peu de cas de ses brûlures.

Il prend Aigremoine, Muscade et Hélianthème en traitement interne. Aigremoine pour la gaieté qu'il affiche malgré ses brûlures, Muscade pour apaiser le système nerveux et Hélianthème pour parer à d'éventuelles complications, comme une hémorragie au niveau des blessures.

28 octobre. La main est beaucoup moins enflée, mais à tendance à être douloureuse lors du pansement. Les brûlures saignent légèrement pour la première fois. On ajoute Impatiens à la lotion au Calendula utilisée pour panser la main. Il prend Impatiens et Aigremoine en traitement interne ; Impatiens pour la douleur et Aigremoine pour l'état d'esprit, comme précédemment.

30 octobre. Les blessures, qui jusqu'ici, n'avaient montré que peu de réactions saines, commencent à s'infecter un peu, et il faut maintenant panser la main deux fois par jour. Deux des doigts sont secoués de tremblements. Le malade n'est pas « lui-même », pas encore « revenu », pourrait-on dire, du choc qu'il a reçu, en particulier dans la zone de la pelote du pouce. Aucune sensation

la prise d'autres doses. Depuis lors, le malade est resté en bonne santé et dans une lecture récente, il a déclaré qu'il se considérait comme guéri.

3. Femme. Age 38 ans.

ANTECEDENTS

A eu de l'asthme toute sa vie. A perdu sa fille préférée sept ans plus tôt ; depuis lors est devenue invalide. Son bras et sa jambe droite se sont paralysés six ans auparavant, et elle a des difficultés d'élocution. Cela fait suite à la naissance d'un fils et a probablement été provoqué par une thrombose cérébrale. A cette époque, la malade est restée inconsciente pendant trois semaines.

ETAT DE SANTE

Asthme chronique modéré. Bras droit totalement paralysé, pendant sur le côté, avec absence totale de sensibilité. Paralyse spasmodique de la jambe droite ; marche difficilement. Grande raideur. Élocution à peine intelligible, sauf pour la famille.

CARACTÈRE

Il est évident que la malade vit dans des rêves, est incapable de se concentrer ou de fournir un effort d'attention. Pleure constamment la perte de sa fille.

DIAGNOSTIC

L'attitude rêveuse, la projection totale dans le passé et le désintéresser pour le présent, indiquaient Clématis.

POSOLOGIE

24 novembre. Deux doses pour deux jours.
1er décembre. Deux doses pour deux jours.

Amélioration progressive et régulière ; le malade a pu poursuivre sa tâche avec une efficacité croissante. On considère qu'il a retrouvé son état normal. Les six dernières semaines, une poussée d'urticaire s'est manifestée, clairement liée à l'amélioration.

EVOLUTION

2. Homme. Age 47 ans.

ANTECEDENTS

S'est surmené au travail, en ville, depuis plusieurs années. Ces trois derniers mois, perte de mémoire presque totale ; est parfois incapable de se rappeler l'adresse de son domicile ou son numéro de téléphone. Se laisse aller à somnoler pendant la journée, et ne s'intéresse pas à son travail. Drame familial sept ans auparavant.

ETAT DE SANTE

Visage sans expression ; profonde apathie ; se résigne avec une nette satisfaction au fait d'être devenu inutile, et ne fait aucun effort pour guérir. Ce n'est qu'avec difficulté que les amis le persuadent de consulter un médecin.

DIAGNOSTIC

La somnolence, l'apathie, l'indifférence et la résignation indiquent Clématis.

POSOLOGIE

1930, 1er mai. Deux doses.
4 septembre. Deux doses.

EVOLUTION

Une amélioration rapide s'ensuit ; le malade reprend ses activités, jusqu'à la fin du mois d'août, où une rechute se produit, d'où

Les cas suivants, qui illustrent l'emploi de Clématite, sont extraits des dossiers médicaux du Dr Bach :

1. *Homme. Âge 37 ans*

ANTÉCÉDENTS

Envoyé par une entreprise dans laquelle il occupait un poste à responsabilité et se montrait compétent ; mais au cours des tout derniers mois, il s'était désintéressé de son travail et ne s'inquiétait nullement de ce manquement à ses obligations. Sa femme était décédée un an auparavant.

ÉTAT DE SANTÉ

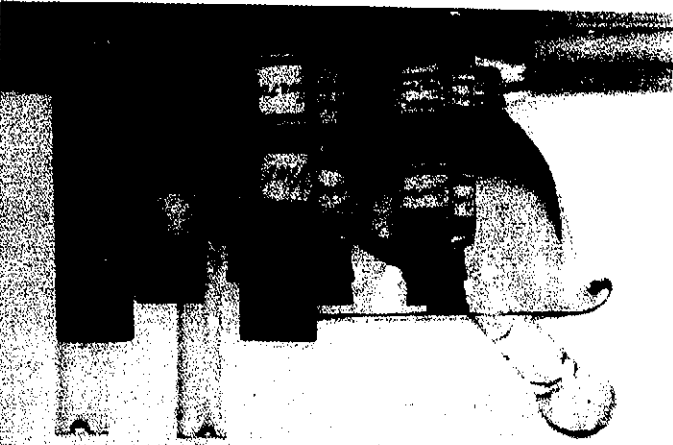
Somnolence permanente ; éprouve beaucoup de difficultés à se réveiller le matin. A constamment le sentiment d'avoir perdu confiance en lui et de ne plus être capable de poursuivre sa tâche. A perdu tout pouvoir de concentration. Très satisfait de lui, n'accorde aucun intérêt à ses activités quotidiennes du moment, son esprit étant absorbé par d'autres choses.

DIAGNOSTIC

La complaisance torale dans la défaillance, le manque d'effort et l'apathie réveuse indiquent Clématite.

POSOLOGIE

1930. 7 novembre. Deux doses pour deux jours.
24 novembre. Deux doses pour deux jours.
1931. 2 janvier. Deux doses pour une journée.



« Teintures-mères » originelles préparées par le Dr Bach.

Eau de Roche
Violette d'Eau
? scléranthe
grande élévation de l'âme.

Melle Burchill
(Avoine)

14
Mrs Burchill
(Dais)
Rock Water
Water Violet
? scléranthe
big soul

Melle Breedon
Pomme Sauvage. Impatiens; Etoile de Beth.
Muscade. Tremble. Prunus.
Hélianthème. Aigremoine. Chataigner

Mr Michael Meers
Vacher yeux. Hériditaire
Chicorée Noyer Muscade Tremble
Marronnier Rouge.

Melle Mountford
Secrétaire
Centaurée Moutarde Chèvrefeuille Clématite
Aigremoine Noyer Scléranthe Chêne
Plumbago.

Mrs Bateby
602 Apple. Anemones. Star Bth.
stimulus. Asher. Green Flyng.
Rock Rose. Agaimony. Starf. Starf.

Mr Michael Meers.
woman eyes. Anemones.
Greeny. Walnut. Mimulus. Asher.
Red Starf.

Mrs Mountford
Oenothera
Greeny. Starf. Anemones. Starf.
Agaimony Walnut. Starf. Starf.
Genofo.

Deuxième partie

À mesure que le travail de guérison accompli par le Dr Bach avec les remèdes floraux était mieux connu, on se passait le mot et les malades affluaient à Mount Vernon pour se faire traiter. Nous possédons encore, au centre, les observations recueillies par le Dr Bach, ses registres d'ordonnances ainsi que ses « teintures-mères » originales.

On remarquera d'après les exemples de certains cas rapportés ici que, nonobstant les troubles physiques mentionnés (ce qui, évidemment, fait partie de ce qu'un médecin doit prendre naturellement en considération), les remèdes choisis pour traiter le malade ont, dans chaque cas, été prescrits en fonction de l'humeur et du caractère. Le nombre de remèdes choisis à chaque fois varie selon les nécessités individuelles — chez certains, un ou deux seulement étaient nécessaires, chez d'autres cinq ou six, et en certaines occasions, le cas en nécessitait huit ou neuf.

nous ne nous rendons pas compte que nous éprouvons ce sentiment pour le bien d'autrui.

Le grand secret semble être : craindre et ne pas craindre d'avoir peur, jusqu'à ce que le temps vienne où nous comprendrons que nous sommes dans le vrai et que nous faisons le bien.

La certitude, la connaissance et la vérité libéreront nos esprits de la crainte, encore qu'il procède du Dessein Divin de nous montrer bien plus grands en poursuivant le combat, malgré la peur ; et c'est à l'humanité de découvrir comment voir la Lumière et soulager le genre humain du fardeau de la peur.

Les merveilleux remèdes que nous possédons, en particulier MUSCADE* pour les peurs physiques et TREMBLE spécialement pour les peurs psychiques, par la formidable aide qu'ils apportent à ceux qui souffrent, doivent avoir été placés, à notre intention, par la Divine Providence.

Au sein de notre petit groupe, les résultats obtenus chaque jour - oui, chaque jour - dans la guérison par les plantes, font si magnifiquement leurs preuves que des centaines de personnes avec nous, n'ont plus du tout peur de la maladie. Peu importe le nom, grec, latin, français ou anglais qu'elle porte ; il a été démontré chez tous ceux qui nous entourent que la crainte de la maladie disparaît.

C'est un pas dans la bonne direction.

Puisse le Grand Créateur de toutes choses nous aider à favoriser la réalisation de Son Oeuvre, jusqu'à ce qu'un naturel d'enfant et la joie de vivre se substituent à toutes peurs et à toutes inquiétudes.

EDWARD BACH

* NdT : Le nom exact de cette plante est *Mimule tachetée* ou (*ponctuée*) ; nous avons toutefois conservé le nom du Muscade, plus familier au lecteur.

Wellsprings,
Sotwell,
Wallingford,
BERKS.

26 décembre 1935

À vous tous, Chers Frères,

La quintessence de la vie consiste à être CONSCIENTS de notre Divinité, à savoir que nous sommes invincibles, et à ce que jamais aucune blessure ne nous arrête sur la voie de la victoire que nous remportons au Nom de notre Grand Maître.

Et pour des gens comme nous, qui pensons aux autres, qui désirons savoir, qui consacrons tout notre temps et nos biens d'ici-bas à ceux qui sont dans le besoin, pourrait-il y avoir une autre raison pour que nous agissions ainsi, à moins que nous ne sachions en notre for intérieur que nous sommes d'essence

DIVINE.

Saisissons cette Vérité à deux mains et avançons sans peur. Un toit, un croûton de pain et du fromage ne nous ont-ils jamais manqué ? Avons-nous jamais eu besoin de beaucoup plus de luxe ?

Marchons tous, Femmes et Hommes, Sans Peur, avec toujours présent à l'esprit, l'un des derniers messages délivrés par notre Maître.

« VOYEZ, JE SUIS AVEC VOUS POUR L'ÉTERNITÉ ».

EDWARD BACH

SAVOIR et chacun de nous, à sa manière, je dis bien chacun d'entre nous, est le seul à pouvoir trouver la solution. Les deux cas que certains d'entre vous connaissent prouvent, ô combien, que l'ignorance entraîne la crainte.

Un homme terrifié à l'idée de prendre le train demandait sans cesse au conducteur si le cordon de communication était en bon état, essayait les poignées des portières pour voir si elles s'ouvraient aisément, vérifiait les issues de secours des autobus et souffrait beaucoup.

À l'instant où il se rendit compte qu'il agit-sait ainsi dans l'intérêt général, pour le bien de ses compagnons de voyage, et qu'il serait le dernier à quitter un navire en perdition, tout le fardeau et la crainte du voyage l'abandonnèrent et il était extraordinaire de voir combien il était plus heureux.

Un autre homme, qui étudiait la science depuis plus de quarante ans, expert dans presque toutes les branches d'activité, avait mené des recherches pour prouver tout ce qui pouvait se comprendre par une explication matérielle. Il était triste, discutait leur et malheureux car il trouvait toujours des chaînons manquants. Mais à l'instant où il comprit que l'œuvre de sa vie avait consisté à prouver que derrière toute chose il y avait Dieu, toute son existence fut changée : or, tel un grand scientifique, nul n'est plus apte et ne met plus de désir, plus de passion, à poursuivre sa mission dans la bonne direction.

Ces deux cas illustrent ce qui arrive fréquemment à tant d'entre nous et qui ferait de nos existences pénibles et difficiles des vies faites de joie, si nous SAVIONS au lieu de tous jours avoir peur.

Ainsi, ceux d'entre nous qui ressentent la crainte font du bon travail. Tout simplement,

Chers Amis,

Si nous devons organiser un pique-nique ou une réception mercredi prochain, nous espérons tous un temps clément, et ceux qui seraient responsables de cette organisation passerait quelques jours à s'inquiéter de savoir s'il ferait beau ou non ; et parmi nous, certains seraient peut-être bien tristes pendant ce temps-là.

Mais si nous apprenions que le temps de mercredi prochain devait être pluvieux, ou bien nous changerions de jour, ou bien nous nous organiserions en fonction des conditions, donc il n'y aurait ni inquiétude, ni crainte, ni tristesse.

Et il doit en être ainsi de toutes nos craintes. C'est l'ignorance qui en est la cause ; et semble-t-il, c'est le problème suivant que nous avons à résoudre : chasser l'ignorance et SAVOIR.

Les hommes du canot de sauvetage n'ont pas peur, car ils savent qu'ils reviendront ou si, comme cela se produit rarement, ils tombent à l'eau, ils savent que tout se passera bien.

D'une certaine manière, la peur nous attire l'objet même de notre crainte. SAVOIR éviterait la peur, ou en d'autres termes, nous pourrions citer l'adage : « Sachez la VÉRITÉ, et la VÉRITÉ vous libérera ».

Le problème suivant est pour nous tous de

WELLSPRINGS
SOTWELL
WALLINGFORD
BERKS
25 septembre 1935

Les Douze Guérisseurs.
WELLSPRINGS,
SOTWELL,
WALLINGFORD,
BERKS.

24 septembre 1935.

Cher Docteur Wheeler, mon Frère,

Quel magnifique cas Tremble! Je vous remercie beaucoup pour le compte rendu.

Plus nous employons ces remèdes, qu'il s'agisse des dix-neuf nouveaux ou des dix-neuf précédents, plus les résultats sont remarquables; et les gens qui les connaissent ont une telle foi dans leur guérison, qu'ils ne viennent plus pour dire «pouvez-vous me guérir?» mais s'y attendent tout simplement et considèrent que cela va de soi.

Recevez les meilleurs sentiments de nous tous.

Edward Bach

Je n'ai pas encore mûrement réfléchi au tableau que vous m'avez envoyé, mais je vous ferai parvenir ma réponse dans très peu de temps.

4 août 1935
Sotwell

Aucun homme ne serait un chef pour les autres durant quelque temps, à moins qu'il ne fût plus expérimenté que ses disciples dans son domaine particulier, qu'il s'agisse de l'armée, de l'art de gouverner ou de quoi que ce soit d'autre. Il en résulte qu'être un chef dans le malheur, les difficultés, la maladie, la persécution ect., exige une connaissance plus étendue, une expérience plus intime de la souffrance que, prions Dieu, ses disciples ne devront jamais avoir.

EDWARD BACH

JARDINS BOTANIQUES ROYAUX,
Kew, Surrey.
Toute correspondance est à adresser
au directeur
en mentionnant le n° suivant:
D. 2736

25 juin 1934

Cher Monsieur,
En réponse à votre lettre du 22 juin,
la plante expédiée pour identification est
Bromus ramosus Huds.
Veuillez agréer l'expression de mes
sentiments distingués,

Arthur Hill
Directeur.

Dr. Edward Bach,
Mount Vernon,
Sotwell,
Wallingford
Berks.

ROYAL BOTANIC GARDENS,
Kew, Surrey.

All communications should be addressed to

The Director,

quoting the following number:—

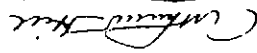
25th June, 1934.

D. 2736

Dear Sir,

In reply to your letter of the 22nd
June, the grass forwarded for identification
is Bromus ramosus Huds.

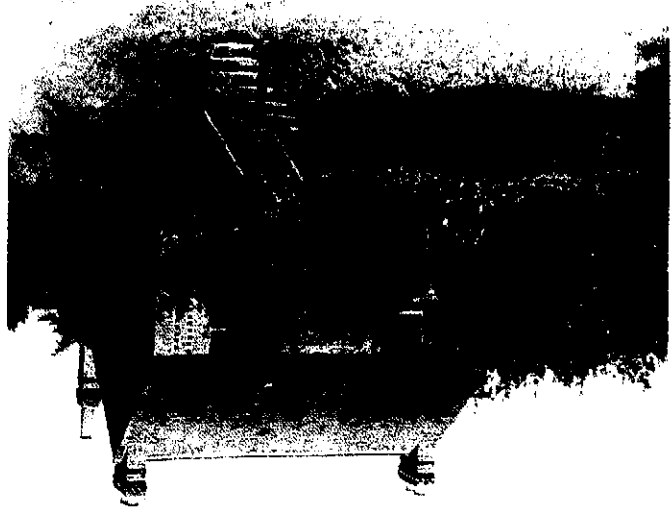
Yours faithfully,


Director.

Dr. Edward Bach,
Mount Vernon,
Sotwell,
Wallingford,
Berks.

jardins botaniques royaux de Kew pour identification et confirmation de l'espèce, afin de pouvoir les décrire avec précision.
Le Dr Bach est tout excité par ses nouvelles découvertes. C'est comme si les dernières pièces du puzzle s'emboîtaient les unes dans les autres, et son humeur joyeuse imprègne les lettres qu'il rédige à ce moment-là.

Photographie très ancienne de « Mount Vernon »
où vécut le Dr Bach de 1934 à 1936.



Mount Vernon,
Sotwell,
Wallingford,
Berks.

1er juillet

Chers Amis,

La prescription de ces nouveaux remèdes va être beaucoup plus simple qu'il n'y paraît. sait a priori, car chacun d'eux correspond à l'un des Douze Guérisseurs ou des Sept Auxiliaires.

Par exemple: en supposant qu'un cas corresponde précisément à Clématisse et réponde très bien, mais sans entraîner une guérison complète, ajoutez le remède convenable manquant qui amènera la guérison.
Ci-joint une liste de ceux qui sont déjà mis au point; nous recevrons les autres en temps opportun.

Il ne fait aucun doute que ces nouveaux remèdes agissent sur un plan différent des précédents. Ils sont plus spiritualisés, nous aidant à développer en nous ce puissant moi intérieur qui a le pouvoir de surmonter toutes difficultés, toutes douleurs, et toutes maladies.

Il se peut que nous ayons ultérieurement une plus ample connaissance de cette différence, mais alors que nous connaissons tous des peurs physiques précises dont nous sommes si conscients, il existe aussi des peurs de nature inconnue, plus étonnantes que les peurs physiques. Tous ceux d'entre nous qui s'efforcent d'aider leurs semblables et de faire un peu de bien au cours de leur voyage terrestre, ressentent sans doute plus fréquemment ces peurs imprécises.

Edward Bach

LES DERNIÈRES ANNÉES 1934-1936

Chapitre III

Première partie

Après avoir découvert dix-neuf remèdes, dont un compte-rendu avait été publié dans Les douze guérisseurs et les sept auxiliaires, le Dr Bach sent qu'il est temps pour lui de se fixer quelque part. Il choisit la vallée de la Tamise, aimant la région et la connaissant bien. Il a toujours voulu vivre près d'une rivière dans un village tranquille situé en pleine campagne ; aussi le village de Sotwell caché aux pieds des collines, dans les Chilterns, et à une portée de voix de la Tamise, est un lieu idéal pour prendre du recul. Peu de temps s'écoule avant qu'une petite maison portant le nom de Mount Vernon, située au cœur de Sotwell, ne devienne son domicile.

Le Dr Bach s'entoure bientôt d'une équipe de collaborateurs pour le secourir dans son travail : Nora Weeks, qui l'accompagne tout le temps, Victor Bullen qu'il rencontre à Cromer et une femme de Sotwell, Mary Tabor. Cette dernière habite une maison appelée Wellsprings, beaucoup plus grande que Mount Vernon, si bien que le Dr Bach y travaille parfois, d'où la présence de cette adresse sur certaines de ses lettres.

C'est au cours des deux dernières années de sa vie passées à Sotwell qu'il a découvert les dix-neuf derniers remèdes qui complètent sa découverte des trente-huit fleurs. Il envoie souvent des échantillons de plantes aux

P. AVICULARE. *Renouée des oiseaux*.
Fig. 1050
Tige procumbante. Feuilles oblongues - lancéolées. Fleurs axillaires.
Fruit ferme et surté, recouvert par le calice. Plante herbacée commune.
Hauteur: 2,5 - 15 cm. Annuelle. Avril - Nov. Rosâtre. (2/3) E. B. 1.1253.
E. B. 2.573. H. & Arn. 364. Bab. 285. Lind. 212.

Texte manuscrit, en marge:

Kew avril 30 (en face de V. ALBUM)
Falmer juin 31 (en face de S. EBULUS)
Abersoch mai 30 (en face de S. NIGRA)
Gromarsh août 31 (en face de V. LANTANA)
Sotwell juin 34 (en face de L. CAPRIFOLIUM)
Abersoch mai 30 (en face de L. PERICLYMENUM)
Abersoch juin 30 (en face de S. HERBACEA)
Cromer sept. 33 (en face de S. KALI)
Brusted Churt juillet 32 (en face de S. ANNUS)
Cromer sept. 30 (en face de S. PERENNIS)
Abersoch juin 30 (en face de P. AVICULARE)

L. PERICLYMENNUM. *Chèvrefeuille*.
Chèvrefeuille des bois.
 Feuilles séparées. Fleurs disposées en têtes terminales. Bois: commun.
 juin et juillet. Jaune pâle, rouge à l'extérieur. (2/3) E. B. 1. 800. E. B. 2.

Fig. 587

L. XYLOSTEMUM. *Chèvrefeuille à port dressé*.
 (Chamécervier).
 Arbuste. Les pédoncules floraux portent 2 fleurs. Bosquets du Sussex.
 juin. Jaune pâle. (2/3) E. B. 1. 916. E. B. 2. 326. H. & Arn. 193. Bab.

Fig. 588

4ème Genre. LINNÆA.

L. BOREALIS.
 Petite plante grimpante. Feuilles opposées. Fleurs opposées, retombantes. Bois de pins du Nord. Hauteur: 15 - 20 cm. Vivace. Mai - juin. Fleurs blanches ou rose-pâle. (2/3) E. B. 1.433. E. B. 2. 884. H. & Arn. 194. Bab. 155. Lind. 132.

Fig. 589

ORDRE XLII. RUBIACEES.

1er Genre. RUBIA.

R. PERGRINA. *Garance sauvage*.
 Présente 4 feuilles verticillées, ovales, bordées d'aiguillons. Persistante. Bosquets ombragés. Hauteur: 20 cm. Vivace. Juillet. Blanc. (2/3) E. B. 1. 851. E. B. 2. 218. H. & Arn. 195. Bab. 159. Lind. 131.

Fig. 590

4ème Genre. SALICORNIA.

S. HERBACEA. *Salicorne herbacée*.
 Tige dressée. Rameaux inférieurs composés. Epis cylindriques. Marais salés et rivages limoneux. Hauteur: 15 - 25 cm. Annuelle. Août. Vert jaunâtre. (2/3) E. B. 1. 415. E. B. 2. 1. H. & Arn. 360. Bab. 278. Lind. 214.
 S. PROCUMBENS. *Salicorne procumbante*.
 Tige procumbante. Rameaux simples. Epis atténués. Variété de *S. herbacea*. Marais salés. Hauteur: 20 cm. Annuelle. Août. Vert jaunâtre. (2/3) E. B. 1. 2475. E. B. 2. 1* H. & Arn. 360. Bab. 278. Lind. 214.
 S. RADICANS. *Salicorne rampante*.
 Tiges ligneuses, radicanes à la base. Noeuds comprimés. Epis oblongs. Vases des rivages marins. Hauteur: 30 cm. Vivace. Août. Vert jaunâtre. (2/3) E. B. 1. 1691. E. B. 2. 2. H. & Arn. 360. Bab. 278. Lind. 214.

S. FRUTICOSA. *Salicorne arbusive*.

Fig. 1044

Tiges ligneuses. Noeuds cylindriques. Epis cylindriques. Variété de *S. radicans*. Hauteur: 30 cm. Vivace. Août. Vert jaunâtre. (2/3) E. B. 1. 2467. E. B. 2. 2*. H. & Arn. 360. Bab. 278. Lind. 214.

5ème Genre. SALSOLA.

S. KALI. Soude commune.

Fig. 1045

Tiges procumbantes. Feuilles subulées, atténuées en épine. Calice étalé membraneux. Plante côtière. Hauteur: 30 cm. Annuelle. Juillet. Rosâtre. (2/3) E. B. 1. 634. E. B. 2. 364. H. & Arn. 362. Bab. 275. Lind. 214.

ORDRE LXX. SCLERANTHUS.

1er Genre. SCLERANTHUS.

S. ANNUUS. *Gnabelle*.

Fig. 1046

Tiges nombreuses, procumbantes. Le calice du fruit présente des segments nombreux, dressés. Champs de blé; commune. Hauteur: 10 - 15 cm. Annuelle. Juillet. Verte. (2/3) E. B. 1. 351. E. B. 2. 591. H. & Arn. 362. Bab. 125. Lind. 218.

S. PERENNIS. *Gnabelle vivace*.

Fig. 1047

Le calice du fruit présente des segments incurvés; il est bordé d'une membrane blanche. Champs siliceux. Hauteur: 10 cm. Vivace? Août - Nov. Verte. (2/3) E. B. 1. 352. E. B. 2. 590. H. & Arn. 363. Bab. 125. Lind.

ORDRE LXXI. POLYGONACEES.

1er Genre. POLYGONUM.

P. BISTORTA. *Bistorte, ou Renouée*.

Fig. 1048

Tige simple, portant un épi. Feuilles ovales, ondulées; les inférieures présentent un pédoncule ailé à la base. Prairies humides. La racine est très astringente. Hauteur: 30 - 40 cm. Vivace. Juin - Sept. Rose pâle. (2/3) E. B. 1. 509. E. B. 2. 571. H. & Arn. 363. Bab. 283. Lind. 212.

P. VIVIPARUM. *Renouée des Alpes*.

Fig. 1049

La tige porte un épi. Feuilles linéaires - lancéolées, aux bords enroulés sur eux-mêmes. Les boutons inférieurs de l'épi sont vivipares. Pâturages de montagne. Hauteur: 15 cm. Vivace. Juillet. Rose pâle. (2/3) E. B. 1. 669. E. B. 2. 572. H. & Arn. 364. Bab. 283. Lind. 212.

ORDRE XL. LORANTHACEES.

1er genre. *Vicum*.

Fig. 581

V. ALBUM, gu. Plante parasite. Tiges bifurquées. Feuilles opposées. Dioïque.

Sur pommiers et autres arbres; Mars - Mai. Jaunâtre; bates blanches. (2/3) *E. B. I. 1470. E. B. 2. 1386. H. & Arn. 191. Bab. 153. Lind. 133.*

ORDRE XLI. CAPRIFOLIACEES.

1er genre. *Sambucus*.

Fig. 582

S. EBUCLUS, Sureau nain. Hible Folioles lancéolées; Tige herbacée. Cymes à 3 branches. Terrains incultes. Purgatif drastique. Hauteur 60-90 cms. Plante vivace. Juillet.

Rose; bates noires. (2/3) *E. B. I. 475. E. B. 2. 444. H. & Arn. 192. Bab. 154. Lind. 132.*

S. NIGRA, Sureau noir

Fig. 583

Buisson de grand développement. Folioles ovales. Cymes à 5 branches principales. Hâtes; commun. Ecorce et feuilles sont purgatives. Hauteur: 2,5 - 5 m. Blanc; bates noires. (2/3) *E. B. I. 331. E. B. 2. 443. H. & Arn. 192. Bab. 154. Lind. 132.*

2ème Genre. *VIBURNUM*.

Fig. 584

V. LANTANA, Viorne commune ou mancienne. Buisson. Feuilles cordées, dentelées, tomenteuses sur leur face inférieure. Hâtes et bosquets. Hauteur: 2 - 4 m. Juin. Blanc; les

V. OPULUS, Viorne obier

Fig. 585

Arbuste de grande taille. Feuilles trilobées, dentelées. Les fleurs externes sont stériles et présentent un pétale pentalobé. Bois. Hauteur: 3,5 - 5 m. Juin. Blanc; bates rouges. (2/3) *E. B. I. 332. E. B. 2. 443. H. & Arn. 193. Bab. 154. Lind. 132.*

3ème Genre. *LONICERA*.

Fig. 586

L. CAPRIFOLIUM, Chevrefeuille perfolée. Arbuste grim pant. Feuilles supérieures connées autour de la tige. Bois: rare. Mai - Juin. Blanc ou pourpre. (2/3) *E. B. I. 799. E. B. 2. 324. H. & Arn. 193. Bab. 154. Lind. 131.*

Genus 4. *SALICORNIA*.

S. HERACRA, Glasswort. Stem erect. Lower branches compound. Spikes cylindrical. Salt marshes and muddy shores. 6-10 in. Ann. Aug. Yellowish green. (4) *E. B. I. 415. E. D. 2. 1. H. & Arn. 360. Bab. 278. Lind. 214.*

S. PROCUMBENS, Procumbent Glasswort. Stem procumbent. Branches simple. Spikes tapering. A variety of *herbacea*. Salt marshes. 6 in. Ann. Aug. Yellowish green. (4) *E. B. I. 2475. E. B. 2. 1*. H. & Arn. 360. Bab. 278. Lind. 214.*

S. RADICIS, Creeping Glasswort. Stems woody, rooting at the base. Joints compressed. Spikes oblong. Muddy sea-shores. 1 ft. Perenn. Aug. Yellowish green. (4) *E. B. I. 1691. E. B. 2. 2. H. & Arn. 360. Bab. 278. Lind. 214.*

S. FRUTICOSA, Shrubby Glasswort. Stems woody. Joints cylindrical. Spikes cylindrical. A variety of *radicans*. 1 ft. Perenn. Aug. Yellowish green. (4) *E. B. I. 2467. E. B. 2. 2*. H. & Arn. 360. Bab. 278. Lind. 214.*

S. KARL, Saltwort. Stems procumbent. Leaves awl-shaped, spine-pointed. Calyx with a membranous expansion. Coasts. 1 ft. Ann. July. Turkish. (4) *E. B. I. 634. E. D. 2. 364. H. & Arn. 362. Bab. 275. Lind. 214.*

ORDER LXX. SCLEBRANTHACEAE.

Genus 1. *SCLEBRANTHUS*.

S. ANNUS, Knawel. Stems many, procumbent. Calyx of fruit with erect or spreading segments. Corn-fields; common. 4-6 in. Ann. July. Green. (4) *E. B. I. 351. E. B. 2. 591. H. & Arn. 362. Bab. 125. Lind. 218.*

S. PERENNIS, Perennial Knawel. Calyx of fruit with incurved segments, edged with a white membrane. Sandy fields. 4 in. Perenn. ? Aug-Nov. Green. (4) *E. B. I. 352. E. B. 2. 590. H. & Arn. 363. Bab. 125. Lind. 218.*

ORDER LXXI. POLYGONACEAE.

Genus 1. *POLYGONUM*.

P. BISTORTA, Bistort, Snakeweed. Stem simple, bearing one spike. Leaves ovate, wavy; the lower ones with a winged foot-stalk. Moist meadows. Root very astringent. 1-1 1/2 ft. Perenn. June-Sept. Pale pink. (4) *E. B. I. 509. E. B. 2. 571. H. & Arn. 363. Bab. 283. Lind. 212.*

P. VIVIPARUM, Alpine Bistort. Stem bearing one spike. Leaves linear-lanceolate, with revolute margins. Lower buds of the spike viviparous. Mountain pastures. 6 in. Perenn. July. Pale pink. (4) *E. B. I. 669. E. B. 2. 572. H. & Arn. 364. Bab. 283. Lind. 212.*

P. AVICULARR, Knot-grass. Stem procumbent. Leaves elliptic-lanceolate. Flowers axillary. Fruit rough and striated, covered by the calyx. A common weed. 1-6 in. Ann. April-Nov. Pinkish. (4) *E. B. I. 1253. E. B. 2. 573. H. & Arn. 364. Bab. 285. Lind. 212.*

ORDER XL. LORANTHACEÆ
 Genus I. *Vi cum*.
 Fig. 581. *V. albom. Mistletoe.*
 A parasitic shrub. Stems forked. Leaves opposite. Dioecious. On apple and other trees. March-May. Yellowish; berries white. (3) *E. B. 1. 1470. E. B. 2. 1386. H. & Arn. 191. Bab. 153. Lind. 133.*

ORDER XLI. CAPRIFOLIACEÆ
 Genus I. *Sambucus*.
 Fig. 582. *S. Ebuus. Dwarf Elder. Dane-wort.*
 Leaves laucous. Stem herbaceous. Cymes with 3 branches. Waste ground. Violently purgative. 2-3 ft. Fern. July. Pink; berries black. (3) *E. B. 1. 475. E. B. 2. 441. H. & Arn. 192. Bab. 154. Lind. 132.*

S. nigra. Common Elder.
 Fig. 583. A large shrub. Leaves ovate. Cymes with 5 principal branches. Hedges; common. Bark and leaves cathartic. 8-15 ft. June. White; berries black. (3) *E. B. 1. 476. E. B. 2. 445. H. & Arn. 192. Bab. 154. Lind. 132.*

Genus 2. *Viburnum*.
 Fig. 584. *V. Lantana. Meat-tree.*
 A shrub. Leaves heart-shaped, serrated, downy beneath. Hedges and thickets. 6-12 ft. June. White; berries purple when ripe. (3) *E. B. 1. 831. E. B. 2. 442. H. & Arn. 193. Bab. 154. Lind. 132.*

V. Opulus. Guelder Rose.
 Fig. 585. A large shrub. Leaves 3-lobed, serrated. Outer flowers barren, with one large 5-lobed petal. Woods. 10-15 ft. June. White; berries red. (3) *E. B. 1. 332. E. B. 2. 443. H. & Arn. 193. Bab. 154. Lind. 132.*

Genus 3. *Lonicera*.
 Fig. 586. *L. Caprifolium. Peryfoliate Honeysuckle.*
 A climbing shrub. Upper leaves united round the stem. Woods; rare. May and June. White or purple. (3) *E. B. 1. 799. E. B. 2. 321. H. & Arn. 193. Bab. 151. Lind. 131.*

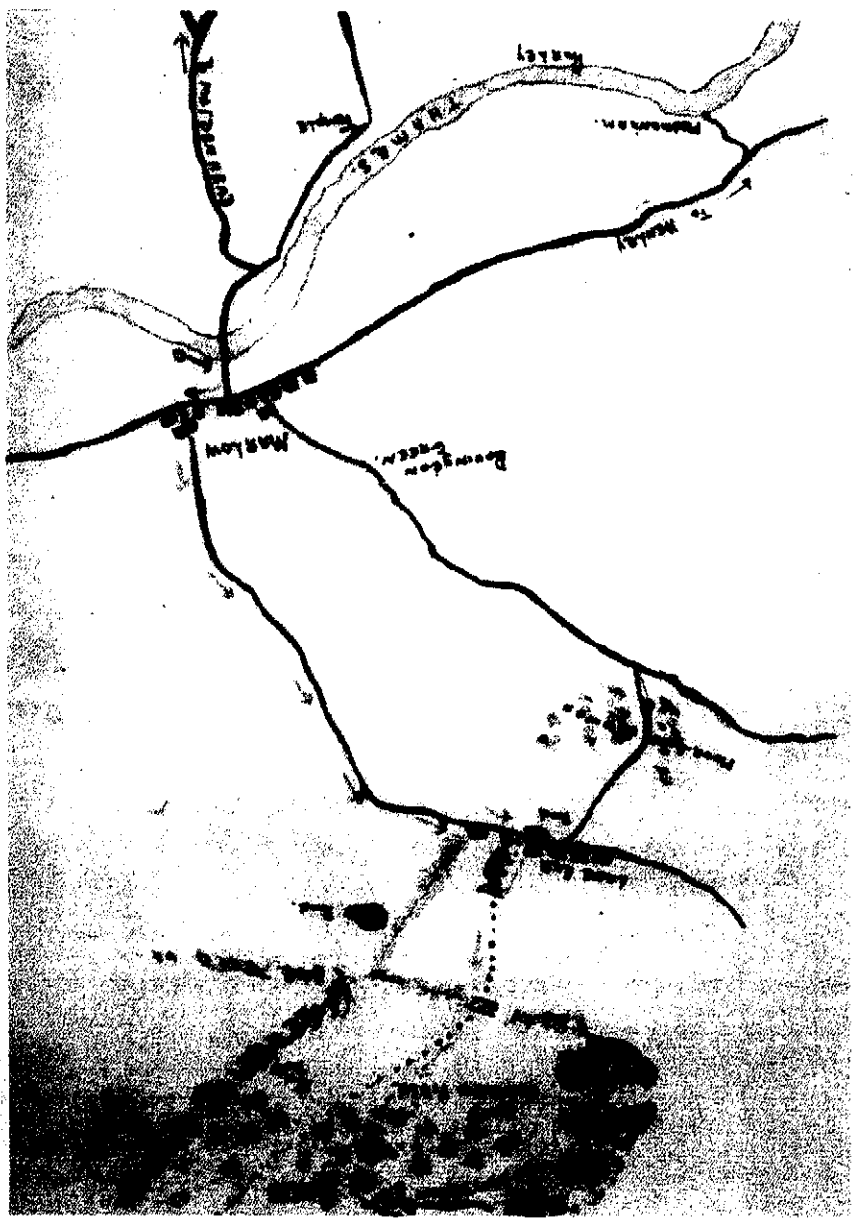
L. Periclymenum. Honeysuckle. Woodbine.
 Fig. 587. A climbing shrub. Leaves separate. Flowers in terminal heads. Woods; common. June and July. Pale yellow, red outside. (3) *E. B. 1. 800. E. B. 2. 325. H. & Arn. 193. Bab. 154. Lind. 131.*

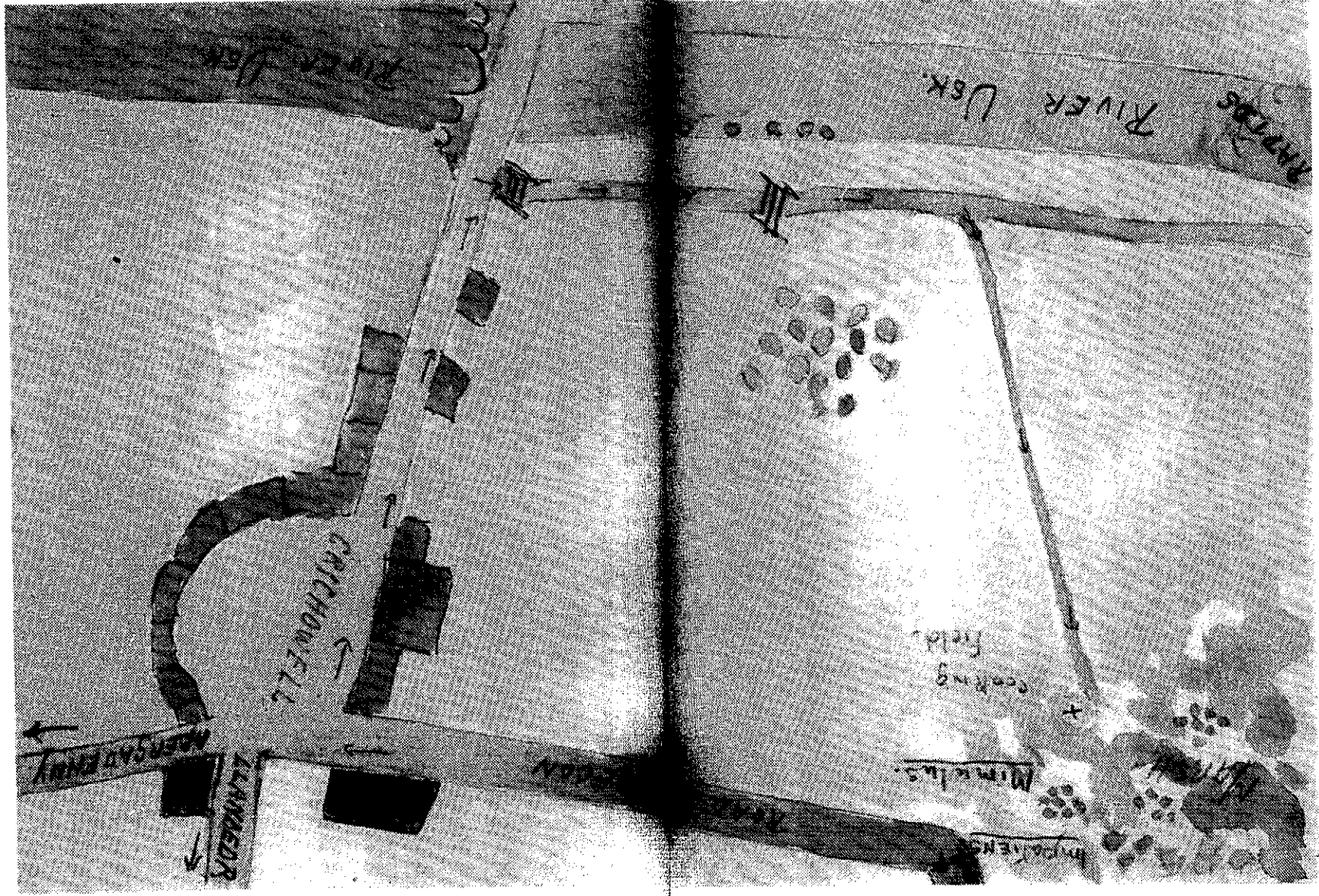
I. Xylosteum. Upright Honeysuckle.
 Fig. 588. A shrub. Flower-stalks 2-flowered. Thickets in Sussex. June. Pale yellow. (3) *E. B. 1. 916. E. B. 2. 326. H. & Arn. 193. Bab. 155. Lind. 132.*

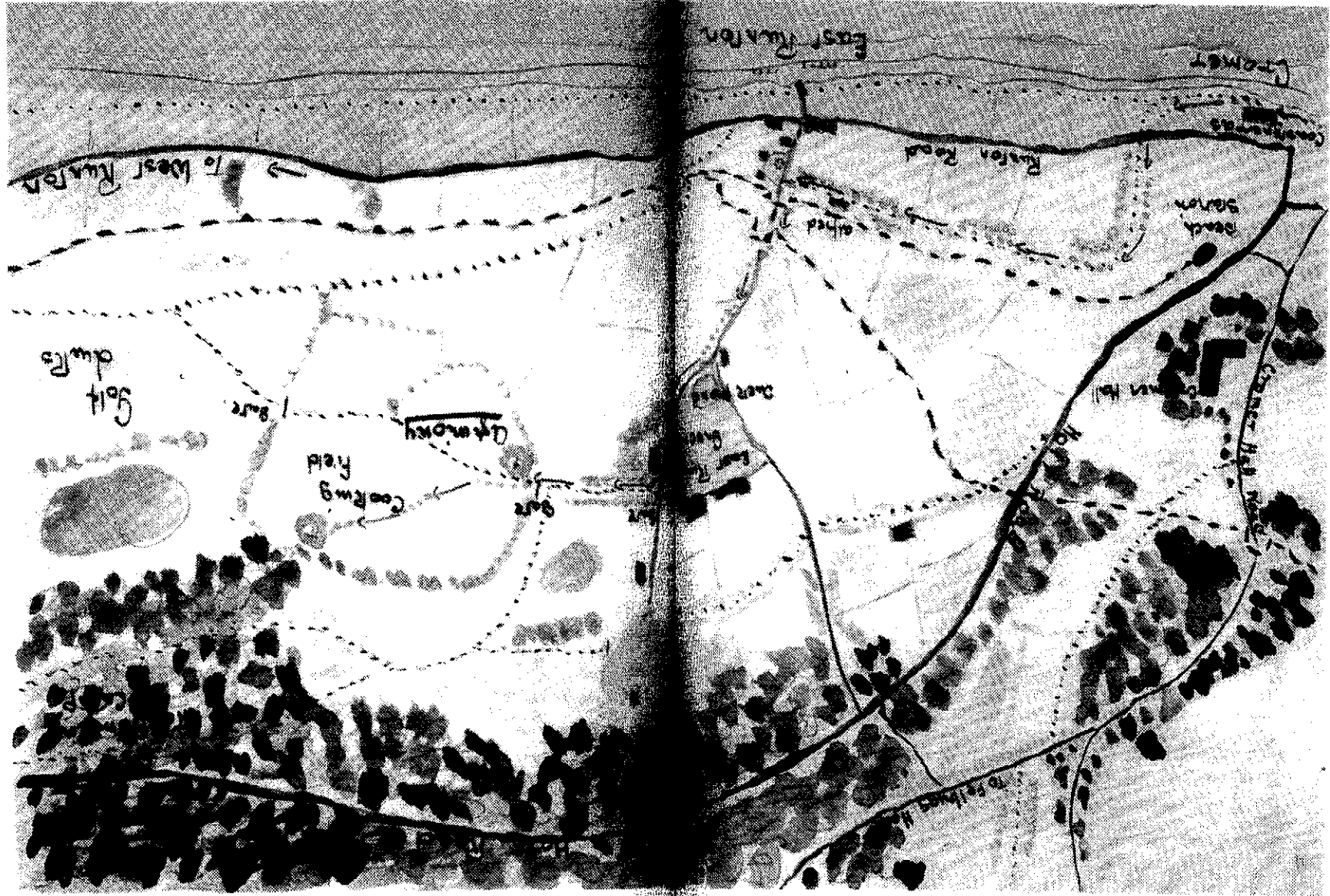
Genus 4. *Linnaea*.
 Fig. 589. *L. borealis.*
 A small creeping shrub. Leaves opposite. Flowers in pairs, drooping. Northern Pine-woods. 6-8 in. Fern. May and June. White or pale rose-colour. (3) *E. B. 1. 433. E. B. 2. 881. H. & Arn. 194. Bab. 155. Lind. 132.*

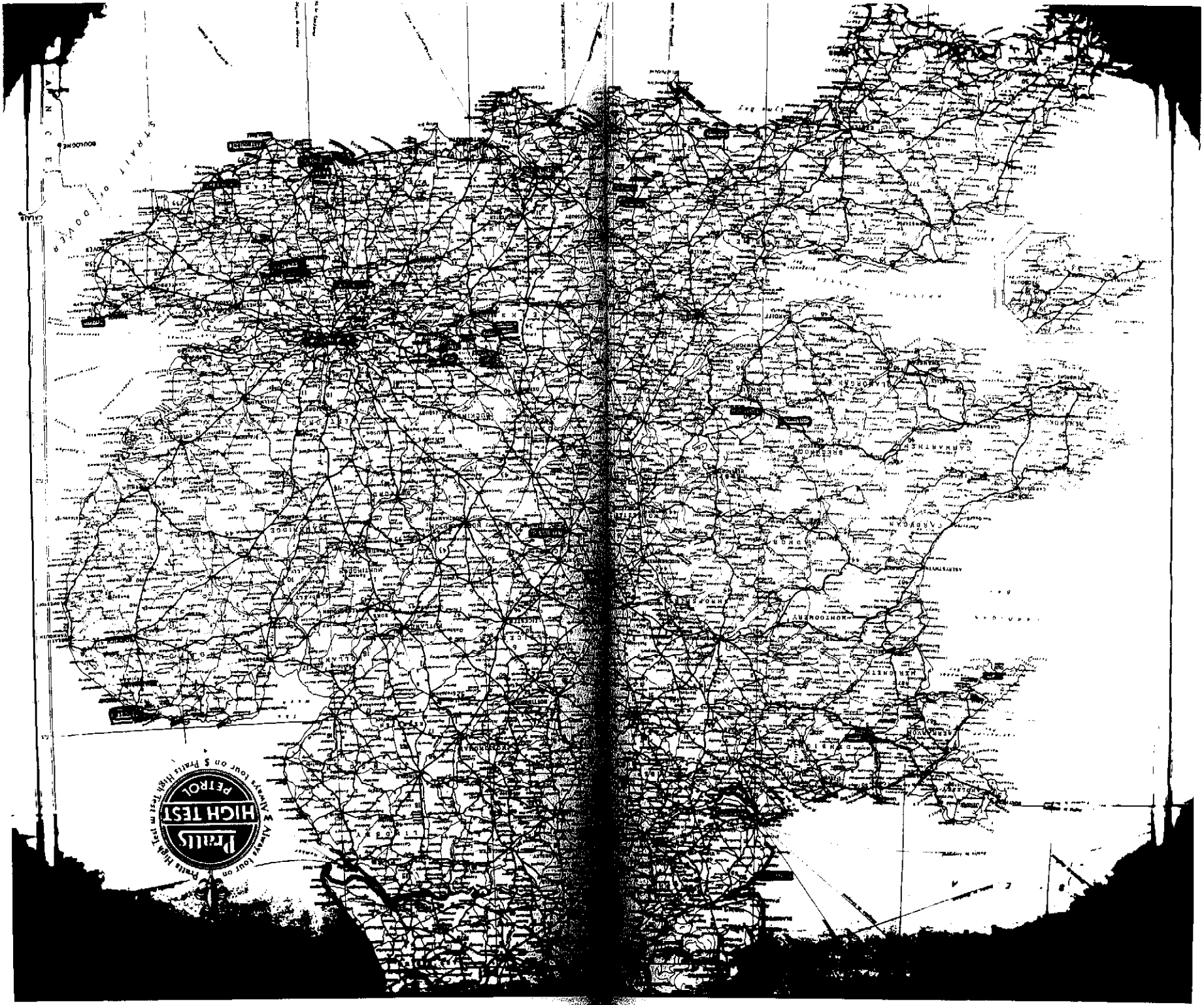
ORDER XLII. RUBIACEÆ
 Genus I. *Rubia*.
 Fig. 590. *R. perigrina. Wild Madder.*
 Leaves 4 in a whorl, oval, with prickles on the margin, evergreen. Shady thickets. 8 in. Fern. July. White. (3) *E. B. 1. 851. E. B. 2. 218. H. & Arn. 193. Bab. 159. Lind. 131.*

New
April
7
30
1900
1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910
1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000
2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025
2026
2027
2028
2029
2030
2031
2032
2033
2034
2035
2036
2037
2038
2039
2040
2041
2042
2043
2044
2045
2046
2047
2048
2049
2050
2051
2052
2053
2054
2055
2056
2057
2058
2059
2060
2061
2062
2063
2064
2065
2066
2067
2068
2069
2070
2071
2072
2073
2074
2075
2076
2077
2078
2079
2080
2081
2082
2083
2084
2085
2086
2087
2088
2089
2090
2091
2092
2093
2094
2095
2096
2097
2098
2099
2100









Sixième partie

Le Dr Bach rencontre Nora Weeks peu de temps avant de quitter Londres, et il lui propose de l'accompagner dans ses voyages. Elle a le sentiment d'être extrêmement privilégiée, car le respect qu'elle éprouve pour sa compassion et son dévouement est prodigieux, et elle a une foi inconditionnelle dans l'heureux aboutissement de ses efforts. Elle aime beaucoup peindre les lieux où il découvre tel remède pour la première fois et quelques unes de ces peintures sont reproduites ici à l'intention du lecteur. Le Dr Bach note également les endroits où il découvre les plantes-remèdes dans l'exemplaire qu'il possède d'un ouvrage, *Les fleurs sauvages de Grande-Bretagne*, dont les auteurs sont J.E. Soverby et C.P. Johnson ; de plus comme il aime toutes les fleurs sauvages de la nature, il note chacune de celles qu'il rencontre dans ses voyages. Vous constaterez, d'après l'extrait de cet ouvrage et la carte qui met en relief les régions visitées, que sa quête l'emène bien loin !

Vous me reprochez mes rêves, mon idéal, mon roman-nesque ? Pourquoi devrais-je abandonner tout cela, et que m'offrez-vous de mieux ? Rien que je puisse voir.

4, Brunswick Terrace,
Cromer
Norfolk

17 Janvier 1934

Cher Frère,

Ainsi commença la série de nos quatre auxiliaires :

Un jour, anxieux à propos de l'avenir, comme je présument que nous le sommes tous à certains moments, j'étais allongé près du chemin de halage à Marlow-sur-Tamise, quand ce message me parvint. Un message qui ne s'adressait pas seulement à moi, mais à tous ceux qui s'efforcent d'aider les autres.

Je l'ai transcrit tel qu'il est, et j'ai remarqué instantanément à côté de moi un buisson d'ajoncs en pleine floraison, et j'ai pensé « comme c'est beau ». Je ne l'avais pas vu auparavant, mais j'ai songé alors au magnifique spectacle offert par les landes couvertes de ces buissons éclatants.

C'était le premier de nos quatre auxiliaires.

Je me suis levé et dirigé sur-le-champ vers une femme égocentrique et matérialiste au plus haut point, et lui ai dit : « À votre avis, quel est le plus beau spectacle au monde ? Avez-vous déjà vu quelque chose qui vous fasse penser à la « possible » existence de Dieu ? » Sans la moindre hésitation, elle répondit : « Oui, les montagnes couvertes de bruyère ».

Ainsi fut découvert le deuxième de nos Auxiliaires.

Evidemment, pour beaucoup de gens, cela ne voudrait rien dire, mais je sais que pour vous cela montre comment la Fraternité Blanche opère parmi nous, non par des miracles, non par des apparitions, mais simplement en nous conduisant, si nous voulons l'être, par les choses de tous les jours.

EDWARD BACH

4 ; Brunswick Terrace,
Cromer,
Norfolk.

5 décembre 1933

Voilà un type de lettre encourageant : un cas
SCLÉRAMTHE. Il s'agit d'un homme qui était bien
malade, et qui se désespérait par manque de
confiance en lui.

« Cher Monsieur,

C'est avec le plus grand plaisir que je vous
écris cette lettre pour vous dire que le médi-
cament que vous m'avez prescrit me fait un bien
énorme.

Je commence progressivement à retrouver la
confiance que j'avais en moi auparavant, et dans
quelques semaines je serai complètement guéri.
Je peux honnêtement dire que vous m'avez fait
plus de bien en deux semaines que cinq médecins
londoniens en trois ans, parmi lesquels le
Docteur qui dirige l'Hôpital des à

Docteur, je veux vous dire, une fois encore,
merci de m'avoir envoyé vos prescriptions avec
autant de gentillesse, je vous écrirai à nouveau
pour vous faire savoir quand je serai totalement
guéri. »

4, Brunswick Terrace,
Cromer,
15 novembre 1933

Chers Amis,

On pourrait tout aussi bien faire mention de tous
les cas traités au cours de l'année, ou encore de la
durée de la guérison ultérieure obtenue, en citant les
cas rapportés dans la revue pour montrer qu'il ne
s'agit pas uniquement de ceux traités actuellement.
En ce qui concerne le cas n°3 Algremoine, la mala-
die a été traitée pour la première fois en 1930.
Elle a été traitée pour la première fois en 1930.
En ce qui concerne le cas n°4, bien que la vie de
ce malade soit encore difficile, il est resté en bonne
santé et a un bien meilleur moral depuis les trois der-
nières années. Traité en 1930.

Quant au cas n°5, pas d'autres nouvelles de ce
malade depuis 1930.

Encore une fois, et en accord avec l'article de
Mme Wheeler, une modeste suggestion: Algremoine
n'ouvre-t-il pas la porte pour laisser entrer le sen-
souffle vital, apaisant et pur*. On a toujours le sen-
timent que la lumière d'Algremoine est si étroitement
associée à la «paix qui passe l'entendement», la paix
du Christ, alors que l'amour s'exprime davantage dans
ce bleu éclatant, celui de Chicorée, qui est pour moi
la couleur terrestre la plus proche de celle qui enve-
loppe Notre Dame, Sa Mère.

Si l'une de ces suggestions interromp le cours
des pensées de Mme Wheeler, qu'on me dise de me faire.
J'aurai bientôt en tête l'article dédicatoire.
J'espère vous le faire parvenir d'ici peu; je ne sais
absolument pas encore quoi dire.
J'ai entamé mes pégrinations; jusqu'ici tout va
bien.

Bien amicalement à vous.

Edward Bach

*manuscrit et en marge, écrit à la main: au lieu de
celui d'amour.

4, Brunswick Terrace
Cromer
Norfolk

Voici le quatrième article pour compléter la
série.

Puissent-ils vous convenir!

D'autres articles de Mlle Weeks vous parvien-
dront sous peu.

Vous faites allusion à un avantage formidable
quand vous dites : il n'est pas nécessaire
d'attendre le diagnostic clinique, ce qui fait
gagner du temps. Oui ; Et, très souvent, de
sauver la vie.

Bien amicalement.

4, Brunswick Terrace
Cromer
Norfolk

Le 9 novembre 33

Chers Amis.

Je pense que l'article de Mlle Weeks est
le plus clair et le plus beau écrit jusqu'ici.
Elle incarne une énergie puissante tour-
née vers le bien car, tel un enfant, elle voit
les choses d'une manière simple et pure.

En tout cas, c'est la forte impression
qu'il produit sur moi ; jugez par vous-même.
Affectueusement à vous,
vallants camarades.

4, Brunswick Terrace,
Cromer,
Norfolk.

29 octobre 1933.

Chers amis,

Ci-joint ce que je pense être deux articles absolument remarquables; ils ne sont pas très longs mais ils représentent un énorme travail de réflexion fondamental. L'article de Miss Weeks cadre très bien avec eux.

Si vous approuvez tous ceux que nous vous envoyons, nous vous en ferons parvenir d'autres régulièrement. Je suis très réservée quant à l'astrologie, et c'est la raison pour laquelle, dans la première édition des Douze Guérisseurs, nous avons délibérément omis de parler des signes zodiacaux et des mois. Ce travail va incontestablement contribuer dans une large mesure à l'épuration et à la compréhension de l'astrologie, mais quant à moi je vous énoncerai plutôt des principes généraux pour que ceux qui, comme vous, en ont une connaissance plus approfondie, puissent découvrir une grande vérité. C'est pourquoi je ne souhaite pas être associée à quoi que ce soit de dogmatique, à moins d'être sûr.

Le contenu des articles ci-joints est juste, et désormais, prêt à être publié, mais la localisation précise des signes, des planètes et des systèmes organiques n'est pas certaine pour le moment.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments. Les meilleurs.

Edward Bach

(Texte manuscrit): Ces trois articles paraîtront-ils dans la même revue? Ce n'est qu'une suggestion.

4, Brunswick Terrace,
Cromer,
Norfolk.

9 octobre 1933.

Cher Wheeler,

Bravo pour la série des cas cités dans (la revue) *Guéris-toi toi-même*.

Personnellement, je n'ai pas envie d'envoyer d'autres articles à Barker. Il est mécontent parce qu'il ne peut pas employer les remèdes lui-même, et d'après l'évolution de la revue, la question se pose de savoir s'il sert l'homéopathie. N'est-il pas en train d'éloigner toujours davantage ses lecteurs des profils caractéristiques?

Nous risquons par la suite d'être persécutés de ce côté, mais même si c'est le cas, cela nous servira.

Il nous a demandé tant de fois de lui fournir des dossiers cliniques sur les remèdes (ce qui est évidemment impossible), et je sais qu'il est contrarié de ne pas avoir pu les obtenir.

Nous devons veiller soigneusement à ne pas le heurter dans ses prérogatives de crainte qu'il ne devienne un adversaire de la science homéopathique en général.

Félicitations pour votre cas de mastoïdite. Bien amicalement.

Edward Bach

(Texte manuscrit): Je viens juste de recevoir votre lettre à propos du cas de mastoïdite. Bravo mon ami. Il en sera de même avec tous les cas aigus. Je vous suis reconnaissant pour tous vos encouragements.

Cinquième partie

Les pages suivantes présentent un recueil de lettres — certaines adressées à des revues, d'autres à des amis et à des confrères.

Les lecteurs remarqueront avec intérêt que l'une d'elles fait référence au lien entre les remèdes et l'astrologie. Le Dr Bach tenait celle-ci en haute estime, mais ne souhaitait pas l'adopter comme moyen de prescription car elle ne tenait pas compte des subtiles considérations d'humour et de comportement qui importent tant dans le choix des remèdes les mieux indiqués.

Dans une des lettres, datée du 15 novembre 1933, on remarquera la dernière ligne écrite par le Dr Bach : « J'ai entamé mes pérégrinations et jusqu'ici tout va bien ». À ce moment, il a découvert quatre autres remèdes destinés à compléter les douze remèdes initiaux, et comme toujours, il ne tarde pas à les faire connaître au public. En août 1933, il rédige une petite brochure qui décrit ces quatre remèdes et peu après elle est éditée très officiellement sous la forme d'un fascicule intitulé *Les douze guérisseurs et les quatre auxiliaires*.

Quelques temps plus tard, il découvre trois autres remèdes ; aussi fait-il rééditer son travail sous un nouveau titre — *Les douze guérisseurs et les sept auxiliaires*. Le titre *Les douze guérisseurs* fut définitivement retenu car le Dr Bach avait le sentiment qu'il était devenu désormais familier à ceux qui connaissent ses recherches.

L'histoire du Chêne

Un jour, il n'y a pas si longtemps, un homme était appuyé contre un chêne dans un vieux parc du Surrey et entendait ce que pensait l'arbre. Aujourd'hui, cela a l'air très drôle mais, vous savez, les arbres pensent, et certaines personnes comprennent leurs pensées. Ce vieux chêne, un très vieux chêne, se disait à lui-même : « Comme j'envie les vaches dans la prairie qui peuvent marcher dans la campagne ! Et moi qui suis là, enraciné alors que tout à l'enour est si beau, si merveilleux : le soleil, la brise et la pluie ».

Après bien des années, l'homme découvrit que les fleurs du chêne renfermaient un grand pouvoir, celui de guérir un grand nombre de gens ; aussi recueillit-il les fleurs du chêne et en fit-il des remèdes, et bien des personnes furent guéries.

Quelque temps plus tard, par un chaud après-midi d'été, l'homme était allongé, somnole au bord d'un champ de blé ; il entendait un arbre qui pensait comme certains entendent les arbres penser. L'arbre se parlait à lui-même très calmement : « Cela ne me fait plus rien d'être enraciné là, je n'envie plus les vaches qui se déplacent dans les prairies, car je peux aller dans toutes les régions du monde pour guérir les gens. » L'homme leva les yeux et découvrit qu'il s'agissait d'un chêne qui pensait.

Septembre 1933

L'histoire de Centaurée par elle-même

CENTAURÉE

Je suis faible, oui je sais que je suis faible, mais pourquoi ? Parce que j'ai appris à haïr la force, le pouvoir et la domination, et si je m'éga-re quelque peu par faiblesse, pardonnez-moi car ce n'est qu'une réaction à la répulsion que j'éprouve à offenser autrui, et j'appren-drai bientôt à comprendre comment trouver l'équilibre pour être ni blessé, ni blessant. Mais à présent je préférerais souffrir plutôt qu'imposer une douleur passagère à mon frère.

Aussi, soyez patient avec votre petite Centaurée, elle est faible, je sais, mais de la faiblesse bien intentionnée. Je serai bientôt plus grande, plus forte et plus belle, jusqu'à ce que vous m'admirez tous pour la force que je vous communiquerai.

Septembre 1933

L'histoire de Clématite par elle-même

CLEMATITE

Vous vous étonnez que je veuille partir ? Voyez-vous, mes pensées se fixent sur les choses terrestres, sur les êtres d'ici-bas, et si elles s'en-volent pour être là où elles se trouvent. Vous me reprochez mes rêves, mon idéal, mon romantisme ? Pourquoi devrais-je abandonner tout cela, et que m'offrez-vous de mieux ? Rien que je puisse voir. Vous ne me proposez qu'un froid matérialisme, l'existence terrestre avec toutes ses épreuves et ses peines ; mon rêve et mon idéal sont bien loin de tout cela. Me reprochez-vous de les suivre ?

Et Clématite poursuivait en déclarant : « Vos idéaux sont-ils les idéaux de Dieu ? » Êtes-vous sûr que vous Le servez, Lui Qui vous a fait, Qui vous a créés, Qui vous a donné la vie, ou ne faites-vous qu'écouter un autre humain qui essaie de vous assujettir, et ainsi oubliez-vous que vous êtes un fils de Dieu à l'âme investie de toute Sa Divinité et qu'au lieu de cette éclatante réalité, vous vous laissez leurter par autrui ?

Je sais combien il nous tarde de nous envoler vers de plus mer-veilleux royaumes mais, frères du genre humain, accomplissons d'abord notre devoir, que dis-je, non pas notre devoir mais notre joie et puissiez-vous parer les lieux où vous vivez, en vous efforçant de les rendre beaux comme je m'efforce de rendre les haies écla-rantes, si bien qu'on m'a donné le nom de « Joie des voyageurs ».

Quatrième partie

Le Dr Bach avait coutume d'écrire à propos des remèdes comme s'il s'agissait de caractères propres. En voici quelques exemples — les histoires de Centaurée, de Clématite et de Chêne.

L'une de ses histoires préférées — « L'histoire des voyageurs » — figure dans *Les remèdes floraux de Bach, pas à pas*, écrit par Judy Howard, et par conséquent n'est pas reprise ici.

plantes divinement mises à notre disposition pour que nous les employions à corriger nos imperfections et à guérir nos corps, ainsi nous faut-il maintenant apprendre à leur expliquer pourquoi ils ont peur, leur indiquer le remède qui réside en eux-mêmes et la manière de triompher de cette peur.

La maladie physique est une chose matérielle : la peur est du domaine psychique. On peut traiter la première par des moyens matériels d'un ordre supérieur. Et tout comme les plantes ont le pouvoir d'élever le corps et l'esprit, de même la nouvelle guérison prépare l'esprit à l'union spirituelle et à la soumission consciente à la Divinité intérieure.

C'est essentiellement la cupidité qui est à l'origine de la maladie physique, et la peur à celle de la maladie psychique.

Il n'est, en ce Royaume, ni foi, ni espoir, ni doute, mais CERTITUDE. Le temps ne compte pas et l'espace n'a aucune importance. Cherchons et veillons à ne manquer aucune occasion d'ap-prendre que nous pouvons peut-être aider autrui, car lorsque nous aurons cherché, et que nous aurons été attentifs au monde, la réponse à notre problème viendra du tréfonds de nous-même dans les moments de sérénité.

On ne résout pas ses problèmes en ce monde ; mais après l'étude de son entourage et, après mûre et paisible réflexion, on se prépare à recevoir la clarté qui vient de l'intérieur. La quête du savoir, de la connaissance, entreprend afin d'assister quelqu'un dans l'aide qu'il apporte à autrui, gagne pour ainsi dire à son auteur le droit à cette connaissance. Et c'est alors qu'on séjourne en ce monde qu'on doit inlassablement persévérer, observer et chercher.

La connaissance intérieure vient sans effort dans les moments imprévus de paix, de repos ou encore lorsque l'esprit est occupé à d'autres choses. « Cherchez et vous trouverez ».

On cherche par l'intermédiaire des sens et de la pensée, mais la réponse vient de l'intérieur, de l'âme. C'est ainsi que les hirondelles ont appris à survoler l'océan.

Ici bas, la faute majeure consiste à désirer les choses terrestres. Aux cieux comme sur terre, l'avidité et le désir excessif du spirituel représentent un grand danger : ils peuvont, ô combien, gêner l'élevation de l'âme. On le constate dans la vie spirituelle, où il faut d'abord faire preuve de la plus grande humilité et servir au mieux, qu'éprouver le désir de la perfection.

Le désir d'être bon, le désir d'être Dieu, peut être une entrave puissante dans la vie spirituelle, comme le désir de richesses et de pouvoir l'est dans le vécu terrestre. Plus on progresse, plus grandes doivent être l'humilité, la patience et l'aspiration à servir.

L'ancienne voie spirituelle combattait l'avidité éprouvée à l'égard de l'or (l'or est l'emblème du pouvoir terrestre) ; la nouvelle, bien que cela puisse paraître étrange, lutte contre celle ressentie à l'égard du bien. « Lequel d'entre nous doit être le plus grand au Royaume des Cieux ? »

L'entrave au progrès spirituel est l'aspiration à ce même progrès. En ce Royaume, c'est « être » qui compte et non pas le fait d'aspirer à « être » : l'« être » porte en soi sa propre récompense. Cela est vrai, non seulement en cette vie terrestre, mais bien plus encore dans le monde spirituel. Il ne doit y avoir aucun désir d'être bon, aucun désir d'un progrès ou d'une perfection rapide, mais celui de l'humble satisfaction qui consiste à attendre, quelle que soit la condition dans laquelle nous serons jusqu'à ce que nous soyons appelés ou élevés à une condition supérieure.

En ce Royaume, nos progrès ne s'accomplissent pas grâce à nos efforts personnels ; nous attendons simplement d'en être dignes.

Ici-bas, l'effort prime ; aux Cieux, c'est l'inverse. Cela signifie que même le plus grand sacrifice fait sur terre dans le but de gagner la grandeur spirituelle est un mauvais calcul. Cela revient à dire, comme le jeune homme riche : « J'ai fait tous ces sacrifices », mais cela ne lui a pas ouvert la porte des cieux.

Il semble que la seule voie soit le service désintéressé rendu, non pas par aspiration à la promotion spirituelle, mais simplement le désir de servir. C'est le critère majeur des obstacles que nous allons examiner maintenant.

Nous avons l'habitude d'une éducation qui nous enseigne à nier l'importance du corps, qu'il ne doit pas y avoir de moi ; nous devons maintenant comprendre que notre âme ne doit pas compter.

Pour la prochaine venue du Christ, certains, afin de l'accueillir, devront être capables de transcender leurs êtres physiques et prendre conscience de leur spiritualité.

L'homme est parvenu à un tel degré d'identification du corps à lui-même qu'il a du mal à se rendre compte que celui-ci n'est qu'un instrument. Il a même interprété de travers ce qui a été enseigné à propos de la réincarnation, parce qu'au lieu de se convaincre de son immortalité et de l'insignifiance du corps, il s'enorgueillit quelque peu de ses plusieurs vies, de ce qu'il a été et de ce qu'il a fait.

La vie terrestre n'est que ténébres comparée à la vie spirituelle et on n'y distingue que rarement la vérité. L'homme ressemble à un poussin dans sa coquille, fier de lui, si orgueilleux si présomptueux dans son isolement qu'il refuserait de la briser pour sortir, et qui mourrait dans sa sombre ignorance. C'est, pour une très large part, la crainte de perdre son individualité qui empêche l'homme d'admettre la vérité spirituelle ; mais tel le poussin dans sa coquille, il ne se perd pas en la quittant pour le monde de la lumière.

Aujourd'hui, l'univers est rempli d'êtres qui ont peur de briser la coquille de l'orgueil et restent ainsi prisonniers de leur petit monde. Derrière cette attitude se profile la crainte de perdre son moi et celle-ci empêche toute progrès, toute accession à la vraie connaissance.

Il est vain de dire simplement aux craintifs et aux malades « N'ayez pas peur » ou « ne soyez pas malades ». Il faut leur dire pourquoi ils ont peur, pourquoi ils sont malades, et leur fournir l'aide dont ils ont besoin.

Tout comme nous ont été exposés les raisons de la maladie et les

Troisième partie

Ce qui suit est le recueil de notes philosophiques rédigées par le Dr Bach le 22 avril 1933, alors qu'il séjournerait à Marlow, dans le Buckinghamshire. Ses mots ne manquent jamais d'inspirer l'espoir et raniment la foi en la vie.

THE C. W. DANIEL COMPANY
10, W. Danel and D. M. Wainman
 Tottenham
 Ontario
 Canada
 London
 W.C.I.

46 **X BERNARD** PUBLISHERS
 STREET, LONDON, **W.C.1.**

No 3821
M. G. E. Book
December 21 1932

Statement of Sales of "*How to Prosper*"

Edition	Copies Free (Review Copies, etc.)	Sold	on Hand	on Sale
586	12	121	467	600

Royalty Account

By Royalties on Sales
131 12/2
<u>£ 7 12/10</u>

Etat des ventes de Libère-toi Toi-même
 et décompte des droits d'auteur

88

THE C. W. DANIEL COMPANY
46, Bernard Street, London W. C. 1

1er Janvier 1931

Dr. Edward Bach
4, St Mary's Road
Cromer, Norfolk

Cher Monsieur,

Nous vous écrivons pour vous remercier de votre lettre du 31 décembre, accompagnée du chèque de couverture des 40 livres, et nous apprécions beaucoup la confiance que vous nous témoignez si généralement. Il sera également utile de faire prendre effet au contrat par un document en bonne et due forme. Nous vous enverrons donc dans les deux ou trois jours qui viennent un projet de contrat timbré et signé, (qui tiendra également lieu de reçu pour les 40 livres) ainsi qu'un exemplaire à signer et à nous retourner.

Nous avons transmis vos manuscrits dactylographiés, avec toutes les indications utiles à nos imprimaires qui, nous le pensons, commenceront à nous faire parvenir les épreuves vers la fin de la semaine prochaine. Nous les lirons d'abord, puis nous vous les enverrons.

Nous pouvons fixer provisoirement la date de la publication au 26 février. Il est possible d'éditer avant cette date, mais nous avons pour habitude de garantir la publication dans les 60 jours qui suivent la conclusion du contrat.

Le troisième paragraphe de votre lettre constitue une excellente présentation à faire figurer sur la jaquette du livre. Nous préférons le titre GUERIS-TOI TOI-MEME et comme sous-titre Une explication de la cause réelle de la guérison et de la maladie. Nous n'aimons pas la présence du mot «fondamental» dans un titre et nous cherchons à éviter l'emploi de «réel» en le remplaçant par «raison». Ce qui suit est la nouvelle rédaction, écrite par nous, du paragraphe de référence: Le docteur Bach expose les principes essentiels qui gouverneront la médecine dans un proche avenir, et qui à vrai dire guident aujourd'hui certains membres du corps médical les plus en avance sur leur temps. Son livre s'inscrit donc directement dans la pratique d'une politique médicale. Soyez sûr que nous ne regretterons pas notre association autour de ce livre. Quand nous aurons engagé l'affaire, nous ne reviendrons pas en arrière. Veuillez agréer nos sentiments distingués,

The C. W. Daniel Company
C. W. Daniel

THE C. W. DANIEL COMPANY
46, Bernard Street, London, W. C. 1

29 décembre 1930

Dr Edward Bach
4, St Mary's Road
Cromer
Norfolk

Cher Monsieur,

Nous vous écrivons pour accuser réception de votre lettre du 24 courant, et pour vous dire que nous espérons que cet autre courrier nous permettra de décider si nous devons collaborer avec vous pour la publication de VENEZ AU SOLEIL.

A première vue, nous nous disposions à considérer le manuscrit dactylographié de votre livre comme appartenant incontestablement au domaine de la santé et de la littérature médicale. Dans ce cas, votre nom et vos diplômes auraient pesé lourd et en auraient fait un ouvrage dont un éditeur peut assumer seul le coût. Tel qu'il est, son titre et vos diplômes peuvent conduire les lecteurs à supposer qu'il s'agit du livre auquel nous pensions, c'est-à-dire traitant de la thérapie solaire. Et cela nous amène à nous demander s'il ne serait pas préférable de choisir un autre titre ou d'ajouter au titre actuel un sous-titre explicatif. C'est bien sûr une question qui peut être étudiée à loisir pendant le laps de temps nécessaire à la composition du livre.

Nous joignons un exemplaire d'un petit livre que nous vous proposons comme modèle pour le vôtre - sans qu'il comportait environ 16 pages de plus.

Le coût total pour le tirage de 1000 exemplaires analogues au modèle serait de 80 livres. Nous vous proposons donc de participer pour 40 livres qui seraient remboursées sur les ventes au taux de 1/2 par exemplaire, c'est-à-dire 50% du produit de la vente qui serait égal aux deux-tiers du prix public (prix public = 3 shillings 6 pence). Sur les éditions réclamées ultérieurement, nous accepterions d'assumer la totalité du coût de production et de vous verser 15% de droits d'auteur sur le prix public de 12 exemplaires sur 13 vendus.

Veuillez agréer mes sentiments distingués
The C. W. Daniel Company
C. W. Daniel

4, St Mary's Road
CROMER
NORFOLK

24 décembre 1930

Messieurs,

Fait référence à Venez au soleil.

Je vous remercie beaucoup de

votre aimable lettre.

Je comprends parfaitement les

difficultés de la publication et les aléas du

marché, quoique étant fort bien connu du corps

médical et de certains milieux sociaux, et

bien qu'il y ait une attente en ce domaine.

Je ne souhaite recevoir aucun

bénéfice financier de la vente de ce petit

livre; il fait partie des choses dont on sou-

haite faire don, et je serai heureux de payer

une partie du coût de la production. Aussi

voulez-vous avoir la gentillesse de m'en indi-

quer le montant, (et si mes moyens, qui sont

malheureusement limités, me le permettent,) je

vous enverrai un chèque immédiatement.

Veuillez agréer mes sentiments

distingués

4, ST. MARY'S ROAD,
CROMER,
NORFOLK.

December 24, 1930.

Dear Sirs,

Re "Come out into the sunshine."

May I thank you very much

indeed for your courteous letter.

I fully realize the diffic-

ulty of publication, and the uncertainty

of a market, though being fairly well known

in the medical and a certain social world,

there would be a ^{some} certain demand in that

direction.

^{from} I have no desire to have

any financial ^{interest in} the sale of this

small work, it is one of those things one

wishes to give, and I would also be pleased

to pay a portion of the expense of produc-

tion, ~~if you will kindly let me know the~~

amount, and if it is within my means, which

are unfortunately limited, I will send

you a cheque without delay.

Yours sincerely,

THE C. W. DANIEL COMPANY
46 Bernard Street, London, W. C. 1

22 décembre 1930

Dr. Edward Bach
4, St. Mary's Road
Cromer
Norfolk

Cher Monsieur,

C'est avec grand intérêt et beaucoup de plaisir que nous avons lu les manuscrits dactylographiés de votre texte intitulé **VENEZ AU SOLEIL**. D'un bout à l'autre de ses pages s'exprime le désir absolu de santé physique et de bien-être spirituel pour l'humanité, qui en fait une oeuvre digne d'être publiée. En même temps, cette qualité la place au-delà des limites habituelles du risque commercial. Nous avons l'expérience de la commercialisation de livres de caractère analogue. C'est le cas, par exemple, du livre **LE DIVIN ART DE GUERIR**, un ancien essai médical du Dr Hahnemann, un vrai classique. Cependant le matérialisme d'aujourd'hui est tel qu'une oeuvre de cette nature, digne de se vendre par dizaine de milliers d'exemplaires ne réalise que des ventes négligables comparées à celles d'oeuvres qui, bien que recommandables du point de vue de la matière médicale, sont discutables du point de vue de la guérison spirituelle et de la psychothérapie. Pour être franc, nous aimerions éditer votre texte, s'il nous était possible de le faire sans en assumer l'entière responsabilité financière. Nous souhaiterions, par conséquent, savoir si vous étudieriez une proposition dans laquelle nos deux parties partageraient le coût de la publication et le produit des ventes.

Veuillez agréer nos sentiments distingués.

THE C. W. DANIEL COMPANY
C. W. Daniel



22nd December 1930.

Dr. Edward Bach
4, St. Mary's Road
Cromer
Norfolk.

Dear Sir,

"We have read with very great interest and pleasure the typescripts of your work "CON. QUN L'IMO DR. BUCHHIN". Implicit throughout its pages is the unqualified desire for the physical health and spiritual well-being of humanity, which places it as a work worthy to be published. At the same time that very character takes it beyond the bounds of ordinary commercial venturing. We have had experience in marketing books of a similar character. For instance, "THE DIVINE ART OF HEALING", an old medical essay by Dr. Hahnemann, a veritable classic, and yet such is the materialism of our time that such a work, worthy to sell by the tens of thousands, is insignificant in relation to sales compared with other titles. However commendable from the standpoint of modern medicine, and from the point of view of spiritual healing and psycho-therapeutics, the inadequate."

"Frankly, we should like to publish your work if it were possible for us to do so without our having to take the full financial responsibility. It would have to be known, therefore, whether you would consider a proposal whereby both parties shared the cost of publication and the proceeds a fair one."

Yours faithfully

C. W. Daniel

Deuxième partie

Les lecteurs remarqueront avec intérêt, à partir de la correspondance suivante, échangée avec l'éditeur, la C.W. Daniel Company, que « Libère-toi toi-même » était initialement intitulé Venez au soleil. Mais, comme ce titre laissait supposer que le sujet traité était la « thérapie solaire », le titre de l'ouvrage a été changé.

Le premier relevé de droits d'auteur y figure également à titre documentaire, pour ceux que cela intéresse. Aujourd'hui, les 7 livres 12 shillings 10 pence reçus auraient été largement suffisants et auraient amplement financé le projet. Aujourd'hui encore, ces droits servent à financer la publication des futurs ouvrages pour maintenir les prix à un niveau abordable.

La guérison doit venir de l'intérieur de nous-mêmes, par l'aveu et la correction de nos imperfections, ainsi qu'en faisant régner l'harmonie entre notre être et le Dessen Divin. Et comme le Créateur, dans Sa miséricorde, a mis à notre disposition certaines plantes Divinement pourvues de vertus curatives pour nous aider à vaincre nos faiblesses, découvrons-les et employons-les au mieux de nos capacités pour nous aider à gravir la pente de notre évolution, jusqu'au jour où nous atteindrons le sommet de la perfection.

Hahnemann a compris le vrai sens du « semblable guérissant le semblable » : la maladie guérit l'action erronée ; il a compris que la vraie guérison se situe plus haut, au niveau de l'amour et de tous ses attributs qui chassent le mal.

La guérison authentique exige qu'on n'emploie rien qui relève le malade de sa responsabilité propre, mais qu'on ne met en œuvre que les moyens susceptibles d'aider celui-ci à triompher de ses faiblesses.

Nous savons maintenant que dans la pharmacopée homéopathique, certains remèdes possèdent le pouvoir d'élever nos vibrations, réalisant ainsi une union plus étroite entre notre moi mortel et notre moi Spirituel, et qu'ils réalisent la guérison par la plus grande harmonie qui en résulte.

Enfin, c'est à nous d'épurer la pharmacopée et d'y faire figurer de nouveaux remèdes jusqu'à ce qu'elle ne renferme plus que ceux, bienfaisants, qui élèvent l'âme.

Quant aux malades, il sera nécessaire de les préparer à voir la vérité en face, à savoir que la maladie est entièrement et uniquement due aux faiblesses qu'ils portent en eux, tout comme le salaire du péché est la mort. Ils devront éprouver le désir de se corriger, de vivre une vie meilleure et plus riche, et de prendre conscience du fait que la guérison dépend de leurs seuls efforts ; toutefois, ils pourront toujours consulter le médecin pour se faire guider et aider par lui dans leur détresse.

Pas plus que la santé ne peut s'obtenir en échange d'or, un enfant ne peut acquérir son instruction : il doit apprendre par lui-même, guidé par un maître expérimenté. Et il en va de même pour la santé. Nous connaissons les deux grands commandements : « Aime Dieu et ton prochain ». Développons notre individualité, afin d'acquérir une liberté complète pour servir la Divinité qui est en nous, et cette Divinité seule ; accordons à tous nos semblables une liberté absolue, et servons-les autant qu'il est en notre pouvoir, en fonction des exigences de nos Âmes, en nous rappelant toujours que notre liberté et notre aptitude à servir nos semblables grandissent à mesure que notre propre liberté s'accroît.

Ainsi devons-nous affronter le fait que nous sommes les seuls artisans de nos maux, et que l'unique guérison consiste à corriger nos imperfections. Toute guérison authentique vise à aider le malade à mettre en harmonie son Âme, son esprit et son corps. Il est seul à pouvoir le faire, bien que les conseils et l'aide d'un frère expérimenté puissent lui être d'un grand secours.

Comme Hahnemann l'a indiqué, toute guérison qui ne vient pas de l'intérieur est nuisible, et la guérison apparente du corps obtenue par des procédés matérialistes, uniquement par le biais d'autrui, sans effort personnel, peut certes apporter un soulagement physique, mais porte préjudice à nos Êtres Supérieurs, car la leçon n'est pas assimilée, et la faiblesse subsiste.

Il est terrible de songer aujourd'hui au nombre de guérisons artificielles et superficielles obtenues par l'argent et des méthodes médicales erronées ; elles ne font que supprimer des symptômes, apporter un soulagement apparent, sans faire disparaître la cause initiale.

Il est encore un point sur lequel j'aimerais attirer votre attention. Souvenez-vous toujours de l'injonction du Christ s'adressant à ses disciples, « Ne vous opposez pas au mal ». La maladie et l'erreur ne peuvent être vaincues en les attaquant de front, mais en leur subissant ce qui est bon et juste. Les ténèbres sont chassées par la lumière, non par des ténèbres plus profondes ; la haine par l'amour ; la cruauté par la compassion et la pitié ; et la maladie par la santé.

L'entière finalité de notre vie consiste à prendre conscience de nos faiblesses, à nous efforcer de si bien développer les vertus opposées que notre imperfection disparaîtra comme neige au soleil. Ne combattez pas vos tourments ; ne lutez pas contre votre maladie ; ne réprimez pas vos faiblesses. Oubliez-les plutôt, pour vous concentrer sur le développement de la qualité qui vous manque.

Aussi, voyons-nous au terme de cette évaluation, le rôle majeur que l'homéopathie va jouer à l'avenir dans la victoire sur la maladie. Nous savons maintenant dans quel sens il faut entendre que la maladie est le « semblable guérissant le semblable », qu'elle est notre fait, qu'elle nous est envoyée pour que nous nous corrigions et pour notre ultime salut ; nous pouvons l'éviter si seulement nous voulons assimiler l'enseignement qui s'impose, et corriger nos défauts avant qu'il ne faille accepter celui plus rude de la souffrance. C'est le prolongement naturel de la grande œuvre accomplie par Hahnemann, la conséquence du mode de réflexion qui lui a été révélé, qui nous rapproche de l'intelligence parfaite de la maladie et de la santé. Cette nouvelle étape doit établir un trait d'union entre le moment où il nous a laissés et l'aube du jour où l'humanité aura atteint le stade d'évolution l'autorisant à accueillir la merveilleuse Guérison Divine.

Le médecin intelligent, qui choisira convenablement ses remèdes parmi les plantes bienfaites de la nature, celles qui sont bénies et Divinement pourvues de vertus curatives, sera capable d'aider ses malades à ouvrir les voies qui mènent à une communion plus profonde de l'Âme et du corps, et par là au développement des vertus nécessaires pour effacer les imperfections. Celui-ci apporte au genre humain l'espoir d'une réelle guérison associée au progrès moral et spirituel.

Une fois, un ange radieux, superbe, apparut à St-Jean, et St-Jean tomba en adoration. Mais l'Ange lui dit : « Voyons, ne fais pas cela ; comme toi et tes frères, je suis un serviteur. Ne vénère que Dieu ». Et pourtant, aujourd'hui, des dizaines de milliers d'entre nous n'adorent pas Dieu, pas même un ange de puissance, mais un de grands obstacles à franchir est la vénération qu'éprouve celui qui souffre à l'égard d'un autre mortel.

Comme elle est fréquente l'expression : « Il faut que je demande à mon père, à ma sœur, à mon mari » ! Quelle tragédie ! Penser qu'une Âme humaine doit s'arrêter dans son évolution Divine pour demander la permission à un compagnon de voyage. Celui-là, de qui pense-t-il être issu, à qui pense-t-il devoir son être, sa vie — à un compagnon de voyage ou à son Créateur ?

Nous devons comprendre que nous sommes responsables devant Dieu, et devant Dieu seul, de nos actes et de nos pensées. Et que subir l'influence, répondre aux vœux, ou tenir compte des désirs d'autrui relève vraiment de l'idolâtrie. La sanction est sévère, car alors nous portons des chaînes, nous sommes prisonniers, notre vie même ne peut s'épanouir ; il doit en être ainsi, ce n'est que justice, si nous répondons aux exigences d'un de nos semblables, quand tout notre être ne devrait connaître qu'un seul commandement — celui de notre Créateur, Qui nous a donné vie et intelligence.

Soyez certains que celui qui place sa femme, son enfant, son père, son ami, au-dessus de son devoir est un idolâtre qui sert Mammou et non Dieu.

Rappelez-vous les paroles du Christ : « Qui est Ma mère, et qui sont Mes frères ? » ; nous tous, si petits et négligeables, sommes ici-bas pour servir nos semblables, le genre humain, le vaste monde, et jamais, ne fût-ce qu'un instant, pour être aux ordres d'autrui contre les motivations que nous savons être les exigences de notre Âme.

Soyez les capitaines de vos Âmes, les maîtres de votre destin (ce qui signifie permettre à vos moi de se laisser entièrement guider et diriger, sans entrave de quiconque ou des circonstances, par la Divinité qui est en vous), et vivez en harmonie avec les lois divines, responsables uniquement devant Dieu Qui vous a donné la vie.

personne douleur et souffrance, nous devons nous attendre à subir la même chose jusqu'à ce que nous ayons fait amende honorable ; et il n'est point de maladie, quelle que soit sa gravité, qui ne soit nécessaire pour sanctionner nos actes et nos manières d'agir.

Que ceux d'entre vous qui souffrent sous le joug d'autrui en appellent à leur courage. Cela signifie qu'ils sont parvenus au stade d'évolution où ils apprennent à gagner leur liberté : la douleur ainsi que la souffrance mêmes qu'ils ressentent leur enseignent comment corriger leur propre faiblesse ; dès qu'ils en ont pris conscience et qu'ils l'ont corrigée, leurs ennus disparaissent.

La manière de se préparer à entreprendre cette tâche consiste à mettre en pratique une extrême douceur, de façon à ne blesser autrui ni en pensée, ni en parole, ni par action.

Rappelons-nous que chacun s'efforce d'obtenir son salut : il est plongé dans la vie pour assimiler l'enseignement destiné à guider son Âme vers la perfection, et il doit le faire pour lui-même. Rappelons-nous qu'il doit bâtir sa propre expérience, apprendre à déjouer les pièges du monde et, par son effort personnel, découvrir la voie qui conduit au sommet de la montagne. Lorsque nous avons une connaissance et une expérience un petit peu plus étendues que celle d'un frère plus jeune, le plus que nous pouvons faire est de le guider avec beaucoup de douceur. S'il écoute, tant mieux ; sinon, nous devons attendre patiemment qu'il ait acquis davantage d'expérience pour lui montrer son erreur ; il pourra alors revenir vers nous.

Nous devons faire preuve d'une telle douceur, d'une telle sérénité et nous montrer si patiemment secourables que nous serons plus après à évoluer parmi nos semblables comme un souffle d'air ou un rayon de soleil : toujours prêts à les aider quand ils le demandent, mais sans jamais leur imposer nos propres conceptions.

Et je voudrais maintenant vous entretenir d'un autre grand obstacle à la santé, une forme d'idolâtrie très répandue aujourd'hui, et que les médecins doivent affronter dans leurs efforts pour guérir. Le Christ a dit : « Vous ne pouvez pas servir Dieu et Mammou », et pourtant l'hommage rendu à Mammou constitue l'une de nos plus grosses pierres d'achoppement.

de l'environnement, d'autrui, et par-dessus tout à l'égard de nous-mêmes, car jusqu'à ce que nous soyons libres, nous sommes incapables de donner et de servir pleinement nos semblables.

Rappelons-nous : que nous subissons la maladie ou l'épreuve, que nous soyons entourés de parents ou d'amis susceptibles de nous contrarier, que nous soyons contrains de vivre parmi ceux qui nous dirigent et nous commandent, qui s'immiscent dans nos projets et gênent notre évolution, nous créons nous-mêmes cette situation ; en nous subsiste encore une légère tendance à s'opposer à la liberté de quelqu'un, ou l'absence de courage pour revendiquer notre propre liberté, notre droit de naissance.

À l'instant où nous aurons donné une totale liberté à tous ceux qui nous entourent, quand nous ne désirerons plus ni entraver ni freiner quiconque, quand nous n'attendrons plus rien de personne, quand notre seule pensée sera de donner, et de donner sans jamais prendre, à cet instant nous découvrirons que nous sommes totalement libres à l'égard du monde. Nos liens tomberont, nos chaînes se briseront, et pour la première fois dans notre existence, nous connaîtrons la joie exquise de la pure liberté. Libre de toute contrainte d'origine humaine, nous serons devenus le serviteur empressé et joyeux de notre seul Moi Supérieur.

Le besoin de posséder s'est si largement répandu en Occident qu'il nous faudra beaucoup souffrir avant de pouvoir reconnaître nos erreurs et corriger nos manières d'agir ; aussi, selon la gravité et la nature de la domination exercée sur autrui, devons-nous souffrir aussi longtemps que nous persistons à usurper un pouvoir qui n'appartient pas à l'homme.

La liberté absolue est notre droit de naissance, et nous ne pouvons l'acquérir que lorsque nous accordons cette liberté à toute Ame vivante que nous pouvons rencontrer dans notre existence. Car s'il est vrai que nous récoltons ce que nous semons, il est vrai aussi que « nous serons jugés à l'aune dont nous jugeons autrui ».

Si nous contrarions une autre vie, qu'elle soit plus ou moins jeune, la réaction se fait sentir obligatoirement sur nous-mêmes. Si nous freinons l'initiative de quelqu'un, nos corps peuvent présenter une certaine raideur ; si, en plus, nos actes entraînent chez cette

capable de soulager ses propres souffrances, même si un frère plus âgé peut le conseiller, l'aider et le soutenir dans son effort.

On est en bonne santé lorsque l'Ame, l'esprit et le corps sont en parfaite harmonie ; et on doit parvenir à celle-ci, et à elle seule, avant que la guérison puisse s'accomplir.

Dans l'avenir, il n'y aura pas de quoi être fier d'être malade ; au contraire, la maladie nous rendra aussi honteux que nous devrions l'être d'un crime.

Je voudrais maintenant vous exposer deux facteurs qui concourent probablement d'avantage que n'importe quelle autre cause isolée à l'étendue de la maladie dans ce pays : les grands défauts de notre civilisation — la cupidité et l'idolâtrie.

Evidemment, la maladie nous est envoyée pour nous corriger. Elle est entièrement notre fait ; elle découle d'une action et d'une pensée erronées. Que nous corrigions seulement nos défauts et que nous vivions conformément au Dessenin Divin, et la maladie ne pourra jamais nous atteindre.

Dans notre civilisation, l'ombre de la cupidité obscurcit tout. Nous sommes avides de richesses et de rang social, de notoriété et d'honneurs mondains, de confort et de popularité ; ce n'est toutefois pas la notre propos car, au regard des autres défauts, ceux-là sont plutôt bénins.

Le pire de tous est le besoin avide de possession à l'égard d'autrui. Il est si répandu qu'on en est arrivé à le considérer comme presque juste et naturel ; la gravité du mal n'en est pas moindre pour autant : désirer posséder ou influencer une autre personne, revient à usurper le pouvoir de notre Créateur.

Parmi vos amis ou vos relations, combien sont libres ? Combien ne sont pas entravés, influencés ou dirigés par un autre être humain ? Combien pourraient dire au fil des jours, des mois et des années : « Je n'obéis qu'aux exigences de mon Ame, insensible à l'influence d'autrui » ?

Et pourtant, chacun de nous est une âme libre qui n'est responsable que devant Dieu de ses actes et même, eh ! oui, de ses pensées. Il est bien possible que le plus grand enseignement de la vie consiste à apprendre la liberté. Liberté à l'égard des circonstances,

Et Ame, afin de pouvoir donner le conseil et le traitement nécessaires au soulagement du patient.

Il devra également étudier la Nature et les Lois de la Nature, se familiariser avec Ses Pouvoirs de Guérison, afin d'employer ceux-ci à un bénéfice et au profit du malade.

La thérapeutique de demain consistera essentiellement à apporter quatre qualités morales : premièrement, la paix ; deuxièmement, l'espoir ; troisièmement, la joie ; et quatrièmement, la foi.

L'environnement dans sa totalité, ainsi que l'attention dont le malade sera l'objet, concourront à cette fin : baigner le patient dans une atmosphère saine et lumineuse favorable à son rétablissement. Dans le même temps, on lui fera prendre conscience de ses erreurs. Une fois qu'elles auront été diagnostiquées en lui prodiguant soutien et encouragement pour qu'il puisse les corriger.

En outre, on administrera ces admirables remèdes Divinement pourvus d'énergies guérisseuses, afin d'ouvrir plus largement les voies d'accès à la lumière de l'Âme, pour que le malade puisse être inondé de leur vertu curative.

Le rôle de ces remèdes est d'élever nos vibrations et d'ouvrir les voies d'accueil à notre Moi Spirituel, afin d'inonder notre être de la vertu particulière qui nous fait défaut, et nous laver de l'erreur qui nous affecte. Comme une belle musique, ou comme tout ce qui est sublime, exaltant, et qui nous inspire, ils élèvent notre être profond en nous rapprochant de nos Âmes et, par là même, nous apportent paix et soulagement de nos souffrances.

Ils guérissent, non en s'attaquant à la maladie, mais en inondant nos corps des harmoniques vibratoires de notre Être Supérieur, en présence duquel la maladie fond comme neige au soleil.

Voici, enfin, comment ils doivent modifier l'attitude du patient à l'égard de la maladie et de la santé.

L'idée qu'on peut être soulagé en échange d'or ou d'argent doit disparaître à jamais. La santé, comme la vie, est d'origine Divine, et ne peut être obtenue que par des moyens Divins. L'argent, le luxe, les voyages, peuvent paraître après à nous apporter un mieux-être physique, mais ils ne nous apportent jamais la santé authentique.

Le malade de demain doit comprendre que lui, et lui seul, est

L'hôpital sera la mère des malades, celle qui les prend dans ses bras, les apaise, les reconforte, et leur apporte espoir, foi et courage pour surmonter leurs maux.

Le médecin de demain comprendra qu'il n'a, par lui-même, aucun pouvoir de guérir, mais que s'il consacre sa vie au service de ses semblables, à l'étude de la nature humaine afin de la comprendre en partie, au désir passionné de soulager la souffrance, et de renoncer à tout pour soutenir les malades, alors par lui peut se transmettre la connaissance qui les guidera, ainsi que le pouvoir de guérison qui dissipera leur souffrance. Et même alors, son désir et son aptitude à aider le malade seront aussi intenses que son désir de servir et l'empressement qu'il y mettra. Il comprendra que la santé, comme la vie, vient de Dieu, et de Dieu seul ; lui-même et les remèdes qu'il donne ne sont que des instruments et des agents dans le Dessein Divin, contribuant à ramener celui qui souffre dans la voie de la Loi Divine.

Il ne s'intéressera ni à la pathologie, ni à l'anatomie-pathologie, car son étude portera sur la santé. Peu lui importera que, par exemple, un souffle court soit du au bacille de la tuberculose, au streptocoque, ou à n'importe quel autre germe ; en revanche, savoir pourquoi le malade a un comportement erroné dans le domaine affectif revêtira une importance énorme. On ne fera plus appel à la radiologie pour examiner une articulation atteinte de rhumatisme ; on explorera plutôt le psychisme du malade pour découvrir sa rigide

Le pronostic de la maladie ne se fondera plus sur des signes et des symptômes, mais sur l'attitude du patient à corriger son erreur et à entrer en harmonie avec sa Vie Spirituelle.

La formation donnée au médecin comportera une étude approfondie de la nature humaine ; il aura une conscience aiguë de ce qui est pur et parfait, et comprendra que l'homme a un statut Divin. Il saura comment monter aux malades qu'ils peuvent mettre leur conduite en conformité avec leur Moi Spirituel, pour qu'ils puissent leur apporter harmonie et santé.

Il devra être capable, d'après la vie et les antécédents du malade, de comprendre le conflit originel qui rompt l'harmonie entre corps

La maladie n'a purement et simplement qu'un rôle correctif : elle n'est ni vengeresse ni cruelle, mais elle est le moyen choisi par nos Ames pour nous montrer nos imperfections ; pour nous empêcher de commettre de plus grosses erreurs, de faire davantage de mal et nous ramener ainsi dans la voie de la Vérité et de la Lumière dont nous n'aurions jamais du nous écarter.

En réalité, la maladie est la pour notre bien, et elle est salutaire. Toutefois, nous l'évitons si seulement nous avons une compréhension correcte de ses causes, associée au désir de faire le bien.

Quelles que soient nos erreurs, elles réagissent sur nous, et induisent en nous tristesse, gêne ou souffrance, selon leur nature, dans le but de nous apprendre l'effet nuisible de l'action ou de la pensée erronée. De même, du fait qu'elle provoque sur nous des effets analogues, elle nous montre comment elle entraîne la tristesse chez autrui, et s'oppose en cela à la Grande et Divine Loi d'Amour et d'Unité.

Au médecin intelligent, la maladie indique elle-même la nature du conflit. Il est peut-être plus opportun d'illustrer ce propos par des exemples pour faire comprendre que la maladie dont nous souffrons importe peu, qu'en fait il y a conflit entre nous-mêmes et notre Divinité intérieure ; elle révèle que nous sommes en train de commettre une faute, une erreur que notre Moi Supérieur tente de corriger.

La douleur est la conséquence de la cruauté qui entraîne la souffrance d'autrui, et elle peut être morale ou physique. Mais si nous souffrons d'une douleur, et si nous voulons bien nous analyser, nous découvrirons à coup sûr qu'une attitude ou une pensée dure nous habite : faisons-la disparaître et notre douleur cessera. Si nous souffrons de raideur dans une articulation ou un membre, nous pouvons être également certain qu'il y a de la rigidité dans notre manière de penser ; que nous nous crispions sur une idée, un principe, peut-être une convention quelconque, que nous ne devrions pas suivre. Si nous souffrons d'asthme, ou de difficultés respiratoires, c'est que, d'un certain point de vue, nous étouffons une autre personnalité ; ou si nous souffrons d'un manque de courage pour faire ce qui est juste, c'est que nous nous réprimons. Si nous

nous étions, c'est que nous laissons quelqu'un empêcher l'énergie vitale de pénétrer dans notre corps. La zone du corps atteinte désigne la nature de l'imperfection : la main indique une défaillance ou une erreur dans l'action ; le pied révèle un manque de soutien aux autres ; le cerveau dévoile un manque de maîtrise ; le cœur signale une carence ou un excès voire une action erronée dans le domaine affectif ; l'œil indique une inaptitude à voir juste et à comprendre la vérité quand elle se présente. Ainsi pouvons-nous déterminer exactement la raison et la nature d'une faiblesse, l'enseigner-ment qui doit être assimilé par le malade, de même que la correction à effectuer.

Maintenant, jetons un coup d'œil à l'hôpital de l'avenir.

Il sera un sanctuaire de paix, d'espoir et de joie. Aucune précipitation, pas de bruit, absence totale des terrifiants appareils et dispositifs actuels, pas d'odeur d'antiseptiques ni d'anesthésiques, aucun signe évocateur de la maladie et de la souffrance. Il n'y aura pas de relevé fréquent de la température pour ne pas perturber le repos du malade, pas d'examens quotidiens au stéthoscope ni d'évaluation des réflexes aggravant dans l'esprit du malade la nature de son mal. Pas de prise permanente du pouls qui laisse supposer que le cœur bat trop vite. En effet, tout cela prive l'atmosphère du calme indispensable à une guérison rapide du malade. Le recours aux laboratoires d'analyses ne s'avèrera pas non plus nécessaire, car l'examen microscopique et fouillé du détail n'a plus d'importance à partir du moment où on a parfaitement compris qu'il faut traiter le malade et non la maladie.

L'objectif de toutes les institutions médicales sera de faire régner un climat de paix, d'espoir, de joie et de foi. Tout sera mis en œuvre pour inciter le patient à oublier sa maladie, à lutter pour retrouver la santé et, dans le même temps, à se corriger de ses faiblesses et l'aider à comprendre l'enseignement qu'il doit assimiler.

Tout dans l'hôpital à venir sera source de beauté et d'élévation, pour que le malade y vienne chercher refuge, non seulement pour être soulagé de son affection, mais aussi pour faire grandir en lui le désir de vivre une existence plus conforme aux les exigences de son Ame.

paraît automatiquement.
C'est ce qu'Hahnemann a perçu de manière incomplète comme le « semblable guérissant le semblable ».

Allons un petit peu plus loin dans cette voie

Une autre perspective magnifiquement s'ouvre à nous : la vraie guérison peut être obtenue, non en chassant l'erreur par l'erreur, mais en remplaçant l'erreur par ce qui est juste, le mal par le bien, les ténébres par la lumière.

Nous ne combattons plus la maladie par la maladie, nous ne lui opposons plus ce qu'elle produit, nous n'essayons plus d'éliminer les affections par les substances mêmes qui peuvent les provoquer, mais nous en appelons au contraire à la vertu opposée qui chasse l'imperfection.

La pharmacopée de l'avenir proche devra être uniquement constituée des remèdes qui possèdent le pouvoir d'attirer le bien, écartant tous ceux dont la seule qualité est de s'opposer au mal.

Il est vrai que la haine peut être vaincue par une haine plus forte, mais elle ne peut être guérie que par l'amour ; on peut prévenir la cruauté par une cruauté plus grande, mais on ne peut l'éliminer que lorsque compassion et pitié se sont développées. Telle peut être la perte et s'oublier dans une peur plus grande, mais la vraie guérison de toute peur est le courage pur.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, nous, membres de cette école de médecine, devons nous intéresser à ces admirables remèdes placés par Dieu dans la nature pour notre guérison, parmi les arbres, arbustes et plantes herbacées bienfaisants de la campagne.

C'est évidemment une erreur fondamentale de dire que le « semblable guérit le semblable ». Hahnemann avait une conception suffisamment juste de la vérité, mais il l'a exprimée de manière incomplète. Le semblable peut renforcer le semblable, le semblable peut chasser le semblable, mais dans le sens de vraie guérison, le semblable ne peut pas guérir le semblable.

Si vous prêtez attention à ce que nous apprennent Krishna, le Bouddha ou le Christ, vous trouverez toujours des enseignements

selon lesquels le bien terrasse le mal. Le Christ nous a appris à ne

pas combattre le mal, à aimer nos ennemis, à bénir ceux qui nous

persécutent — il n'y a en cela rien du « semblable guérissant le sem-

blable ». Aussi, dans la vraie guérison, de même que dans le progrès

spirituel, devons-nous toujours rechercher le bien pour éliminer le

mal, l'amour pour vaincre la haine, et la lumière pour dissiper les

ténébres. Ainsi devons-nous éviter tous poisons, toutes choses

nocives, et ne faire appel qu'à ce qui est bienfaisant et beau.

Sans doute Hahnemann s'efforça-t-il, par sa méthode de dyna-

misation, de transmettre le mal en bien, les poisons en vertus cura-

tives, mais il est plus simple d'employer directement les remèdes

resplendissants de beauté et riches de vertus curatives.

La guérison, qui dépasse toutes choses matérielles, toutes lois

physiques, est d'origine Divine, et n'est prisonnière d'aucune de nos

conventions ou normes habituelles. En cela, nous devons élever nos

idéaux, nos pensées, nos aspirations, vers les royaumes glorieux et

sublimes que nous ont enseignés et révélés les grands Maîtres.

Ne pensez pas un instant que nous minimisons l'œuvre

d'Hahnemann. Au contraire, il a énoncé les grandes lois fonda-

mentales, et posé la première pierre ; mais il ne disposait que d'une

vie. Or, s'il avait poursuivi ses recherches plus longtemps, il aurait

sans doute emprunté cette voie. Notre seul mérite est de faire entrer

son œuvre dans sa phase naturelle ultérieure.

Réfléchissons maintenant aux raisons pour lesquelles il est aussi

indispensable que la médecine change. Au cours des deux derniers

millénaires, la science a considéré la pathologie comme un élément

matériel qui peut être éliminé par des moyens matériels, ce qui, évi-

demment, est entièrement faux.

La pathologie physique, telle que nous la connaissons, est la

conséquence, la phase ultime d'un phénomène beaucoup plus pro-

fond. Son origine se situe au-dessus du plan physique, dans une

sphère plus proche du plan psychique. Elle est dans sa totalité

l'aboutissement d'un conflit entre nos moi spirituel et moral. Aussi

longtemps que ceux-ci sont en harmonie, nous sommes en parfaite

santé ; mais lorsqu'il y a discordance, il s'ensuit ce que nous appe-

lons maladie.

te dont il posa les fondations et entama la construction avec tant de justesse.

L'homéopathe a déjà abandonné un grand nombre d'aspects superflus et négligeables de la médecine classique, mais il doit cependant aller plus loin. Je sais que vous êtes impatient d'avancer car, pas plus que celle du présent, la connaissance du passé ne satisfait celui qui cherche la vérité.

Comprenant que s'il y avait harmonie entre nos êtres spirituel et psychique, la maladie disparaissait, Paracelse et Hahnemann nous ont appris à ne pas accorder trop d'importance aux détails pathologiques, mais à traiter la personne malade, l'être intérieur. Ils nous ont appris que la pierre angulaire de leur édifice constitue l'enseignement fondamental qui doit se perpétuer.

Hahnemann percut ensuite le moyen d'instaurer cette harmonie, et il découvrit que parmi les drogues et les remèdes de l'ancienne école, ainsi que parmi les substances et les plantes qu'il choisit lui-même, il s'en trouvait dont il pouvait inverser le mode d'action par dynamisation, de sorte que telle substance qui provoquait intoxications et symptômes pathologiques, pouvait — en quantité infinitésimale — guérir ces symptômes caractéristiques si elle était préparée selon sa méthode personnelle.

Ainsi énonça-t-il la loi du « semblable guérissant le semblable » : un autre grand principe biologique fondamental. Et il nous laissa le soin de poursuivre l'édification du temple, dont les plans initiaux lui ont été révélés.

Et si nous poursuivions dans cette optique, la première constatation importante qui s'impose à nous est la vérité selon laquelle la maladie constitue le « semblable guérissant le semblable », car elle est la conséquence d'actes erronés. Elle résulte de la discordance entre corps et Âme. Elle est le « semblable guérissant le semblable », parce qu'elle nous empêche d'aller trop loin dans l'erreur, et en même temps nous apprend à corriger nos comportements, et à mettre nos vies en conformité avec les exigences de notre Âme. La maladie disparaît quand action et pensée sont en harmonie. Quand l'enseignement de la douleur, de la souffrance et de la détresse est assimilé, la maladie n'a plus de raison d'être, et elle dis-

Vous souffrez de vous-même

(N.D.T. : Tel état d'esprit, telle souffrance)

Discours prononcé à Southport, en février 1931

Ma tâche n'est pas aisée de venir m'adresser à vous ce soir. Vous êtes une assemblée médicale, et c'est en homme de médecine que je vous parlerai. Cependant, la médecine dont nous aimons vous entretenir est si éloignée des conceptions orthodoxes d'aujourd'hui que, dans cet exposé, peu de choses évoqueront le cabinet de consultation, la clinique, ou la salle commune tels que nous les connaissons.

N'oubliez-vous, en tant que disciples d'Hahnemann, une avance déjà considérable sur ceux qui prêchent les enseignements de Galien de même que la médecine classique des deux derniers millénaires, nous craignons de nous exprimer tant soit peu.

Mais l'enseignement de votre grand Maître et de ses disciples a répandu tant de lumière sur la nature de la maladie, et ouvert si largement la voie qui mène au mode de guérison approprié, que je vous sais préparés à me suivre plus avant dans cette voie, à mieux découvrir les splendeurs de la santé parfaite, ainsi qu'à discerner la vraie nature de la maladie et de la guérison.

La pensée inspirée d'Hahnemann a jeté la lumière sur les ténèbres du matérialisme, au moment où l'homme était arrivé à considérer la maladie comme un problème purement physique qu'on devait résoudre uniquement par des moyens matériels. Comme Paracelse, il savait que si nos dimensions spirituelle et matérielle étaient en harmonie, la maladie ne pouvait pas exister ; il se mit alors en quête de remèdes qui traiteraient notre psychisme, et nous apporteraient donc paix et santé.

Hahnemann réalisa un grand progrès et nous emmena loin sur cette voie, mais il n'avait que le temps d'une vie pour accomplir son œuvre ; aussi nous appartenait-il de poursuivre ses recherches là où il les avait interrompues : développer l'édifice de la guérison parfaite.

**Vous souffrez
de vous-même**

(Ndt : « Tel état d'esprit, telle souffrance »)

Par EDWARD BACH, Médecin,
M. B., B. S., M.R.C.S., L.R.C.P., D. P. H.

Si nous donnons la liberté à chacun et à toute chose autour de nous, nous constatons qu'en retour nous sommes plus riches d'amour et de biens que nous ne l'avons jamais été auparavant, car l'amour qui donne la liberté est le grand amour qui attache le mieux à soi.

CHAPITRE XI

La guérison

L'humanité a reconnu de toute antiquité que notre Créateur, dans Son amour pour nous, a placé dans les champs des plantes pour notre guérison, tout comme Il nous a fourni le blé et les fruits pour notre subsistance.

Les astrologues et les herbolistes, qui ont étudié respectivement les étoiles et les plantes, ont toujours recherché les remèdes qui nous aident à rester sains et joyeux.

Pour découvrir la plante qui y contribuera, il nous faut découvrir le but de notre existence, ce que nous nous efforçons de réaliser, mais aussi comprendre les obstacles qui se dressent sur notre route. Il s'agit de ce que nous appelons des défauts ou des faiblesses, mais ne nous arrêtons pas à cela, car c'est pour nous la preuve que nous accédons à des sphères supérieures : nos défauts doivent être pour nous des encouragements, car ils signifient que nous visons haut. Découvrons la bataille que nous devons livrer, et entre autres l'adversaire que nous essayons plus particulièrement de terrasser ; prévoyons alors avec reconnaissance la plante qui a été envoyée pour nous aider à obtenir la victoire. Nous devons accepter ces remarquables plantes des champs comme un sacrement, comme le pré-sent de notre Divin Créateur pour nous soutenir dans nos difficultés. La vraie guérison ne s'intéresse pas à la maladie ; on ne doit tenir compte que de l'état et des dispositions psychiques : l'important, c'est la raison pour laquelle nous sommes en conflit avec le Dessein Divin. Cette discordance avec notre Moi Spirituel peut

entraîner une certaine de détaillances physiques différentes (car, après tout, notre corps n'est que le reflet de l'état dans lequel se trouve notre psychisme), mais quelle importance cela a-t-il ? Si nous remercions notre esprit d'aplomb, le corps sera bientôt guéri. Comme le Christ nous a dit : Est-il plus facile de dire « tes péchés te sont remis », ou « lève-toi et marche » ?

Aussi, encore une fois, comprenons bien que notre maladie physique, quelle qu'elle soit, n'a aucune importance : c'est notre état d'esprit, et lui seul, qui compte. Donc, n'accordant aucune importance à la maladie dont nous souffrons, nous n'avons à considérer que les types auxquels nous appartenons, parmi les suivants (voir note en bas de page).

Au cas où vous auriez du mal à choisir votre remède personnel, le fait de vous demander quelles vertus vous admirez le plus, ou bien ce que vous détestez le plus chez autrui, vous aidera, car tout défaut dont nous pouvons encore garder la trace, et dont nous tenons plus particulièrement de nous débarrasser, est celui que nous détestons le plus voir chez les autres. C'est ainsi qu'il est recommandé de l'éliminer.

Rempis d'amour et de compassion, nous sommes tous guérisseurs et pouvons également aider quiconque aspire vraiment à la santé. Recherchez le conflit intérieur prédominant dont souffre le malade, donnez-lui le remède qui l'aidera à surmonter sa défaillance, encouragez-le, donnez-lui tout l'espoir possible, et la vertu curative émanant de son être intime fera le reste.

NB : Comme nous l'avons expliqué dans la préface de cet ouvrage, nous n'avons pas fait figurer le chapitre 12 de *Libère-toi toi-même*, qui décrit les différents types auxquels les remèdes s'adressent, car la description donnée exposait les toutes premières conceptions du Dr Bach. Pour connaître la forme achevée et définitive de son œuvre, veuillez vous reporter à l'ouvrage intitulé *Les douze guérisseurs et autres remèdes*.

libéré chaque créature, tout ce qui nous entoure, c'est alors que nous sommes libres nous-mêmes. Lorsque nous constaterons que, même dans le plus infime détail, nous n'essayons pas de dominer, diriger, ou influencer l'existence d'autrui, nous découvrirons que l'ingrèence est sortie de notre vie, car ce sont ceux que nous entra-vons qui nous asservissent. Il était une fois un certain jeune homme si attaché à ses biens qu'il ne pouvait accepter un don de Dieu.

Et nous pouvons nous libérer de la domination des autres aussi aisément, d'abord en leur donnant une liberté absolue, ensuite en refusant avec beaucoup de douceur et d'amour d'être dominé par eux. Une fois, Lord Nelson eut la très grande sagesse d'appliquer son oeil aveugle contre l'oculaire d'une lunette. La force, le ressentiment, la haine et la méchanceté ne sont pas nécessaires. Nos adversaires sont nos amis, ils font que le jeu en vaut la peine, et nous nous serrons tous la main à la fin de la partie.

Nous ne devons pas attendre des autres qu'il fassent ce que nous voulons ; à leurs yeux, leurs idées sont justes, et bien que leur voie puisse conduire dans une direction différente de la notre, le but à atteindre à la fin du voyage est le même pour nous. Nous voyons bien que c'est lorsque nous voulons que les autres « répondent à nos vœux » que nous nous brouillons avec eux.

Nous sommes comme des navires de commerce en partance pour différents pays du globe, certains pour l'Afrique, d'autres pour le Canada, d'autres encore pour l'Australie, puis qui reviennent au même port d'attache. Pourquoi suivre un navire vers le Canada, alors que notre destination est l'Australie ? Cela entraîne un tel retard.

Encore une fois, nous n'avons peut-être pas conscience des petites choses qui peuvent nous asservir ; nous y tenons, et ce sont elles qui nous retiennent prisonniers : une maison, un jardin, un meuble ; même elles ont leur droit à la liberté. Après tout, les possessions matérielles sont provisoires, elles entraînent inquiétude et souci car intérieurement nous avons conscience de leur inéluctable perte finale. Elles sont là pour qu'on en profite, qu'on les admire et qu'on en use au mieux des possibilités qu'elles offrent, mais pas au point de leur accorder tant d'importance qu'elles deviennent des

Le but ultime de l'humanité entière est la perfection, et pour par-venir à cet état, l'homme doit traverser toutes les épreuves avec sim-plicité ; il doit affronter tous les obstacles et les tentations sans dévier de sa voie. Il s'affranchit alors de tous les obstacles, épreuves et souffrances ; il a accumulé en son âme l'amour, la sagesse, le cou-rage, la tolérance et la compréhension parfaits qui résultent de la connaissance et de la vision de toutes choses, car celui qui possède la maîtrise parfaite est celui qui connaît chaque secteur de son acti-vité. Nous pouvons faire de ce voyage une brève et joyeuse aventu-re si nous comprenons que nous ne nous affranchissons de l'escla-vage qu'en donnant la liberté ; car ce n'est que par l'exemple que nous pouvons enseigner. Lorsque nous avons libéré chaque être humain avec lequel nous sommes en relation, lorsque nous avons

Libérer pour être libre

CHAPITRE X

PAIX	CERTITUDE
ESPOIR	SAGESSE
JOIE	AMOUR
FOI	

qui sont :

au découragement, à l'indécision ou à la peur de s'infiltrer en nous. C'est donc la cause réelle dissimulée derrière la maladie qui revêt la plus haute importance, l'état psychologique du malade lui-même, et non l'état physique.

Toute maladie, quelle que soit sa gravité, son ancienneté, sera guérie si on rend au malade le bonheur, et le désir de continuer à jouer son rôle dans la vie. Très souvent, c'est simplement une légè-re modification dans son style de vie, une petite idée fixe qui le rend intolérant à l'égard d'autrui, un sens erroné des responsabilités qui continue à l'asservir quand il pourrait accomplir un si bon travail.

La guérison de la maladie comporte sept étapes remarquables, qui sont :

Les plantes guérisseuses sont celles auxquelles a été conféré le pouvoir de nous aider à préserver notre identité

Tout comme dans Sa miséricorde Dieu nous a donné la nourriture, de même a-t-il placé parmi les herbes des champs des plantes d'une grande beauté pour nous guérir lorsque nous sommes malades. Celles-ci sont placées la pour rendre une main secourable à l'homme dans les heures sombres de l'oubli, quand il perd de vue sa Divinité, et qu'il laisse le nuage de la peur ou de la souffrance obscurcir sa vision.

Ces plantes sont les suivantes :

Chicorée	(<i>Cichorium intybus</i>)
Muscade	(<i>Mimus luteus</i>)
Agremoine	(<i>Agrimonia eupatoria</i>)
Scléranthe	(<i>Scleranthus annuus</i>)
Clématite	(<i>Clematis vitalba</i>)
Centaurée	(<i>Erythraea centaurium</i>)
Gentiane	(<i>Gentiana amarella</i>)
Verveine	(<i>Verbena officinalis</i>)
Plumbago	(<i>Ceratostigma willmotiana</i>)
Impatiens	(<i>Impatiens royali</i>)
Hélianthème	(<i>Helianthemum vulgare</i>)
Violette d'eau	(<i>Hottonia palustris</i>)

Chaque plante correspond à l'une des vertus, et son rôle consiste à renforcer cette vertu pour que l'être puisse dépasser l'imperfection qui est l'obstacle spécifique à son évolution.

La nature réelle de la maladie

Quoi qu'il en soit, dans la vraie guérison, la nature et le nom de la maladie physique n'ont aucune importance. La pathologie corporelle en soi n'est rien de plus que la résultante du conflit entre l'âme et l'esprit. C'est seulement l'expression symptomatique de la cause, et comme la même cause s'exprimera différemment chez presque chaque sujet, cherchez à faire disparaître cette cause, et ses effets ultérieurs, quels qu'ils puissent être, disparaîtront automatiquement.

Nous pouvons comprendre cela plus clairement en prenant le suicide pour exemple. Tous ceux qui se suicident ne se noient pas. Certains se jettent d'une hauteur, d'autres absorbent du poison, mais derrière tout cela se profile le désespoir : aidez-les à surmonter leur désespoir et à trouver une raison de vivre, quel qu'un ou quelque chose, et ils sont définitivement guéris. Éliminer simplement le poison ne fera que les sauver dans l'immédiate ; ils peuvent faire par la suite une autre tentative. La peur réagit aussi sur les gens de bien différentes faons : certains pâlissent, d'autres ont le sang qui leur monte au visage, et d'autres encore restent sans voix. Expliquez-leur la peur, montrez-leur qu'ils sont suffisamment forts pour surmonter et affronter quoi que ce soit, alors rien ne peut plus les effrayer. L'enfant ne fera plus attention aux ombres sur le mur si on lui donne la chandelle et qu'on lui montre comment les faire danser.

Nous avons si longtemps imputé au microbe, au temps, ou à la nourriture que nous absorbons, la responsabilité de la maladie ; or, beaucoup d'entre nous sont protégés lors d'une épidémie de grippe, beaucoup aiment sentir l'effet revigorant d'un vent froid, et beaucoup mangent du fromage et boivent du café noir dans la nuit sans être incommodés. Rien dans la nature ne peut nous faire de mal quand nous sommes heureux et en bonne santé ; tout en elle est destiné à notre usage et notre agrément. Nous ne sommes sensibles aux influences extérieures que si nous permettons au doute et

Une fois que nous prenons conscience de notre Divinité, le reste est facile

Au commencement, Dieu a donné à l'homme le pouvoir sur toutes choses. Chez l'homme, enfant du Créateur, le conflit a une raison plus profonde que le courant d'air provenant d'une fenêtre ouverte. « Notre erreur ne réside pas dans nos étoiles, mais en nous-même », et ô combien de reconnaissance et d'espoir pouvons-nous éprouver lorsque nous comprenons que la guérison réside également en nous-même ! Que le conflit, la peur, la terreur, ou l'hésitement en nous-même ! Nous retrouvons l'harmonie entre l'âme et l'esprit, et le corps retrouve sa perfection.

Quelle que soit la maladie, le résultat de ce conflit, nous pouvons être sûrs que la guérison n'est pas inaccessible à notre pouvoir de réalisation, car nos âmes ne nous demandent jamais plus que ce que nous pouvons faire aisément.

Chacun de nous est guérisseur, car chacun de nous porte au fond de lui-même un amour de quelque chose, de nos semblables, des animaux, de la nature, de la beauté sous une forme ou sous une autre, et chacun d'entre nous souhaite le préserver et l'aider à grandir. Chacun d'entre nous éprouve aussi de la compassion pour ceux qui souffrent, et il en est naturellement ainsi parce que nous avons tous été éprouvés à un moment de notre existence. Si bien que non seulement nous pouvons nous guérir nous-mêmes, mais nous avons l'immense privilège de pouvoir aider autrui à se guérir, et les seules qualités nécessaires sont l'amour et la compassion.

Nous, enfants du Créateur, possédons toute perfection, et nous venons en ce monde simplement pour pouvoir réaliser notre Divinité ; pour que toutes les épreuves et les obstacles rencontrés nous laissent indemnes, car par cette Puissance Divine tout nous est possible.

les végétaux et, à son tour, la flore entretient l'humanité ainsi que toute créature vivante, et retourne en temps voulu enrichir le sol. Leur vie est une vie belle et utile ; leur mission s'identifie tant à eux qu'elle est leur vie.

Et notre tâche, lorsque nous la découvrons, s'identifie tant à nous-mêmes que nous l'accomplissons sans effort, avec aisance, que c'est une joie : nous ne nous en lassons jamais ; c'est notre passe-temps. Elle nous révèle notre véritable identité, tous les talents et les aptitudes qui attendent de s'exprimer en chacun de nous. Nous sommes heureux et à l'aise dans son accomplissement ; et ce n'est que lorsque nous sommes heureux (lorsque nous répondons aux exigences de notre âme) que nous travaillons le mieux.

Il se peut que nous ayons découvert notre vraie voie, alors, quel plaisir que la vie ! Certains savent depuis leur enfance ce qu'on attend d'eux, et s'y tiennent durant toute leur vie, et d'autres le savent aussi dès cette période, mais sont contrariés dans leurs projets par les opinions contraires et les circonstances, ainsi que par la désapprobation d'autrui. Cependant, nous pouvons tous revenir à nos idéaux, et bien que nous ne puissions les réaliser immédiatement, nous pouvons continuer à chercher à le faire, si bien que cette tentative même nous reconfortera, car nos âmes sont très patientes à notre égard. La vraie réussite, la seule chose qui compte, c'est l'aspiration authentique, la motivation juste ; peu importe le résultat.

Si vous préférez être fermier plutôt que juriste, coiffeur plutôt que conducteur de bus, cuisinier plutôt que marchand de légumes, changez donc d'activité ; soyez ce que vous voulez être. Alors, vous vous sentirez heureux et à l'aise ; vous travaillerez avec enthousiasme, et vous ferez du meilleur travail comme fermier, coiffeur, cuisinier, que vous ne pourriez jamais réussir à le faire en exerçant une activité pour laquelle vous n'étiez pas fait.

Vous répondrez aux exigences de votre Moi Spirituel.

monde pour nous enseigner et nous aider à découvrir les moyens simples et faciles de surmonter toutes nos difficultés.

Ces vertus sont les suivantes :

AMOUR	COMPRÉHENSION
COMPASSION	TOLÉRANCE
PAIX	SAGESSE
CONSTANCE	CLÉMENCE
DOUCEUR	COURAGE
FORCE	JOIE

C'est en développant ces vertus que chacun d'entre nous fait faire au monde entier un pas de plus vers son ultime, inconcevable et glorieux accomplissement. Nous comprenons alors que nous ne recherchons pas à profiter égoïstement de quelque mérite personnel, mais que chaque être humain, par son caractère unique, riche ou pauvre, grand ou petit, a la même importance que les autres dans le Dessein Divin, et que le même grandiose privilège lui est donné d'être un sauveur du monde par le simple fait de savoir qu'il est un parfait enfant du Créateur. Tout comme ces vertus existent, degrés vers la perfection, existent aussi des entraves ou ingérences, qui servent à renforcer notre détermination à tenir bon.

Ce sont elles les vraies causes de la maladie et les voici :

CONTRAINTE	DOUTE
PEUR	FERVEUR EXCESSIVE
AGITATION INQUIÈTE	IGNORANCE
HÉSITATION	IMPATIENCE
INDIFFÉRENCE	TERREUR
FAIBLESSE	CHAGRIN

Si nous le leur permettons, celles-ci se refléteront dans le corps, entraînant la maladie. Faute de comprendre les vraies causes, nous avons attribué la discordance à des influences extérieures : germes, froid, chaleur, et avons nommé les conséquences : rhumatismes, cancer, asthme, etc., pensant que la maladie a son origine dans le corps physique.

Le genre humain est par conséquent formé de différents groupes

distincts, chacun d'eux remplissant sa fonction propre, qui est d'incarner dans le monde physique l'enseignement particulier qu'il a assimilé. Au sein de ceux-ci, chaque individu a son identité propre, une tâche précise à accomplir, et une façon bien personnelle d'exécuter celle-ci. Il existe d'autres causes de discordance qui, à moins que nous ne restions fidèles à notre identité et à la tâche que nous devons accomplir, peuvent réagir sur le corps sous forme de maladie. La vraie santé est bonheur, un bonheur facile à réaliser, car c'est un bonheur qui s'obtient dans les petites choses, les choses que nous aimons vraiment faire, ou dans la compagnie de ceux que nous aimons sincèrement. Cela se fait en l'absence de toute tension, sans effort, sans quête épuisante de l'inaccessibile ; la santé s'offre à nous pour que nous l'accueillions chaque fois que nous le désirons. C'est découvrir et accomplir la tâche à laquelle nous aspirons vraiment. Tant d'entre nous répriment leurs aspirations profondes et ne sont plus à leur place : pour répondre aux souhaits d'un parent, un fils peut devenir avocat, soldat, homme d'affaires, alors que son aspiration profonde le porte vers la menuiserie ; ou bien, en raison de l'ambition qu'une mère nourrit de voir sa fille bien mariée, le monde peut perdre une autre Florence Nightingale. Ce sens du devoir est alors un faux sens du devoir, qui dessert le monde. Il en résulte chagrin et gâchis probable de la plus grande partie d'une existence avant que l'erreur puisse être corrigée.

Un Maître a dit une fois : « Ne savez-vous pas que je dois m'occuper des affaires de mon Père ? », voulant dire par là qu'il doit obéir à Sa Divinité et non à ses parents terrestres.

Découvrons ce qui nous attire le plus dans la vie, et réalisons-le : que cela devienne une part si intime de nous-même qu'elle soit aussi naturelle que respirer ; aussi naturelle que l'est pour l'abeille le fait de recueillir le miel, et pour l'arbre de perdre ses feuilles mortes à l'automne et de donner naissance à de nouvelles au printemps. Si nous observons la nature, nous constatons que chaque créature, oiseau, arbre et fleur, a un rôle précis à jouer, une tâche individuelle précise à accomplir, par laquelle elle participe à l'Univers entier et l'enrichit. Le ver même, par son travail quotidien, contribue à drainer et purifier la terre. Celle-ci pourvoit à l'alimentation de tous

Le monde souhaite nous asservir, car ce n'est vraiment que lorsque nous comprenons et que nous pouvons réaliser sans entrave notre moi authentique que nous sommes capables de servir l'humanité. C'est la grande vérité énoncée par Shakespeare : « Pour que ton moi profond soit vrai, il doit t'être fidèle comme la nuit suit le jour ; alors, tu ne peux mentir à personne ».

Labelle, par le choix même qu'elle fait d'une fleur particulière pour son miel, contribue à fournir à celle-ci le pollen nécessaire à la vie future de la jeune plante.

CHAPITRE V

C'est en permettant l'ingérence que nous cessons d'écouter les exigences de notre âme, et que la discordance et la maladie apparaissent. À l'instant où la pensée d'autrui pénètre notre esprit, elle nous détourne de notre véritable voie.

Dieu nous a donné à chacun un droit de naissance, une individualité qui nous est propre : Il nous a assigné une tâche particulière à remplir, que nous sommes seuls à pouvoir accomplir. Il nous a donné à chacun un itinéraire particulier à suivre, que rien ne doit perturber. Veillons à ce que non seulement nous ne permettions aucune immixtion mais, et c'est encore plus important, à ce que nous ne perturbions autrui en aucune façon. C'est en cela que réside de la vraie santé, le service authentique, et l'accomplissement de notre mission sur terre.

Les ingérences se produisent dans toute existence et font partie du Dessenin Divin ; elles sont nécessaires pour que nous apprenions à les affronter. En fait, nous pouvons les considérer comme des obstacles utiles, dont la seule raison d'être est de nous aider à gagner en force, à nous rendre compte de notre Divinité et de notre invincibilité. Et nous savons aussi que c'est seulement lorsque nous leur permettrons de nous influencer qu'elles prennent de l'importance et tendent à freiner notre évolution. Il ne dépend que de nous d'évoquer rapidement : où bien nous permettrons l'ingérence dans notre

mission divine, ou bien nous acceptons que cette ingérence (dénommée maladie) se manifeste et nous la laissons porter préjudice à nos corps ; ou bien encore, en tant qu'enfants de Dieu, nous les mettrons à profit pour nous ancrer plus fermement dans notre dessein.

Plus les obstacles apparents se dressent sur notre chemin, plus nous pouvons être sûrs que notre mission vaut la peine d'être accomplie. Florence Nightingale a réalisé son idéal face à l'adversité d'un pays ; Galilée pensait que la terre était ronde contre l'incrédulité du monde entier, et le vilain petit canard est devenu le cygne malgré le mépris de toute sa famille.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas le droit de nous ingérer dans la vie d'un enfant de Dieu. À chacun de nous une tâche est assignée, que nous sommes seuls à pouvoir exécuter à la perfection. Ce n'est que lorsque nous oublions cela, et que nous tentons d'imposer nos actes aux autres, ou que nous les laissons nous imposer les leurs, que le conflit et la discordance apparaissent en nous.

Cette discordance — la maladie — s'exprime dans le corps, car celui-ci ne sert qu'à refléter les rouages de l'âme ; tout comme le visage exprime le bonheur par les sourires, ou la mauvaise humeur par des froncements de sourcils. Il en est de même quant aux choses plus importantes : le corps exprime les vraies causes de la maladie (telles la peur, l'hésitation, le doute, etc.) par le désordre de ses mécanismes organiques et tissulaires.

La maladie est donc le résultat d'une ingérence : ingérence dans la vie d'autrui, ou ingérence d'autrui acceptée par nous-mêmes.

CHAPITRE VI

Tout ce que nous avons à faire, c'est préserver notre identité, vivre notre propre vie, être le capitaine de notre navire, et tout ira bien.

Tous les hommes développent progressivement en eux certaines grandes qualités, en se concentrant peut-être sur une ou deux à la fois. Il s'agit de celles qui se sont incarnées dans la vie terrestre de tous les Grands Maîtres qui, à différentes époques, sont venus au

tion directe avec leur Moi Supérieur. Ces exigences sont destinées à être respectées aveuglément, car seule l'âme sait par quelles épreuves doit passer tel caractère particulier. Quelle que puisse être cette exigence, importante ou banale, le désir d'une autre rasse de thé ou un changement complet des habitudes de vie, on doit lui obéir de bon cœur. L'âme sait que la satiété est la seule vraie guérison de ce qu'en ce monde, nous considérons comme le péché et l'erreur, car jusqu'à ce que l'être dans sa totalité se révolte contre un acte précis, ce défaut n'est pas éliminé mais seulement dissimulé, tout comme il est préférable et plus rapide de continuer à plonger ses doigts dans le pot de confiture jusqu'à ce qu'on soit si malade que celle-ci n'exerce plus aucun attrait.

Nous ne devons pas confondre nos vrais désirs, les aspirations de nos moi authentiques, avec les aspirations et les désirs d'autrui, ou de la conscience — autre mot pour désigner la même chose — si souvent enracinés dans nos esprits. Nous ne devons pas sentir comp- re de l'interprétation qu'autrui donne de nos actes. Seule notre âme est responsable de notre bien, et notre réputation est sous Sa protection : nous pouvons rester serins, certains qu'il n'existe qu'un seul péché, celui qui consiste à ne pas répondre aux exigences de notre Divinité. C'est le péché contre Dieu et notre prochain. Ces aspirations, intuitions, désirs ne sont jamais égoïstes : ils ne regardent que nous et n'ont de raison d'être que notre bien, de même qu'ils nous apportent la santé de l'esprit et du corps.

La maladie est la conséquence, dans le corps physique, de la réticence, de la personnalité à suivre la voie indiquée par l'âme. La maladie s'installe quand nous faisons la sourde oreille pour ne pas entendre « la petite voix tranquille », et quand nous oublions la Divinité qui réside en nous, lorsque nous tentons d'imposer nos aspirations aux autres, ou que nous laissons leurs suggestions, idées, aspirations et exigences nous influencer. Plus nous nous libérons des influences extérieures, de la personnalité d'autrui, plus nous pouvons servir notre âme dans l'accomplissement de son œuvre.

C'est seulement lorsque nous essayons de gouverner et de diriger autrui que nous sommes égoïstes. Mais le monde essaie de nous dire que l'égoïsme, c'est succomber à ses désirs. Il en est ainsi parce que

La vérité n'a nul besoin d'être analysée, discutée, ni noyée dans le verbiage. Nous la percevons en un éclair ; c'est une part de nous-même. C'est seulement à propos des choses superficielles et complexes de l'existence qu'il nous faut être aussi convainquants, de celles qui ont conduit au développement de l'intellect. Les choses essentielles sont simples ; ce sont celles qui nous font dire : « Mais, c'est vrai, il me semble avoir toujours su cela » ; ainsi en est-il de la compréhension du bonheur que nous ressentons quand nous sommes en harmonie avec notre moi spirituel, et plus l'union est étroite, plus intense est la joie. Songez à l'éclair rayonnant qu'on voit parfois chez une mariée le matin de ses nocces, au ravissement d'une mère devant son nouveau-né, à l'extase de l'artiste réalisant un chef-d'œuvre ; ainsi en est-il des instants d'union spirituelle.

Songez comme l'existence serait merveilleuse si nous la vivions dans cette joie ; or c'est possible lorsque nous nous investissons totalement dans l'œuvre de notre vie.

CHAPITRE IV

Si nous suivons notre intuition nos aspirations, nos idées et nos désirs personnels, nous ne devons jamais connaître que joie et santé.

Entendre la voix de notre âme n'est pas non plus un progrès hors de portée ; cela nous a été rendu si simple, si nous voulons bien le reconnaître. Simplicité est le mot-clé de toute la Création.

Notre âme (cette petite voix tranquille, la voix même de Dieu) s'adresse à nous par l'intermédiaire de notre intuition, de notre instinct, par le biais de nos désirs, de nos idéaux, à travers nos goûts et nos aversions ordinaires, quelle que soit la manière qui nous convient le mieux pour l'entendre individuellement. De quelle autre manière Dieu peut-il s'adresser à nous ? Notre intuition, nos désirs, nos goûts et nos aversions véritables nous sont donnés pour que nous puissions interpréter les exigences spirituelles de notre âme au moyen de nos perceptions physiques limitées, car il est encore impossible à beaucoup d'entre nous d'être en communica-

dominer toutes choses.

Notre âme nous guide en toute circonstance, face à tout obstacle, pour peu que nous voulions écouter ; ainsi dirigés, l'esprit et le corps parcourent l'existence rayonnants de bonheur et de santé parfaite, comme débarassés de tout souci et de toute responsabilité, tel le petit enfant confiant.

CHAPITRE III

Nos âmes sont parfaites, puisque nous sommes enfants du Créateur, et tout ce qu'elles nous disent de faire l'est pour notre bien

Par conséquent, la santé est la juste compréhension de ce que nous sommes : nous sommes enfants de Dieu, nous sommes parfaits. Il est inutile que nous efforcions d'obtenir ce que nous possédons déjà. Nous ne sommes ici-bas que pour exprimer sous une forme concrète la perfection héritée depuis le commencement des temps. La santé, c'est répondre uniquement aux exigences de nos âmes, être aussi confiants que les petits enfants ; c'est rejeter l'intellect (cet arbre de la connaissance du bien et du mal) et ses raisonnements, c'est refuser de peser le « pour » et le « contre », ses craintes anticipées. La santé, c'est ignorer le conformisme, les idées et les exigences banales d'autrui, afin de parcourir l'existence saine et saufs, hors d'atteinte, libres de servir nos semblables.

Nous pouvons apprécier notre santé d'après le bonheur que nous éprouvons, et par notre bonheur nous savons que nous répondons aux exigences de nos âmes. Il n'est pas nécessaire d'être moine, nonne, ou de se retirer du monde ; le monde est là pour que nous en profitions et que nous le servions, et c'est seulement en servant autrui par amour et dans le bonheur que nous sommes réellement utiles, et que nous pouvons donner le meilleur de nous-mêmes. Une chose accomplie par sens du devoir et accompagnée, peut-être, d'un sentiment d'irritation et d'impatience, est sans valeur ; c'est seulement un temps précieux gaché, alors qu'un frère peut avoir réellement besoin de notre aide.

Chacun de nous a une mission en ce monde, et notre esprit et notre corps sont les instruments que notre âme emploie dans l'accomplissement de cette tâche, si bien que lorsque tous trois agissent en harmonie, une santé et un bonheur parfaits en résultent.

Mission divine ne signifie pas sacrifice, retrait du monde, refus des joies qu'offrent la beauté et la nature ; au contraire, elle signifie plénitude dans la jouissance plus grande tirée de toutes choses : elle veut dire assumer les tâches domestiques, pratiquer l'agriculture, la peinture, l'art dramatique, ou servir nos semblables dans les boutiques ou les maisons. Et ce travail, quel qu'il puisse être, si nous l'aimons par-dessus tout, est l'exigence précise de notre âme, la tâche que nous devons accomplir en ce monde, et dans laquelle nous seuls pouvons nous identifier à notre moi véritable, en traduisant d'une manière concrète et banale le message de ce moi authentique.

Nous pouvons par conséquent apprécier, d'après notre état de santé, la qualité de la traduction que nous donnons de ce message. Toutes les qualités spirituelles se retrouvent en l'homme de perfection ; et nous venons en ce monde pour exprimer celles-ci, chacune à leur tour, afin de les porter à la perfection et de les renforcer pour qu'aucune épreuve, aucun obstacle, puisse nous affaiblir ou nous faire dévier de la voie qui mène à l'accomplissement de ce dessein. Nous choisissons notre activité terrestre, de même que les conditions apparentes de notre existence, qui nous offrent les meilleures occasions de mettre tout notre être à l'épreuve. Nous venons au monde pleinement conscients de notre rôle spécifique ; nous naissons avec le privilège inconcevable de savoir que toutes nos batailles sont gagnées avant d'être livrées, que la victoire est certaine avant même que le combat n'ait lieu, car nous savons que nous sommes les enfants du Créateur, et que par là-même nous sommes d'essence divine, invincibles. Pour nous, forts de cette connaissance, la vie est joie ; nous pouvons considérer les épreuves et les difficultés comme des expériences, car il nous suffit de nous rendre compte de notre puissance, d'être fidèles à notre Divinité, lorsque celles-ci se dissipent totalement comme la brume sous l'effet du soleil. Dieu a vraiment donné à Ses enfants le pouvoir de

Libère-toi toi-même

CHAPITRE I

L'histoire de la vie, c'est aussi simple que cela

Une petite fille a décidé de peindre le tableau d'une maison pour l'anniversaire de sa mère. Dans sa petite tête, la maison est déjà peinte ; elle sait à quoi elle doit ressembler dans son plus petit détail, et il ne lui reste plus qu'à la coucher sur le papier.

Le tableau est achevé à temps pour l'anniversaire. De son mieux, elle a fait prendre forme à l'idée qu'elle se fait d'une maison. C'est une œuvre d'art, car elle s'y est entièrement investie. Chaque coup de pinceau donné par amour pour sa mère. Chaque fenêtre, chaque porte, y est représentée avec la conviction qu'elle a sa place. Même si elle ressemble à une meule de foin, c'est la maison la plus parfaite qui ait jamais été peinte : c'est une réussite, car la jeune artiste a mis tout son cœur, toute son âme et tout son être à la réaliser.

Ce geste respire la santé, la réussite, le bonheur et la reconnaissance sincère. C'est le juste hommage rendu par amour dans la liberté parfaite de l'action personnelle.

De même, nous venons ici-bas, sachant quel tableau nous devons peindre, après avoir déjà tracé l'itinéraire de notre vie, et tout ce qu'il nous reste à faire est de lui donner une forme concrète. Nous parcourons notre existence, pleins de joie et d'enthousiasme, apportant tous nos soins à parfaire ce tableau, et à traduire de notre mieux nos idées et nos objectifs personnels dans la vie matérielle, quelque soit le cadre que nous avons choisi.

Alors si, du début à la fin, et de toutes nos forces, nous sommes fidèles à nos idéaux personnels, à nos désirs les plus profonds, il n'y a pas d'échec, notre vie est une immense réussite, une existence saine et heureuse.

La même petite histoire de l'enfant-peintre illustre comment, si

nous le leur permettrons, les obstacles de l'existence peuvent perturber cette réussite et ce bonheur purs, et nous détourner de notre but.

Heureuse, l'enfant est absorbée dans sa peinture, lorsque quel-
qu'un passe par là et dit : « Pourquoi ne pas mettre une fenêtre ici, et une porte là ? Et, naturellement, l'allée du jardin devrait suivre ce trajet-là. » L'enfant perd alors tout intérêt au travail. Elle peut continuer, mais elle ne met plus maintenant sur le papier que les idées d'autrui : elle peut être contrariée, irritée, malheureuse, et craindre de rejeter ces suggestions. Elle peut commencer à détester le tableau, voire même à le déchirer. En fait, selon le caractère de l'enfant, la réaction sera celle-là.

Dans le tableau achevé, on peut reconnaître une maison, mais celle-ci est imparfaite, et c'est l'échec, car elle est l'interprétation des idées d'autrui, étrangères à celles de l'enfant. C'est un cadeau d'anniversaire inutile, car il peut ne pas être prêt à temps, et la mère sera obligée d'attendre son présent une année entière.

Telle est la maladie : la réaction à l'ingérence. C'est un échec et un mal provisoires ; cela se produit lorsque nous laissons autrui s'immiscer dans notre existence, et introduire en nous le doute, la crainte ou l'indifférence.

CHAPITRE II

Notre santé dépend de l'harmonie qui existe entre nous et nos âmes

Il est d'une importance primordiale que la signification de la santé et de la maladie soit comprise.

La santé est notre héritage, notre droit. C'est l'union totale et profonde entre l'âme, l'esprit et le corps ; et ce n'est pas un idéal hors de portée, difficile à réaliser, mais il est si naturel et accessible qu'il a échappé à beaucoup d'entre nous.

Beaucoup de choses, ici-bas, ne sont que l'interprétation de celles qui appartiennent au domaine spirituel. Une intention divine est présente derrière le fait le plus insignifiant.

Table des sous-chapitres

CHAPITRES

I. L'histoire de la vie, c'est aussi simple que cela 46

II. La santé dépend de l'harmonie avec notre âme 47

III. Puisque nous sommes enfants du Créateur, nos âmes sont parfaites, et tout ce qu'elles nous disent de faire est pour notre bien 49

IV. Si nous suivions notre instinct, nos souhaits, nos desirs, nos idées, nous ne connaîtrions jamais que la joie et la santé 50

V. Permettre l'ingérence d'autrui nous empêche d'écouter la voix de notre âme, et c'est ce qui introduit la disharmonie et la maladie. Quant la pensée d'autrui pénètre notre esprit, elle nous détourne de notre véritable voie 52

VI. Tout ce que nous avons à faire, c'est sauvegarder notre personnalité, pour vivre notre vie, pour être le commandant de notre navire, et tout ira bien 53

VII. Une fois que nous rendons compte de notre divinité, le reste est facile 57

VIII. Les plantes guérisseuses sont celles auxquelles a été confié le pouvoir de nous aider à sauvegarder notre personnalité 58

IX. La vraie nature de la maladie 59

X. Libérer pour être libre 60

XI. La guérison 62

Introduction

Il est impossible d'exprimer la vérité. L'auteur de ce livre n'a aucun désir de prêcher ; en fait, cette méthode de transmission de la connaissance lui répugne énormément. Il a tenté, dans les pages qui suivent, de montrer aussi clairement et aussi simplement que possible, le but de nos existences, l'utilité des difficultés qui nous assaillent, et les moyens par lesquels retrouver la santé ; et, en fait, comment chacun de nous peut devenir son propre médecin.

Libère-toi toi-même

EDWARD BACH, Médecin,
M. B., B. S., M.R.C.S., L.R.C.P., D.P.H.

C'est pendant cette période intermédiaire, entre 1929 et 1934, qu'il rédigea ses premières brochures à propos des remèdes. L'exposé de sa philosophie et les descriptions des douze remèdes ont d'abord été réunis dans sa brochure initiale, intitulée *Libère-toi toi-même*, qui a précédé *Guéris-toi toi-même* et *Les douze guérisseurs*.

La brochure intitulée *Vous souffrez de vous-même* était un discours prononcé à l'attention d'un auditoire de médecins homéopathes. On a souvent pensé du Dr Bach était en avance sur son temps, et que ses remèdes étaient considérés comme une médecine du futur. Dans *Vous souffrez de vous-même*, il décrit une vision des hôpitaux et le rôle du médecin dans les temps à venir.

1929-1934

« Il consacrait chaque penny qu'il gagnait à son travail de recherche, essayant par des moyens scientifiques de parvenir à la guérison de toute maladie, en particulier les maladies dites « incurables ». Il ne put y parvenir par cette voie, aussi abandonna-t-il toutes ses activités londoniennes pour partir à la campagne découvrir une nouvelle méthode de guérison et de nouveaux remèdes parmi les plantes simples et d'ordinaire pourvues des champs ».

Nora Weeks

Première partie

Pendant les cinq années suivantes, les voyages du Dr Bach amenèrent à parcourir toutes les régions d'Angleterre et du Pays de Galles, d'Abersoch au Sussex, des régions de l'Ouest à l'Est Anglia. Chaque hiver, il s'installait à Cromer, située sur la côte nord du Norfolk où, au cours de ses consultations, il soignait ses malades avec les nouveaux remèdes qu'il avait découverts. À cette époque, il n'existait que douze remèdes, auxquels le Dr Bach se référait en les appelant *Les douze guérisseurs*, et durant cette première période, il pensait que tous les états émotionnels et types caractérotologiques prédominants correspondaient à l'un des douze guérisseurs. À mesure que le temps passa, il s'aperçut toutefois qu'il ne disposait d'aucun remède pour certains cas, aussi poursuivit-il ses recherches.

dont un même groupe de sujets souffriraient seraient-elles les mêmes ? Il comprit brusquement que les sujets appartenant à un groupe donné ne souffriraient pas du tout du même type de maladie, mais que, quelle que fût celle qu'ils contractaient, ils réagiraient de la même façon, ou presque. Il prit désormais l'habitude d'observer minutieusement chaque patient qui venait le consulter, et il commença à fonder la prescription de ses nosodes sur la typologie du malade exprimée par ses dispositions d'humeur, manies, petites habitudes, ses réactions à la maladie et autres signes analogues. Les résultats furent si encourageants qu'il sentit alors qu'il devait être sur la bonne voie. Le moment était venu de découvrir les plantes et les herbes qui guériraient le malade lui-même, car alors les symptômes, la pathologie physique, seraient également guéris. »

La théorie des groupes

Ce texte, rédigé par Nora Weeks, explique le rapport qui existe entre les nosodes intestinaux et sept groupes typologiques. Lorsqu'il a remplacé les nosodes bactériens par les remèdes floraux, ces sept groupes typologiques ont donné leurs noms aux sept séries de rubriques sous lesquelles sept groupes de remèdes ont été rangés. Nora Weeks nous a dit combien le Dr Bach avait été transporté de joie en constatant qu'il pouvait fonder, avec davantage de réussite, son traitement par les nosodes sur les traits de caractère plutôt que sur les examens cliniques — car cela lui a démontré l'indubitable existence d'une relation entre le comportement, le tempérament d'un sujet et la pathologie physique.

« En 1928, chaque fois qu'il disposait d'un moment de liberté, Edward Bach recherchait les plantes et les herbes qui remplaceraient ses nosodes bactériens, et un soir, il fit deux découvertes essentielles concernant la nature, la cause et les conséquences de la maladie. Voici comment cela est arrivé : il assistait à un dîner, donné dans une grande salle de banquet ; il était venu à contre-cœur et recherchait le moyen d'échapper à l'ennui en observant toutes les personnes qui l'entouraient, quand l'idée lui traversa soudain l'esprit qu'on pouvait classer l'ensemble de l'humanité en groupes, ou types. Chacune des personnes présentes dans cette salle appartenait à l'un de ces groupes, et il remarqua que certaines d'entre elles se ressemblaient si étroitement par leurs gestes, leur manière de s'exprimer, le ton de leur voix, ainsi que par d'autres traits, qu'elles auraient pu faire partie de la même famille. À la fin de la soirée, il était parvenu à distinguer un grand nombre de groupes qu'il était en train de comparer aux sept groupes de germes à partir desquels il avait déjà préparé ses nosodes, les sept nosodes de Bach, qu'on appelle aujourd'hui les sept nosodes intestinaux. Il décida d'étudier sérieusement la question de ces groupes.

Il se demandait comment cette théorie des groupes s'appliquerait à la maladie physique et à sa guérison. Les maladies

est possible qu'une nouvelle forme de dynamisation soit découverte à l'avenir, qui permettra d'inverser la polarité des éléments simples et des plantes, mais jusqu'à ce que ce moment soit venu, nous n'avons pas le choix.

Aujourd'hui, l'effet curatif de ces nosodes est admis sur le plan international, et la somme des bienfaits quotidiens que nous obtenons dans la lutte contre la maladie est incalculable, si bien qu'il ne semble pas que ce bienfait doive être refusé à l'humanité tant que le moment n'est pas venu où nous aurons découvert une méthode spécifique pour combattre la psore d'Hahnemann d'une manière qui répondra au désir de l'esprit esthétique le plus exigeant. Il est infiniment plus important que cette recherche soit reconnue comme la poursuite de l'œuvre d'Hahnemann et, bien qu'elle soit elle-même imparfaite, comme montrant la voie vers une autre découverte. L'école homéopathique doit en surveiller et en diriger le développement et l'évolution, de même qu'elle ne doit pas permettre qu'elle soit pervertie entre les mains d'hommes qui ne comprennent pas les principes fondamentaux sur lesquels elle repose.

Note des auteurs : Il est intéressant de savoir que trois des plantes citées page 32 étaient Muscade, Impatiens et Clématite. Mais le Dr Bach employait alors la méthode homéopathique pour préparer les remèdes, et ce n'est qu'après avoir mis au point les méthodes de préparation, solaire et par ébullition, qu'il put résoudre le problème de la polarité.

pas s'écarter d'un iota des lois fondamentales énoncées par leur découvreur. Car la science en apporte les preuves détaillées — le remède analogue, la dose unique, le risque d'une répétition hâtive de celle-ci ».

« Une lutte va s'instaurer entre l'ancienne homéopathie et la nouvelle ; veillez à ce que l'ancienne reçoive la part de dividendes qu'elle mérite, que son excellence soit préservée, et que, fidèle à ses enseignements, elle ne soit pas débordée par le courant scientifique qui ne fait que suivre dans le sillage d'Hahnemann ».

J'aurais souhaité pouvoir vous présenter sept plantes au lieu de sept groupes de bactéries, car une certaine réticence semble toujours présente dans les esprits de beaucoup quant à l'emploi d'une substance associée à la maladie dans le traitement d'états pathologiques. Leur-être est-ce une attitude procédant d'un esprit étroit, et sommes-nous à présent trop enclins à vouloir garder une médecine parfaitement pure, et nous sommes-nous quelque peu tournés vers l'extrême opposé, peut-être en réaction contre les pratiques médicales et, aujourd'hui, la vivisection. En outre, il se peut que les germes que nous employons soient bienfaisants pour l'humanité au lieu d'être nocifs.

Nous nous efforçons de remplacer le nosode bactérien par des plantes et, à vrai dire, nous avons constaté la quasi-comparabilité de certaines d'entre elles ; par exemple, les vibrations de l'ornithogale sont presque identiques à celles des germes du groupe Morgan, et nous avons découvert une algue qui présente presque les mêmes caractéristiques que les germes appartenant au groupe Shigella dysenteriae, mais une lacune subsiste toutefois, et ce point particulier nous tient en échec dans l'effort que nous faisons pour éviter d'employer les nosodes bactériens. Ce point essentiel est la polarité. Lorsqu'ils sont dynamisés, les remèdes issus des champs et de la nature présentent une polarité positive, alors que ceux qui ont été associés à la maladie présentent une polarité négative, et il semble actuellement que ce soit cette polarité inversée qui joue un rôle si important dans les résultats obtenus avec les nosodes bactériens. Il

une telle réussite que les allopathes les employant déjà sont plus nombreux que les homéopathes inscrits à l'Ordre, en Angleterre. Certains d'entre eux ont totalement abandonné la seringue et l'ancienne méthode d'injection par voie hypodermique pour l'emploi du nosode, et nous voyons un risque particulier apparent si cette pratique se répand trop largement en l'absence de dispositions réglementaires, car il ne doit être mis en œuvre que par des praticiens ayant reçu une formation spécifique. L'existence de l'homéopathie dans ce pays dépend dans une certaine mesure de son aptitude à guérir des cas où l'allopathie a échoué, et la possession de ces préparations permet à l'allopathie qui les emploie convenablement d'entrer bien davantage en concurrence qu'auparavant. Vous pouvez être certain que si ces travaux sont repris par l'autre école, elle s'attribuera l'entière paternité de cette découverte, si l'intervalle approprié entre répétitions des doses est respecté. Aujourd'hui, vous avez en la personne du Dr Paterson, de Glasgow, un pathologiste des vôtres qui travaille sur ces nosodes, les prépare et mène des recherches approfondies en ce domaine, si bien que grâce à une source interne, vos progrès vont de pair avec celles-ci.

En conclusion, j'aimerais vous rappeler les paragraphes suivants, qui achevaient un article que je vous ai lu en avril 1920 :

« Il faut comprendre qu'entre temps, la science, d'une manière totalement différente, est en train de confirmer les principes de l'homéopathie. C'est à Hahnemann que doit revenir toute la gloire d'avoir été en avance sur la science de plus d'un siècle ».

« Aujourd'hui, l'ensemble du corps médical adopte une attitude respectueuse à l'égard de l'homéopathie ; mais lorsque, comme cela se produira certainement d'ici peu, on reconnaîtra et estimera que toute la recherche moderne dépendant des allopathes s'avère évoluer dans la direction des principes établis par Hahnemann, on reconnaîtra alors en l'homéopathie la merveilleuse science qu'elle est ».

« Que tous les membres de votre Société veillent à préserver leur fierté de compter parmi les pionniers ; qu'ils veillent à ne

appréciera par conséquent chaque cas de maladie confié à ses soins en fonction de ses caractéristiques individuelles. Quand il en aura recherché les caractères spécifiques et observé tous les signes et symptômes (car ils existent pour qu'on les observe), il le traitera selon son individualité (c'est-à-dire en fonction du groupe spécifique de symptômes qui se manifestent), avec un remède individualisé approprié » (parag. 48).

Le dernier point sur lequel nous voulons insister est qu'Hahnemann imagine également l'indispensable réserve de remèdes existante, pour peu qu'on fasse les efforts nécessaires afin de les obtenir. Nous le citons encore :

« Par ailleurs, on peut employer les agents pathogènes habituellement dénommés « drogues » ou « médecines » à des fins de guérison, avec infiniment plus de commodité, une habitude accrue quant au résultat escompté, et une richesse de choix pratiquement illimitée. Nous pouvons conférer à la pathologie antagoniste ainsi provoquée (dont le rôle est de faire disparaître la pathologie naturelle que nous sommes appelés à traiter) une intensité et une durée modulées, car l'importance et l'activité de la dose dépendent de nous. Et comme tout remède est différent de chaque autre et possède un vaste champ d'action, nous avons sous la main, au sein de la multitude de drogues disponibles, un nombre illimité de pathologies artificielles que nous pouvons opposer, résolument, au cours naturel des maladies et infirmités humaines, et par là faire disparaître rapidement et sûrement les troubles naturels à l'aide de pathologies très analogues induites artificiellement » (parag. 37).

À l'avenir, ces nosodes vont sans aucun doute jouer un grand rôle dans le traitement de la maladie, et puisqu'ils sont homéopathiques par nature, ils doivent se répandre dans le monde par le biais des praticiens homéopathes, pour deux raisons : (1) tous les prolongements de l'œuvre d'Hahnemann doivent s'ajouter à celle qui existe déjà en hommage naturel à son génie ; (2) ensuite, un point de port-

On peut considérer ces nosodes comme de puissants agents de drainage qui améliorent l'état d'un malade et qui, dans certains cas, réalisent une guérison complète. Dans d'autres cas, elles purifient à un tel degré l'organisme du patient, qui ne réagissait pas auparavant, que d'autres remèdes ont alors chez ce dernier un effet bénéfique prononcé. Une fois encore, lorsqu'on applique ce traitement, la répétition très prudente des doses, qui dépend entièrement de la réaction du malade — une loi avec laquelle tous les homéopathes sont familiers, mais dont les allopathes méritent du temps à évaluer l'importance — est un facteur fondamental de réussite. Si on introduit ces nosodes dans le corps médical par l'intermédiaire des milieux allopathiques, leur probabilité de réussite est très faible, comparée à celle qu'elle pourrait être s'ils se répandaient par votre intermédiaire, et ce pour deux raisons, à savoir l'absence d'une matière médicale complète, et le fait qu'actuellement la loi de répétition appropriée des doses est méconnue d'eux.

Les résultats obtenus en pratique avec ces préparations ont été

il faut employer cette énergie anti-pathogène impartite à défaut d'une qui le soit » (parag. 133)

« Si le premier remède choisi correspond bien à la maladie dans son intégralité, il doit la guérir. Mais si, en raison du nombre insuffisant de remèdes éprouvés de manière exhaustive, et donc de notre choix limité, le médicament choisi n'est pas précisément homéopatique, de nouveaux symptômes apparaîtront alors qui nous indiqueront à leur tour la voie menant au remède suivant, qui se révélera probablement utile » (parag. 184).

« A vrai dire, seul un nombre considérable de remèdes dont les modes d'action positifs sont ainsi connus avec précision peut nous être utile, et nous permettre de découvrir un remède destiné à chacun des innombrables cas pathologiques naturels. »

« Quand des milliers d'observateurs exigeants et inlassables, au lieu d'un seul jusqu'à maintenant, auront œuvré à la découverte des premiers éléments d'une matière médicale rationnelle, que ne sera-t-il point possible de réaliser dans toute l'étendue de l'infini royaume de la maladie ! Alors, on cessera de se moquer de l'art médical comme d'un art conjectural dénué de tout fondement » (parag. 122).

Son intelligence des énormes possibilités offertes dans le champ de la diversité pathologique est encore illustré dans ce qui suit :

« Chaque épidémie ou pathologie collective sporadique doit être considérée et traitée comme un trouble individuel qui ne s'est jamais encore présentée exactement sous la forme prise dans ce cas, chez ce sujet, dans ces circonstances, et qui ne pourra jamais apparaître à nouveau dans le monde sous une forme identique » (parag. 60).

« Chaque pathologie épidémique existante est différente de toutes les autres, exception faite de celles induites par un miasme immuable et déterminé. D'ailleurs, même chaque cas isolé de pathologie épidémique et sporadique diffère de tout autre, seuls échappant à cette règle ceux qui appartiennent à la pathologie collective observée ailleurs. Le médecin rationnel

drimensuel édité par l'un de nos laboratoires les plus importants :

« Le thérapeute qui emploie les vaccins affirme qu'il existe une grande diversité de cas dans lesquels l'emploi des vaccins en injection sous-cutanée est contre-indiqué. On peut citer les cas de fièvre aiguë et de maladies nerveux hypersensibles comme exemples majeurs.

« On ignore généralement que, dans les infections à streptocoques et à streptococques les vaccins, pris par la bouche comme les autres médicaments, sont tout aussi efficaces, sinon plus, que les vaccins administrés par voie injectable. Les fréquentes visites pour les injections ne sont pas nécessaires, le malade pouvant prendre aisément les vaccins buccaux chez lui au moment prescrit par le praticien. Des succès remarquables ont été obtenus dans le traitement des furoncles et des anthrax. »

Un autre aspect des choses, qu'il est nécessaire à tout homéopathe de comprendre, est ce qu'Hahnemann a assez bien perçu : — le fait que la matière médicale était incomplète et qu'elle ne pouvait pas couvrir toutes les maladies existantes. En outre, il pensait que de nouvelles pathologies pouvaient apparaître en raison des modifications des conditions d'existence dues à la civilisation, et qu'on devrait rechercher de nouveaux remèdes. Encore une fois, son génie comptait qu'un nombre infini de remèdes pourrait être découvert dans la Nature pour répondre à tous les besoins éventuels. Les paragraphes suivants, cités d'après l'« Organon », vous montreront qu'il comptait la nécessité d'un plus grand nombre de remèdes, et la tâche énorme que ses disciples doivent accomplir pour améliorer ses découvertes initiales afin de suivre le rythme de la pathologie dans ses caractéristiques en perpétuelle évolution :

« Le nombre de médicaments éprouvés avec précision quant à leur effet positif étant encore assez limité, il arrive parfois qu'on ne trouve dans le registre symptomatologique du remède convenant le mieux, qu'une fraction plus ou moins importante des symptômes d'un cas pathologique. Par conséquent,

de dynamiser ces substances et de les employer comme agents thérapeutiques dans la guérison de la maladie. De tous les autres points de vue, les nosodes sont identiques aux remèdes homéopathiques, et leur mode de préparation est en parfaite concordance avec les lois de la matière médicale.

Quiconque a étudié un peu la toxémie intestinale ne peut manquer d'observer l'analogie existant entre celle-ci et la pathologie fondamentale, essentielle, décrite par Hahnemann : la psore. Je ne traiterai pas ce sujet en détail aujourd'hui, car si j'ai bien compris, le Dr Gordon, d'Edimbourg, doit traiter pour vous la question de cette analogie de manière exhaustive dans un proche avenir, lorsqu'il vous montrera les preuves irréfutables quant à la nature de la toxémie intestinale à laquelle Hahnemann donna le nom de psore. Il est un point digne d'intérêt que je me permets de mentionner ici en rapport avec cette question, à savoir qu'Hahnemann insiste beaucoup sur l'impossibilité de rencontrer plus d'une pathologie à la fois. On le constate en ce qui concerne les recherches sur la flore intestinale : il est étonnant que ce soit seulement, et justement dans les cas les plus rares, qu'on observe la présence de plus d'un germe devant chez un sujet donné, autre point qui confirme la théorie selon laquelle les deux états sont identiques.

En dépit du fait qu'un seul type de germe soit présent à un moment donné, on peut certes modifier celui-ci par l'administration d'un vaccin, d'un nosode, ou d'un remède, montrant que le type de germe dépend de l'état du malade, et que sa nature se modifie en fonction du substrat sur lequel il doit vivre. D'une manière générale, chez les sujets qui n'ont pas été traités selon les principes homéopathiques, le germe conserve bien davantage les caractères propres à son espèce, sur une période prolongée.

Le point suivant, qui doit être souligné, est le degré d'extension actuel des méthodes homéopathiques au sein de l'école allopathique. Tout a fait indépendamment des recherches dont je vous parle ce soit à propos de ces nosodes, qui sont employées par un très grand nombre d'allopathes à travers le monde, la plupart d'entre eux ont plus ou moins été formés aux principes qui doivent régir la répétition des doses, si bien qu'à cet égard il est peut probable que

des malades ressentent des troubles. Une autre école a résolu en route indépendante le problème de l'administration des vaccins par voie buccale, et elle emploie aujourd'hui, à grande échelle, les basses dilutions de ceux-ci et les administre de cette façon. Jusqu'ici, ces chercheurs, qui sont maintenant représentés dans le monde entier, n'ont pas employé de dilutions supérieures à 4x. Au cours des toutes dernières années, Bestredka et d'autres ont accompli un énorme travail de recherche qui prouve l'efficacité des vaccins administrés par voie buccale, tant à titre prophylactique que curatif. Un grand nombre d'expérimentations a montré qu'on peut immuniser des animaux contre des germes vivants auxquels ils sont très sensibles par quelques doses d'une émulsion morte des mêmes bactéries, et administrée par cette voie. De plus, des essais menés dans le cadre des armées donnent des résultats prometteurs au regard de la capacité qu'ont ces mêmes préparations d'offrir une protection contre la typhoïde, la dysentérie, etc., dans la vie quotidienne, si bien qu'accrue, tant du point de vue prophylactique que thérapeutique, le vaccin administré par voie buccale devient une norme, et qu'on encourage les laboratoires, non seulement dans ce pays, mais à une plus grande échelle sur le Continent, à produire ces préparations en grandes quantités. Les solutions ne sont pas diluées au plein sens du terme, mais en raison de la taille infime des bactéries, la quantité totale présente est vraiment très faible et correspond probablement à peu près à une 2x ou une 3x d'un remède homéopathique : aussi s'apparentent-elles très étroitement à vos travaux, qui se développent et s'étendent rapidement, sont évidemment accomplis exclusivement par l'école allopathique et n'ont aucun lien avec l'homéopathie. Ils se sont développés d'une manière absolument indépendante au sein des laboratoires scientifiques de l'ancienne école. Encore une fois, et sans le savoir, on redécouvre les travaux accomplis par Hahnemann, et on prépare un grand nombre de remèdes, quoique seulement en basses dilutions. L'ancienne école s'efforce de constituer une matière médicale complète, en prenant pour base les différents types de germes, dont il existe évidemment un très grand nombre de variétés.

À titre d'exemple, ce qui suit est une citation du bulletin qua-

tentative de guérison, de la maladie. À présent, nous pouvons seulement dire qu'il existe une relation, mais jusqu'à maintenant, il est impossible d'en déterminer la nature précise. Il n'est pas du tout vraisemblable que ces bacilles correspondent à une variante du Colibacille normalement présent, mais transformé pour répondre à certains besoins, contrairement d'agir ainsi par le changement d'état de l'hôte, et que ces bactéries, ainsi modifiées, constituent indubitablement un précieux agent thérapeutique, si elles sont dynamisées. La science tend à montrer que la vie est harmonie — un état d'accord — et que la maladie est discordance, ou encore correspond à des conditions dans lesquelles un élément de l'ensemble ne vibre pas à l'unisson.

Il est intéressant d'observer que lorsqu'on distingue ces germes entre eux, on emploie le lactose. Le lactose diffère des autres sucres en ce qu'il est un produit animal, les autres étant d'origine végétale. Les recherches récentes montrent que pour qu'un ferment puisse agir sur une substance, les vibrations de ce ferment doivent être en résonance avec le poids atomique de la substance qui doit fermenter. D'où le fait que les germes capables d'entraîner la fermentation du lactose peuvent vibrer en résonance avec le tissu animal, alors que ceux qui ne remplissent pas cette condition, sont également incapables d'être en harmonie avec des substances autres que d'origine végétale. Si cette théorie supporte l'épreuve du temps, elle nous fera parcourir un chemin considérable vers la compréhension de phénomènes de nature fondamentale, et cela signifie que nous sommes en possession d'une méthode permettant de distinguer les germes bénéfiques de ceux qui nuisent à l'être humain. C'est à ce moment précis, lorsqu'ils ont un effet nocif, que nous choisissons

D'abord que ce groupe spécifique de bacilles intestinaux non réguliers.

non, comme on l'a fait jusqu'à maintenant, à intervalles lois établies par Hahnemann en observant la réaction du malade et agents curatifs extrêmement précieux si on les administrait selon les (2), que les vaccins préparés à partir de ces bacilles étaient des étaient incontestablement associés à la maladie chronique ; ensuite pathogènes, et ne provoquant pas la fermentation du lactose, Ce fut à ce moment que, venant travailler dans votre hôpital

comme bactériologiste, nous avons été initié au savoir homéopathe. C'est en lisant pour la première fois l'« Organon » d'Hahnemann que nous avons compris instantanément que la tâche de l'immunologie moderne était simplement à redécouvrir, par un procédé différent, des faits qu'il avait compris un siècle auparavant, et que, en collaboration avec certains de vos pairs, les principes homéopathiques ont été appliqués à ces différents groupes de bacilles, de même que des préparations ont été effectuées à partir de ceux-ci, en les dynamisant de la même manière que vous le faites pour vos remèdes. Il ne fallut que très peu de temps pour prouver que les nosodes ainsi préparés présentaient une très grande valeur thérapeutique, et les recherches ultérieures, poursuivies pendant les huit dernières années, au cours desquelles des centaines de cas ont été traités, ont plus que justifié nos premiers espoirs. Non seulement on emploie aujourd'hui ces nosodes en Angleterre, mais aussi, dans une plus large mesure encore en Allemagne et en Amérique, de même que dans une moindre mesure en France, en Hollande et en Suisse.

En la considérant du point de vue homéopathique, la première question importante qu'on doit se poser est de savoir si ces préparations sont en accord avec les lois d'Hahnemann et si elles représentent un prolongement de son œuvre. Beaucoup d'entre nous ont le sentiment que c'est le cas : en maintes occasions, le fondateur de l'homéopathie emploie la substance pathogène comme base d'un remède, et il fait peu de doute que s'il avait eu la possibilité d'isoler ces germes, il les aurait utilisés. En outre, nous ne savons pas encore avec certitude si ces germes sont la cause, la conséquence, ou une

ce, mais que des phases négatives se manifestent lorsqu'ils sont totalement absents, ainsi que des phases positives lorsqu'ils sont présents en proportions variables. De plus, leur nombre total pendant les phases positives varie d'un jour à l'autre. Si nous faisons débiter la mise en culture au cours d'une phase négative, ils commencent à apparaître au sein des prélèvements au bout d'un certain temps, d'abord en petit nombre, puis en augmentant régulièrement chaque jour jusqu'à ce que le maximum soit atteint, pour voir leur pourcentage chuter à nouveau jusqu'à leur disparition. Le pourcentage maximum de germes aussi bien que la durée des phases positives et négatives peuvent varier considérablement d'un sujet à l'autre, mais le point intéressant réside dans le fait que la santé d'un sujet, qu'il soit malade ou dans un état apparemment normal, varie directement en fonction de ces phases. Dans les cas de maladie chronique, les symptômes s'aggravent le plus fréquemment vers la fin de la phase négative, et sont soulagés lorsque survient une prolifération des germes déviants et, en général, plus cette prolifération est importante, plus l'état du patient s'améliore. Chez le sujet apparemment sain, si on remarque des périodes où il n'est pas dans son état ou sa forme habituel, cela se produit en général au même moment du cycle. Les Drs Boyd et Paterson, de Glasgow, sont en train d'apporter la preuve qu'il existe d'autres points confirmant la relation entre ces faits et l'état du patient.

Habituellement, l'action d'un vaccin consiste à provoquer une prolifération plus importante et plus durable pour le bien du malade. Si on conserve les tableaux des résultats quotidiens fournis par les coprocultures, il est en général possible de savoir par eux dans quel état se trouve les malades et comment cet état évolue, et ils se sont souvent révélés être un guide précieux dans le choix du moment convenable pour répéter les doses. Ainsi, des points de vue clinique et biologique, il ne peut plus y avoir de doute quant au lien spécifique existant entre ces groupes de germes et la maladie chronique.

L'étape ultérieure — la découverte que les doses doivent être administrées non à intervalles fixes, mais en fonction de la réaction du malade — a été franchie de la manière suivante : on a constaté,

dans les laboratoires du Collège Universitaire, lors du traitement de cas de pneumonie avec le vaccin, qu'on obtenait de meilleurs résultats lorsque les doses étaient administrées en fonction de la manière dont le patient réagissait à l'injection, et que si après la prise d'une dose, le pouls et la température chutaient, les résultats étaient beaucoup plus satisfaisants si aucun autre traitement n'était donné aussi longtemps que cette amélioration se poursuivait, la répétition de la dose n'ayant lieu que lorsque le pouls avait tendance à s'accélérer, de même que la température tendait à augmenter à nouveau. Les guérisons s'effectuaient plus rapidement, le pourcentage de résultats positifs était supérieur, et les doses de vaccin nécessaires étaient considérablement moindres. Une fois cela clairement établi et prouvé, il fallait logiquement poursuivre en expérimentant la même méthode sur tous les types de cas fébriles aigus, et on s'aperçut qu'on obtenait les mêmes résultats positifs. Après que cela eût été nettement confirmé, il vint à l'esprit de ces chercheurs qu'il n'était pas impossible que cette loi, qui paraissait s'appliquer à tous les cas de maladie aiguë, puisse être la même dans les cas de pathologie chronique. Aussi essaya-t-on, et les résultats furent-ils à nouveau meilleurs qu'on ne l'avait prévu.

Dans les cas chroniques, on laissait s'écouler un intervalle minimum de trois semaines avant de répéter la dose, car on avait constaté que dans certains cas, l'effet salubre se manifestait rarement avant ce délai, et si au bout de trois semaines, l'amélioration survenait, aucune autre dose n'était administrée avant que le moindre signe favorable ait disparu, et cela que l'état du malade soit devenu stationnaire ou qu'il y ait eu tendance à la rechute. On constata de cette façon que la période d'amélioration durait, selon les cas, de deux ou trois semaines à douze mois en de rares occasions, et qu'en s'abstenant de répéter la dose pendant l'intervalle où elle se manifestait, on obtenait de bien meilleurs résultats, de même qu'on atteignait un pourcentage supérieur de réussite, tandis qu'on devait administrer une quantité de vaccin évidemment moins importante dans chaque cas. Tel fut le succès de cette méthode, appliquée avec persévérance jusqu'à maintenant.

À ce stade, nous sommes donc parvenus à deux conclusions : (1)

La redécouverte de la psore!

PAR EDWARD BACH, M.B., B.S., M.R.C.S., L.R.C.P., D.P.H.

Le but de cet article est de poursuivre la discussion des problèmes qui vous ont été soumis par le Dr Dishington lors de votre dernière réunion, à propos de certains nosodes préparés à partir de germes déviants présents dans le tube digestif, et qui ont été portés à votre attention en différentes occasions au cours des huit dernières années. Je veux vous décrire la manière dont ces nosodes ont été élaborés et se sont développés, ainsi que les modes de pensée, de raisonnement et de mise en application qui les ont amenés à la position qu'ils occupent aujourd'hui.

Trois conditions principales devaient être réunies avant que le stade d'efficacité actuelle de ces nosodes puisse être atteint : (1) La découverte du groupe de germes sur lesquels ils sont fondés ; (2) la validité des lois établies par Hahnemann en ce qui concerne les modalités de répétition des doses ; et (3) le fait que les nosodes seraient efficaces à l'état dynamisé.

Vers 1912, il a été admis qu'on devait trouver, dans les intestins des sujets apparemment sains comme des malades, un groupe de bacilles qui avaient été jusqu'à maintenant considérés comme sans importance, mais dont on prouva alors qu'ils accompagnaient la pathologie chronique. Ces germes correspondaient aux différents types de bacilles qui ne provoquent pas la fermentation du lactose, et qui appartiennent à l'important groupe des bacilles colityphiques intestinaux, très étroitement apparentés aux bacilles typhiques, dysentériques et paratyphiques, quoique n'entraînant

1. Lu devant la Société Anglaise d'Homéopathie le 1^{er} novembre 1928.

aucune pathologie aiguë et qui, en effet, ne sont pas associés à des états morbides particuliers. En raison de cette absence de relation, ils ont été considérés dans le passé comme n'ayant pas d'importance, et ont été négligés par les bactériologistes et les cliniciens. À cette époque, en raison de la fréquence avec laquelle la présence de ces bacilles a été constatée dans un pourcentage si élevé de cas dans lesquels il était impossible d'isoler d'autres germes pathogènes, nous avons décidé de les employer sous forme de vaccins pour voir si on pouvait en tirer profit dans les cas de maladie chronique, et nous avons constaté qu'en dépit du fait qu'ils n'avaient aucun effet pathologique au sens habituel du terme, ils présentaient un grand intérêt s'ils étaient employés de cette manière comme agents thérapeutiques. Il a été démontré qu'avec ces vaccins, une légère aggravation des symptômes apparaissait, et que dans des conditions favorables, une nette amélioration se manifestait. Des cas de bons résultats ont été relevés lorsque des malades ont été ainsi traités, mais à cette époque, le pourcentage de ceux-ci était comparativement faible, du fait que les injections étaient pratiquées beaucoup trop fréquemment et à l'ordre d'une semaine ne ou dix jours, avec pour conséquence un grave surdosage qui entravait le début d'une réaction salutaire. Aujourd'hui, plusieurs bactériologistes et un grand nombre de cliniciens peuvent témoigner du lien irréfutable qui existe entre ces germes et les troubles chroniques, de même qu'entre ces derniers et la toxémie intestinale, avec ses conséquences morbides notoires, si bien qu'il ne subsiste plus le moindre doute quant à cette relation. Plusieurs centaines de praticiens ont prouvé l'exactitude de cette affirmation par les résultats cliniques qui ont été obtenus en employant des préparations effectuées à partir de ces germes, et aujourd'hui les preuves sont suffisamment nombreuses pour ne laisser place à aucun doute sur ce point. Des preuves de laboratoire ont également été amassées en nombre suffisamment important pour démontrer la relation qui existe entre ces groupes de germes et la pathologie. Si on met en culture, sur un temps assez long, les prélèvements effectués quotidiennement chez un malade, on constate que ces germes déviants, et qui font l'objet de cet article, ne sont pas présents en permanen-

et la connaissance du fait que les bactéries ainsi traitées se révèlent être un agent thérapeutique inestimable doit être un trait d'union entre l'avant-garde de l'école immunologique actuelle et celle de l'école homéopathique, fondée il y a une centaine d'années. Et bien que l'homéopathie n'ait besoin d'aucun autre soutien que celui des guérisons effectives obtenues par sa science, ce lien revêt une grande valeur dans la démonstration aux membres de l'école allopathique, de la validité d'une des découvertes d'Hahnemann par cette approche différente maintenant réalisée en laboratoire.

Depuis lors, six autres doses ont été administrées, la dernière le 19 avril 1929. Au cours des douze derniers mois, les crises ont été très légères et ont maintenant pratiquement cessé.

On verra aisément que les grands avantages de cette méthode d'administration conviennent non seulement au malade, mais également au médecin, car une fois que des réserves suffisantes de vaccins polyvalents ont été constituées, elles sont pratiquement inépuisables. Le coût est donc réduit, et n'importe quel praticien peut procéder aisément à l'administration du remède. Seul un examen bactériologique préalable est nécessaire afin de déterminer le type de germe déviant qui prolifère.

Aujourd'hui, les membres du corps médical qui peuvent arres-ter de l'efficacité de ces préparations sont si nombreux qu'aucun doute ne subsiste plus quant à leur valeur. Jusqu'à aujourd'hui, l'adminis-tration par voie sous-cutanée de ces vaccins préparés à partir de ces germes déviants a considérablement accru notre capacité de guéri-son dans les cas de maladie chronique, et nous avons maintenant à notre disposition une méthode de traitement tout aussi efficace, mais plus simple, qu'on peut étendre à ceux qui forment des objections ou qui ont des préjugés à l'égard de l'administration par voie sous-cutanée.

La place manque, dans un article destiné à décrire cette métho-
de, pour discuter les propriétés physiques de ces préparations, mais les travaux effectués en physique moderne tendent à montrer que certaines propriétés se dégagent de ces dilutions et que de puissants agents y sont présents.

Le Dr T. M. Dishington, de Glasgow, qui a passé plusieurs années à observer les malades sous cet angle, est en train d'affiner ce travail, et on espère pouvoir publier assez rapidement les symp-tômes propres à chaque groupe de germes, afin de pouvoir prescri-
re d'après la seule symptomatologie, sans qu'il soit nécessaire de passer par le laboratoire.

Il apparaîtra évident à beaucoup de nos lecteurs que la méthode adoptée pour la préparation de ces vaccins destinés à être adminis-trés par voie buccale est identique à celle que l'école homéopa-thique emploie depuis un siècle dans la préparation de ses remèdes,

leptique ; père éthylique. L'examen bactériologique des selles révèle la présence anormale de 20 % de bacilles déviants de type Morgan.

28 octobre 1927. Première dose à la douzième centésimale. Celle-ci est suivie d'une amélioration. Ne présente aucun signe pathologique pendant presque six semaines, lorsqu'une très légère crise se manifeste.

7 décembre 1927. On répète la dose.

6 février 1928. Très légère crise. Une troisième dose est administrée.

Le cas est encore en observation. Il a fallu, en tout, douze doses, réparties sur presque deux ans, la dernière étant administrée en mai 1929. Cinq crises marquées se sont déclarées au cours de cette période, la dernière survenant le 21 novembre 1928. Au cours de l'année 1929, les symptômes les plus graves ont été de légers vertiges accompagnés de dépression en quatre occasions.

Cas no 2. M. J. L., âge 44 ans. Colite chronique installée depuis cinq ans ; selles molles fréquentes avec glaires importantes lors des crises de diarrhée survenant toutes les trois ou quatre semaines. Faiblesse générale accompagnée de dépression prononcée et de fréquentes céphalées. L'examen bactériologique des selles révèle la présence, anormale, d'un germe déviant de type proteus, à concurrence de 90 pour cent.

22 juin 1928. La première dose est administrée à la trentième dilution. Amélioration rapide et prononcée, avec disparition de tous les symptômes vers la fin de juillet. L'état du malade se maintient jusqu'en mars 1929, où une légère résurgence des symptômes se produit. On répète la dose, avec une nouvelle et rapide amélioration, qui s'est confirmée.

Cas no 3. M. C. J., âge 50 ans. Dépression nerveuse due au surmenage et au stress professionnel ; profonde dépression, avec incapacité de se concentrer, état qui va croissant régulièrement pendant un an. Dyspepsie neurotonique avec douleur et flatulences après les repas. L'examen des selles révèle la présence de 5 pour cent de bacilles déviants de type Morgan.

8 août 1927. Administration de la première dose à la trentième dilution. Amélioration régulière qui permet au malade d'assumer à

nouveau ses responsabilités vers la mi-août. Celle-ci se poursuit et, vers la mi-septembre, le patient estime ressentir un bien-être inhabituel.

1er octobre 1927. Pas de nouveau progrès dans l'état du malade ; aussi renouvelle-t-on la dose. On constate encore une nouvelle amélioration, et l'état du malade est meilleur que depuis quelques années.

En raison de légères rechutes, on administre quatre doses supplémentaires au cours des huit mois suivants, la dernière le 22 juin 1928. Depuis lors, aucun traitement n'a été nécessaire.

Cas no 4. Mme B. âge 62 ans. Fortes céphalées, faiblesse, accompagnées de nombreux symptômes indiquant une pathologie rénale chronique. Tension artérielle 23,2.

L'analyse d'urine révèle la présence d'albumine et de cylindres urinaires.

L'examen des selles indique la présence, anormale, d'un bacille déviant de type faecalis alcaligenes à concurrence de 10 pour cent.

3 janvier 1928. Administration de la première dose à la douzième dilution. Amélioration générale. Les céphalées s'espacent et sont moins fortes. La tension artérielle descend à 20,9. La quantité d'albumine urinaire diminue.

4 février 1928. L'état de la patiente se révélant stationnaire, on lui administre une seconde dose.

Trois doses supplémentaires sont administrées en 1928, et deux en 1929. Depuis le mois d'avril 1928, les céphalées ont presque totalement disparu ; l'état de santé général est bon, la tension artérielle est maintenue à 20, et le taux d'albumine est léger.

Cas no 5. Mme C. âge 44 ans. Présente de très fortes céphalées depuis huit ans, à raison d'une par mois, qui l'obligent à s'aliter au moins une journée.

L'examen bactériologique des selles révèle la présence anormale d'un bacille déviant de type Morgan, à concurrence de 2 pour cent.

14 janvier 1928. Administration de la première dose à la trentième dilution.

La crise de février ne se produit pas.

8 mars 1928. Une légère crise nécessite la prise d'une seconde dose.

Les objectifs thérapeutiques exigent que deux conditions soient remplies : (1) un examen bactériologique destiné à établir que le malade est atteint d'une infection associée à l'un des types de germes ci-dessus, et (2) un vaccin autogène, ou le vaccin polyvalent préparé à partir du groupe spécifique auquel appartient le germe déviant qui prolifère.

Afin de déceler une infection intestinale éventuelle, les selles du malade sont mises en culture de la manière habituelle, en employant un milieu de McConkey (géluse, rouge neutre, sel biliaire, peptone et lactose). Si des colonies blanches sont présentes, celles-ci sont prélevées et mises en culture, puis on procède au test sur les quatre sucres, comme exposé dans le tableau ci-dessus, afin de vérifier auquel des sept groupes elles appartiennent. Il faut se souvenir que ces germes déviants ne sont pas présents en permanence et que des phases positives et négatives se manifestent, exactement comme cela se produit dans le cas des malades porteurs de la typhoïde, aussi est-il souvent nécessaire de procéder à des examens quotidiens jusqu'à ce qu'un résultat positif soit obtenu. En général, trois ou quatre examens sont suffisants, mais il est parfois nécessaire de les poursuivre pendant quelques semaines ; il est rare qu'on dépasse trois semaines.

La méthode de préparation est la suivante : après 18 heures d'incubation, on rince dans 2 cc d'eau distillée une plaque de gélose inclinée sur laquelle le germe a été mis en culture, puis on tue les germes de l'émulsion par le procédé habituel qui consiste à les placer dans un bain d'eau à 60°, excepté que trente minutes suffisent, au lieu d'une heure habituellement. On ajoute 1 cc de cette émulsion à 99 grammes de lactose dans un mortier, puis on broie énergiquement le mélange avec un pilon pendant vingt minutes. La poudre produite correspond à la première dilution du vaccin. On ajoute alors 1 gramme de cette poudre à 99 grammes de lactose, mélange qui est également broyé pendant vingt minutes : cela donne la seconde dilution. Puis 1 gramme de celle-ci est mélangé à 99 grammes de quantités, pourvu que les proportions soient respectées.

lactose pour obtenir la troisième dilution, et 1 gramme de celle-ci est ajouté à 99 cc d'eau distillée qu'on secoue énergiquement dans un flacon ; on obtient la quatrième dilution. On reproduit le procédé en ajoutant 1 cc de ce mélange à 99 cc d'eau distillée, et on secoue à nouveau, et ainsi de suite un certain nombre de fois, en répétant la dilution et la succession*. Les dilutions les plus fréquemment employées sont la douzième et la trentième centésimale. Pour la préparation d'un vaccin polyvalent, il est nécessaire d'obtenir un grand nombre de cultures appartenant au groupe spécifique, et de les conserver jusqu'à en obtenir au moins une centaine, de les mélanger soigneusement, puis de prélever 1 cc du mélange et de le traiter comme ci-dessus. Il est ainsi possible d'obtenir un vaccin puissant de chacun des sept groupes dont la pureté est identique à celle de la souche.

La posologie

On a constaté que chez les personnes âgées et les sujets affaiblis, ou dans les cas où une réaction spécifique est indésirable, il vaut mieux commencer avec une dose de la douzième centésimale, mais que chez les plus robustes, on peut commencer sans inconvénient par une dose de la trentième centésimale. Une dose correspond à 3 ou 4 gouttes prises dans le flacon de réserve et ajoutées à 30 cc d'eau ; l'administration doit se faire par moitiés à quatre heures d'intervalle, de préférence avant les repas. Il est alors indispensable d'arrêter le résultat, en laissant passer au moins trois semaines avant de conclure qu'aucune amélioration ne s'est manifestée. Si une amélioration apparaît, si légère soit-elle, aucune autre dose ne doit être administrée aussi longtemps que le moindre progrès se manifeste, même si cela implique d'attendre des semaines ou des mois, et on n'administre une autre dose que lorsque l'état du malade devient stationnaire, ou qu'il y a tendance à la rechute.

Exemples de cas traités

Cas no 1. Mlle N. G., âge 35 ans. Epilepsie. Les crises ont débuté à l'âge de six ans, à raison d'une en moyenne par semaine. Mère épi-

Méthode efficace de préparation des vaccins pour administration par voie buccale

PAR EDWARD BACH, M.B., B.S. (LONDRES)

Ces dix dernières années, une nouvelle méthode de préparation des vaccins destinés à l'administration par voie buccale a été explorée de manière exhaustive, de même que très employée, et il ne fait aucun doute qu'elle a démontré sa grande valeur thérapeutique dans les cas de maladie chronique. Un grand nombre de praticiens en Grande-Bretagne, en Amérique, en France ainsi que dans d'autres pays peuvent attester la valeur de cette méthode. Au point qu'on ne doute plus qu'un nouvel agent thérapeutique ait été ajouté à la matière médicale de notre science.

La méthode d'administration des vaccins par voie buccale présente des avantages si nets que tout progrès dans cette direction doit être accueilli favorablement tant par les praticiens que par le public. Premièrement, l'un des grands inconvénients des injections sous-cutanées est l'obligation d'ajouter un antiseptique, corps que nous souhaiterions tous éviter d'introduire dans les tissus. Deuxièmement, un grand nombre de malades éprouve une réaction marquée à l'égard des vaccins sous leur forme habituelle et sont ainsi privés des bienfaits de cette forme de thérapie ; toutefois, ils ne souffrent en général aucune objection lorsque la préparation est administrée par voie buccale. Troisièmement, on évite totalement la douleur et l'inflammation dues à la réaction locale, et dans la plupart des cas, la réaction générale est beaucoup moins marquée, fait d'une importance considérable chez ceux qui n'ont que peu d'énergie et chez les personnes âgées. Quatrièmement, le risque septique ou d'infection accidentelle, bien que cela soit évidemment très rare, est totalement éliminé. Cinquièmement, ces préparations revien-

nent beaucoup moins cher, et on peut étendre leur emploi à ceux dont les moyens ne leur permettent pas de supporter le coût d'un vaccin sous-cutané autogène.

Jusqu'à maintenant, bien qu'un certain nombre de travaux aient été effectués sur la maladie aiguë avec des résultats tout aussi prometteurs, l'attention s'est principalement portée sur toutes les formes de pathologie chronique dont la toxémie intestinale était totalement ou partiellement la cause, et plusieurs centaines de cas ont été étudiés. Le lien entre la maladie chronique et les germes ne provoquant pas la fermentation du lactose a été si nettement établi et si universellement admis par les bactériologistes que tout autre commentaire dans cet article est superflu. Admettre ce fait mène à deux conclusions : premièrement, ces germes jouent un rôle énorme dans la prédisposition du sujet à la maladie chronique sous presque toutes ses formes ; deuxièmement, les vaccins préparés à partir de ces germes sont des agents thérapeutiques précieux et un grand avantage résulte de leur emploi. Qu'il suffise de dire qu'une grande variété de pathologies, jusqu'à maintenant considérées comme incurables, sont accessibles à la guérison.

Le nombre de types présentes par ces germes qui ne provoquent pas la fermentation du lactose est grand — il atteint certainement des milliers, si on les étudie en détail du point de vue des réactions avec le sucre etc. ; mais quoi qu'il en soit, et du point de vue de l'administration, à titre thérapeutique, de vaccins par voie buccale, il suffit actuellement de les répartir en sept groupes, classes en fonction de leurs réactions sur quatre sucres, comme l'expose le tableau suivant :

B. Faecalis	Glucose	Lactose	Saccharose	Dulcitol
B. alcaligenes	Alcaline	—	—	—
B. Shigella	Acide	—	—	—
Dysenteriae	Acide + gaz	—	—	—
B. de Morgan	Acide + gaz	—	—	—
B. de Gaertner	Acide + gaz	—	—	—
B. Proteus	Acide + gaz	—	—	—
B. vulgaris	Acide + gaz	—	—	—
B. coli mutabile	Acide + gaz	Acide + gaz	—	—
B. type no 7	Acide + gaz	—	Acide + gaz	Acide + gaz

ne réagissant qu'à un nosode autogène préparé à partir de leurs propres germes.

Le nosode, le remède préparé à partir de la substance pathogène, a précédé la bactériologie et le vaccin ; mais le lien est évident. À votre école, à vous qui êtes les pionniers dans l'emploi clinique de la substance pathogène pour guérir la maladie, je propose un remède de qui est, je le pense, efficace contre la plus grande de toutes les maladies, cette toxémie chronique que le génie de Hahnemann a prédite et nommée. Si je pense que je peux en élucider la nature mieux qu'il n'a pu le faire, je ne m'attribue pas la moindre parcelle de son mérite — je pense plutôt confirmer et prolonger son œuvre, et lui rendre ainsi le seul hommage qu'il souhaiterait.

Traduction : Jean BRUNET
Docteur Edward Bach - Textes originaux et inédits
par J. Ramseil & J. Howard

germes sont la cause ou la conséquence de l'état du malade.
Le nosode que je vous propose est en cours d'essai en Amérique et en Allemagne, où les allopathes l'emploient d'habitude depuis des années de bons résultats avec la forme du vaccin destinée à l'administration par voie sous-cutanée, ont totalement abandonné la seringue au profit de la forme dynamisée.
Je pense que la bonne manière d'employer ce nosode est de le considérer comme un remède de base, et je ne doute pas que les meilleurs résultats soient obtenus si on le fait suivre d'un traitement homéopathique, en comparant les symptômes à la manière médicale le du remède approprié.

Ce nosode est capable de chasser une pathologie de base profondément installée et plus ou moins marquée. Il épure, pour ainsi dire, les maladies et tend à les drainer jusqu'à ce qu'elles présentent un *simillimum*, de même qu'il les prépare à réagir bien d'avantage à leur remède. Désormais, aussi brillants que soient les résultats obtenus par les allopathes, vous devriez en obtenir de bien meilleurs encore.

Je fais appel à vous pour que vous essayiez ce nosode — pour que vous l'employiez dans des cas sur lesquels d'autres traitements ont échoué, et dans les cas où un remède n'est pas clairement indiqué. Je suis certain qu'il vous suffit de l'essayer pour en apprécier la grandeur.

Je n'insiste pas davantage sur la forme autogène, car je sais que vous serez plus volontiers attirés par la forme polyvalente en tant que nosode. Dans le cas où vous administrerez les vaccins par voie sous-cutanée, il est presque impératif de faire appel à la forme autogène pour obtenir les meilleurs résultats ; dans ce cas — la voie injectable — quatre vingt quinze pour cent des malades réagissent mieux au vaccin autogène, et seulement cinq pour cent réagissent mieux au vaccin polyvalent. Avec la forme dynamisée, il est encore prématuré d'avancer une telle affirmation, et l'efficacité du vaccin polyvalent est telle qu'il donnera, j'en suis sûr, de meilleurs résultats et, dans une large majorité de cas, d'aussi bons que la forme autogène ; cela dit, on rencontrera probablement toujours des malades

l'ensemble. C'est cette préparation qui a été présentée auparavant

comme un nosode digne d'intérêt.

La forme autogène ne s'emploie que chez le sujet dont elle provient, voire chez n'importe quel malade présentant une infection identique. En revanche, la forme polyvalente est préparée dans le but de couvrir autant de cas que possible.

Une expérience plus étendue de leur emploi est cependant nécessaire pour juger de leurs valeurs relatives avant de tirer des conclusions définitives, mais ce point n'est pas de la plus haute importance : en effet, même si la forme autogène devait donner davantage de bons résultats, la forme polyvalente garantir une telle réussite qu'elle constitue un nosode suffisamment digne d'intérêt pour figurer à la matière médicale homéopathique. Les résultats obtenus par ceux qui l'essaieront seront assez bons (je peux l'affirmer en toute confiance) pour qu'en cas d'échec, ils soient tentés d'essayer la forme autogène ; ainsi accumulera-t-on une expérience comparée suffisamment large pour permettre de tirer des conclusions.

Ce dernier point fait actuellement l'objet de travaux de recherche, mais un certain temps s'écoulera avant qu'on puisse avancer des faits précis. On espère que, par le biais de différents essais, il sera possible d'affirmer sans se tromper que la forme polyvalente, ou la forme autogène, ou même une association des deux, constitue le mode d'administration idéal pour un malade donné.

Cet article ne serait pas complet si je ne vous donnais pas les détails techniques précis de leur préparation, afin que tout bactériologiste compétent puisse préparer ces dynamisations. Aussi suis-je contraint de vous retenir un moment.

Les sèlles sont mises en culture sur milieu biphasique (gélöse) de McConkey, et incubées pendant seize heures. Les germes se développent alors pour donner des colonies rouges ou blanches. S'ils provoquent la fermentation du lactose avec formation d'acide, cet acide réagit au rouge neutre dans le milieu de culture pour donner une colonie rouge ; s'ils n'entraînent pas la fermentation du lactose, il n'y a ni formation d'acide, ni réaction au rouge neutre, et les colonies vivent au blanc. D'où l'intérêt unique présenté par ces colonies qui, après incubation, apparaissent blanches.

On élimine les cultures colorées, et on pratique, sur gélöse inclinée, des cultures à partir des colonies blanches ; on incube celles-ci pendant quinze heures et on détermine les réactions au sucre pour effectuer le groupage des germes.

On lave une culture dans 2 c.c. d'eau distillée.

On bouche et on place les germes à 60 °C pendant trente minutes pour les tuer.

Puis on procède à la trituration dans le lactose, le taux de dilution étant de 1 à 9 ou de 1 à 99 g de lactose.

On obtient ainsi la première dilution décimale ou centésimale, en fonction de la quantité de lactose employée. Les dilutions ultérieures sont obtenues par trituration jusqu'à la 6^e c. ou la 12^e x. ; par la suite, on utilise les milieux liquides habituels.

On doit apporter un soin particulier à la stérilisation de tout le matériel employé afin qu'à chaque étape il ne présente plus aucune trace des dilutions précédentes. Une chaleur sèche d'au moins 140 °C, maintenue pendant quinze minutes est probablement plus efficace que la vapeur ou la chaleur humide.

On obtient le nosode polyvalent en recueillant les cultures provenant de plusieurs centaines de cas et on les mélange au fur et à mesure dans un flacon stérile ; puis, lorsqu'un nombre suffisant de cultures est atteint, on prélève 1 cc du tout préalablement bien mélangé et secoue pour le diluer comme ci-dessus.

Pour autant que je sache, rien dans ce nosode n'est contraire aux lois établies par Hahnemann, et je pense qu'en tant que remède unique il est plus complet que n'importe quel autre connu à ce jour. Il marque un trait d'union entre les écoles allopathique et homéopathique ; découvre par un membre de l'avant-garde allopathique, il s'inscrit dans la lignée des principes homéopathiques.

Je vous propose ce nosode comme un remède digne de figurer dans votre pharmacopée ; il est particulièrement utile comme remède de base dans les cas qui ne réagissent pas aux médicaments habituels, ou dans lesquels aucun remède spécifique n'est indiqué ; cependant, on ne doit pas limiter son emploi à ces cas-là.

Il reste encore beaucoup de travail à accomplir ; des expérimentations sont actuellement conduites pour tenter de découvrir si ces

Que ces germes soient la cause ou l'effet, ils sont liés à la maladie chronique, et un bienfait énorme peut découler de l'emploi d'un vaccin préparé à partir d'eux. Ce fait a été prouvé de manière concluante au cours des douze dernières années.

J'ai antérieurement fait référence au fait que les preuves cliniques de la valeur de cette méthode thérapeutique suffisent à écarter le doute. Il faut prouver la justesse de cette affirmation. Des centaines et des milliers de malades ont été traités ainsi par un nombre considérable de praticiens avec des préparations dynamisées et administrées par voie sous-cutanée. Quarante-vingts pour cent de ces malades ont ressenti une amélioration de leur état (pour prendre un chiffre moyen), certains seulement un léger bienfait, la majorité un soulagement prononcé, soit pas mal de résultats spectaculaires, et environ 10 pour cent de quasi-miracles.

Ce n'est qu'après des années d'expérience et d'expérimentations, après l'observation de milliers de cas, que je vous propose cette voie thérapeutique et ce n'est que grâce à la coopération, à l'observation, et à l'expérience d'autres praticiens britanniques, qui corroboreront les résultats de mes travaux, que je le fais.

On peut traiter les malades avec des vaccins préparés à partir de ces germes et injectés par voie sous-cutanée, comme on le fait maintenant depuis des années. Ce n'est pas ce qui nous intéresse aujourd'hui, mais je me permets de vous renvoyer à notre livre intitulé La maladie chronique, pour plus de détails.

D'autres praticiens me rejoignent pour insister sur le fait qu'on obtient des résultats aussi bons, et même meilleurs, par l'emploi de préparations dynamisées de germes tués.

Les homéopathes et les allopathes les utilisent depuis sept ans environ, et plus largement ces deux dernières années ; certains allopathes ont même abandonné la seringue pour les administrer.

Ces dynamisations peuvent revêtir deux formes, autogène et polyvalente. Je voudrais éclaircir parfaitement ce point.

Une préparation autogène signifie que le bacille présent chez un malade donné est dynamisé et employé pour traiter ce malade.

Un vaccin polyvalent implique le recueil de germes provenant de quelques centaines de patients, leur mélange et la dynamisation de

enregistré : le résultat le plus remarquable après thérapeutique vaccinale est obtenu lorsqu'on observe une brève phase négative suivie d'une phase positive plus prononcée et plus durable que celle présentée habituellement par le malade. D'une manière générale, les cas dans lesquels on ne relève qu'une modification faible ou nulle de la courbe par rapport au profil habituel, ne réagissent pas aussi bien.

Un travail important reste à accomplir dans cette voie qui conduira à des résultats applicables en pratique.

Le contenu bactérien peut se modifier à une vitesse extraordinaire. Après des semaines de cultures négatives, en l'espace de trente-six heures, les prélèvements peuvent très bien révéler une présence de ces germes déviants atteignant jusqu'à 100 pour cent.

Nous ne savons pas encore à quoi attribuer ce phénomène ; que ces germes détruisent les colibacilles normalement présents, que ces derniers se muent en germes anormaux, ou qu'une modification de l'état du contenu intestinal ou du malade lui-même provoque ce changement, un vaste champ de recherches s'ouvre ; lorsque ce problème sera enfin résolu, nous aurons accompli un grand progrès dans la connaissance des causes de la maladie.

Mais quelle que soit l'explication, il est déjà établi que le pourcentage de ces bacilles, présents dans les prélèvements, est en rapport direct avec les variations de l'état clinique du malade.

La régularité de la présence d'un type de bacille spécifique chez un malade donné est une autre caractéristique singulière, à laquelle j'ai déjà fait allusion. Sur plusieurs années, en dépit de la fréquence des examens pratiqués, et quel que soit l'état ou la maladie dont souffre le patient, la spécificité du germe perdure. En outre, il est rare de rencontrer plus d'un type de germe dans le même cas de pathologie, bien qu'il puisse n'apparaître qu'en faible pourcentage. Certains symptômes apparaissent plus fréquemment avec tel type de germe qu'avec tel autre, et il n'est pas invraisemblable, lorsque d'autres observations auront été faites, qu'on découvre l'existence d'un lien étroit entre certains symptômes pathologiques et des germes de types précis.

Ces germes sont des bacilles de type Gram négatif, appartenant au vaste groupe des bacilles typhiques et possèdent une propriété importante : ils ne provoquent pas la fermentation du lactose, ce qui les distingue du *Colibacille*.

Non pathogènes au sens courant du terme, contrairement aux bacilles typhiques, dysentérique ou paratyphique, on les a considérés dans le passé comme n'ayant aucune importance. Différents de ces bacilles, ils leur sont étroitement associés et appartiennent à la même classe.

Leur nombre est probablement énorme peut-être même illimité, on peut en étudier une centaine sans obtenir deux souches identiques.

Nous pouvons cependant en dresser la nomenclature, bien que cette classification soit elle-même assez grossière ; chaque catégorie renferme en effet plusieurs variétés, dont chacune se distingue de l'autre par un infime détail.

Pour les besoins de cette étude, ces bacilles figurent dans l'un des six groupes suivants, à savoir :

Bacillus Shigella dysenteriae
Bacillus Gaertner (ou Salmonella enteridis)
Bacillus faecalis alcaligenes
Bacillus Morgan
Bacillus proteus vulgaris
Bacillus Coli mutabilis

Ils sont classés en fonction de leur pouvoir de fermentation sur certains sucres, et seuls quatre de ces derniers ont été employés afin de limiter le nombre de catégories. Si on emploie un vaccin auto-gène, la définition précise du germe n'a pas d'importance pour le traitement ; le vaccin polyvalent, lui, offre un très large spectre d'action et renferme beaucoup de représentants de chaque groupe.

Ceux-ci sont alors représentés par les bacilles en majeure partie dépourvus de toxicité, mais qui en fait sont indiqués et constituent, s'ils sont convenablement utilisés, un moyen de guérison de la maladie chronique.

Les preuves cliniques du pouvoir de guérison sont trop bien éta-

On peut, par des examens quotidiens pratiqués sur les selles et en clinique démontrant le lien existant entre ces germes et la maladie. nortant sous forme d'un tableau le pourcentage de germes présents, montrer la relation entre l'état du malade et l'importance de la population de germes constatée.

Par pourcentage, j'entends le rapport entre le nombre des germes déviantes provoquant pas la fermentation du lactose et celui de colibacilles présents. D'une manière générale, on considère comme normale la seule présence des colibacilles, mais on peut déceler celle de germes déviantes à l'intérieur d'une plage de 1 à 100 pour cent.

La modification de leur pourcentage au cours du traitement, permet de déterminer dans une certaine mesure l'importance de la réaction positive que le malade est susceptible de présenter.

En règle générale, l'appartenance des germes à une souche spécifique se vérifie pour un cas donné. C'est-à-dire qu'un germe appartenant au groupe Gaertner ne semble pas se transformer en germe de type Morgan ou proteus.

Si on met quotidiennement en culture les selles d'un malade, et qu'on établit la courbe des pourcentages de germes déviantes, on constate que la présence de ceux-ci n'est pas uniforme, mais cyclique. Les prélèvements peuvent être dépourvus de germes sur une période donnée, puis ceux-ci peuvent apparaître, croître rapidement, présenter un plateau maximum pendant un certain temps, puis diminuer avant de disparaître.

Les phases pendant lesquelles ces germes sont absents, leurs périodes de présence effective et le pourcentage maximum qu'ils atteignent, varient en fonction des cas, mais on constate une corrélation certaine entre l'état clinique du malade et l'évolution de la courbe des germes présents dans les prélèvements.

Cette correspondance n'est pas encore suffisamment bien établie pour qu'on énonce des lois précises, étant donné qu'on dénombre plusieurs types de courbes ; mais je puis vous assurer qu'il existe une relation précise entre l'état clinique et le pourcentage bactérien

d'une réaction de type alcalin, comme c'est le cas le plus fréquent dans la civilisation occidentale. L'acidité dépend de la virulence du lactobacille ; or, ce germe exige la présence d'amidon pour se multiplier. Les types d'amidon habituels sont transformés en sucre bien longtemps avant d'avoir atteint le colon, mais la farine d'avoine non cuite ou, mieux encore, les noisettes pilées, sont un moyen commode d'apporter un amidon qui pour une large part n'est pas transformé en sucre dans la partie supérieure du colon.

Je ne pense pas qu'on ait encore démontré que le type de bactéries, sujet de cet article, soit à l'origine de la maladie. J'ai des doutes à ce propos. Il peut en être la conséquence, mais je soutiens que ces germes sont constamment présents chez les malades, qu'ils sont liés à la maladie chronique, et que par l'emploi de préparations exécutées à partir de ces mêmes bactéries, nous possédons une des armes les plus puissantes dans la lutte contre la maladie chronique sous toutes ses formes.

Je passe maintenant à l'examen de ces germes, indicateurs d'une pathologie potentielle, sinon réelle, chaque fois qu'on les rencontre ; et on les trouve chez la grande majorité de nos semblables. Pourquoi, peut-on se demander s'ils sont si révélateurs, la pathologie n'est-elle pas toujours démontrable ? La réponse est que leur virulence immédiate est faible et que les organismes dotés à leur naissance d'un assez bon capital-santé peuvent combattre leurs toxines pendant des années sans gêne apparente. Mais à mesure que la vie avance, marquée par ses différents stress, l'effort mis en jeu pour juguler la prolifération de ces germes, ou peut-être les conditions qui favorisent leur apparition, commencent à se faire sentir, si bien qu'une brèche s'ouvre dans les défenses et que la maladie devient apparente. Il en est ainsi parce qu'en général la rupture des défenses peut être retardée jusqu'à un certain âge, alors que la génération suivante a grandi, et que la résistance à ces germes ne représente plus une force très active, tant il est vrai que, souvent, la Nature, soucieuse de l'espèce, ne se préoccupe guère d'une seule vie. D'une manière analogue, la longue période de latence de la tuberculose a contribué à entretenir pendant de nombreuses années la conviction qu'elle n'était pas de nature infectieuse.

Par exemple, lorsque l'infection est ancienne, ou solidement installée, le germe bactérien résiste longtemps à l'amélioration du contenu intestinal, aussi doit-on imaginer d'autres méthodes pour en accélérer la disparition ; d'où l'importance majeure que revêt l'infection bactérienne aux regards des conditions chimiques et physiques défavorables.

Vous êtes-vous déjà demandé quelle est la différence entre le contenu du gros intestin d'un sujet qui se nourrit d'aliments bruts et celui d'un autre qui absorbe une nourriture cuite ?

Dans le dernier cas, tel qu'il se rencontre chez les peuples civilisés, le contenu intestinal dégage une odeur fétide, a une couleur sombre, et provoque une réaction alcaline ; il renferme de nombreux produits de putréfaction comme l'indol, et de nombreuses bactéries : colibacilles, streptococques et germes porteurs de spores. En revanche, chez le sujet sain qui se nourrit d'aliments bruts, le contenu du gros intestin n'a pas d'odeur, est de couleur claire, et présente une réaction acide ; il est exempt de produits de putréfaction, et son contenu bactériologique est représenté par des lactobacilles associés à des colibacilles.

Pour le spécialiste, cette constatation prête donc à mûre réflexion.

Dans beaucoup de cas, on peut parvenir à la guérison sans modifier un régime contre nature, dans lequel aucun suivi, si strict soit-il, n'apporterait d'amélioration marquée ; toutefois, les bienfaits supérieurs et plus durables apportés par la combinaison des deux régimes sont indiscutables.

Un régime convenable doit remplir une condition indispensable : répondre en même temps aux besoins de l'organisme et préserver une réaction de type légèrement acide dans le gros intestin au lieu

Le problème de la maladie chronique

PAR EDWARD BACH, M.B., B.S., D.P.H.

Aussi loin que remonte l'histoire de la médecine, nous trouvons des preuves que la toxémie intestinale, comme on l'appelle aujourd'hui, était reconnue en tant que pathologie ; les premiers remèdes et drogues, parmi lesquels beaucoup avaient une action laxative et un effet stimulant sur les fonctions hépatiques, purifiant ainsi le contenu intestinal, l'arrestent fort bien. Au cours de l'évolution millénaire de la science médicale, des efforts similaires ont été entrepris par le biais de différentes méthodes, et aujourd'hui encore, une grande partie de la thérapeutique moderne par le régime, les médicaments, et même la chirurgie, se fonde sur des conceptions analogues.

Par nécessité, le tube digestif a une importance primordiale. Sa surface de contact est supérieure à celle de la peau qui recouvre nos corps ; en outre, il a la capacité d'absorber les substances présentes au sein du milieu dans lequel il baigne — propriété que la peau ne possède pas à un tel degré : on peut s'asseoir dans un bain de cyanure de potassium sans en ressentir d'effets nocifs, alors qu'une très petite quantité de celui-ci est fatale si elle est ingérée. On peut se laver avec une eau infectée par le typhus ou la diphtérie ou par d'autres germes, et cela sans danger, mais si une quantité microscopique d'entre eux est absorbée par la bouche, la conséquence peut en être grave, voire fatale.

Le contenu du tube digestif est le fluide dans lequel nous vivons, à partir duquel nous nous hydratons et nous nourissons ; il représente l'équivalent de l'eau dans laquelle évolue l'amibe unicellulaire. Il doit absolument être libre de toute impureté, renfermer les éléments indispensables à la vie, être débarrassé de toutes les sub-

stances qui pourraient être toxiques pour l'organisme si elles étaient absorbées, et contre lesquelles il n'existe aucun mécanisme de défense.

C'est sûrement un des miracles d'adaptation de la Nature que le tube digestif ait pu traiter un contenu intestinal aussi varié que celui des différents peuples. Voyez la variété des régimes alimentaires selon les pays ; songez aux conséquences : une extrême diversité du contenu intestinal. Pourtant, d'une façon générale, les races survivent ; la sanction qui les frappe n'est ni la mort, ni l'extinction, mais seulement la maladie et la dégénérescence.

Selon toute probabilité, l'espèce humaine était initialement destinée à se nourrir de substances brutes, de fruits et d'aliments tropicaux. De ce fait, le tube digestif était conçu pour s'adapter à ce régime ; or, ses descendants ont migré vers les climats tempérés et les habitants de nombreux pays se sont nourris presque exclusivement d'aliments cuits, ce qui modifie totalement le contenu intestinal — la race survit, certes, mais l'humanité n'échappe pas aux conséquences de ce régime.

Il est hautement improbable que l'être humain revienne temporairement en arrière, et même si c'était le cas un jour afin de retourner à un état primitif, tel n'est pas notre propos ici puisque nous nous intéressons à ces millions de nos contemporains qui, dans l'avenir immédiat, voudront continuer à vivre sccontre nature tout en réclamant haut et fort santé et soulagement de leur souffrance. Nous devons répondre aux besoins actuels, et non pas attendre paresseusement un futur idéal.

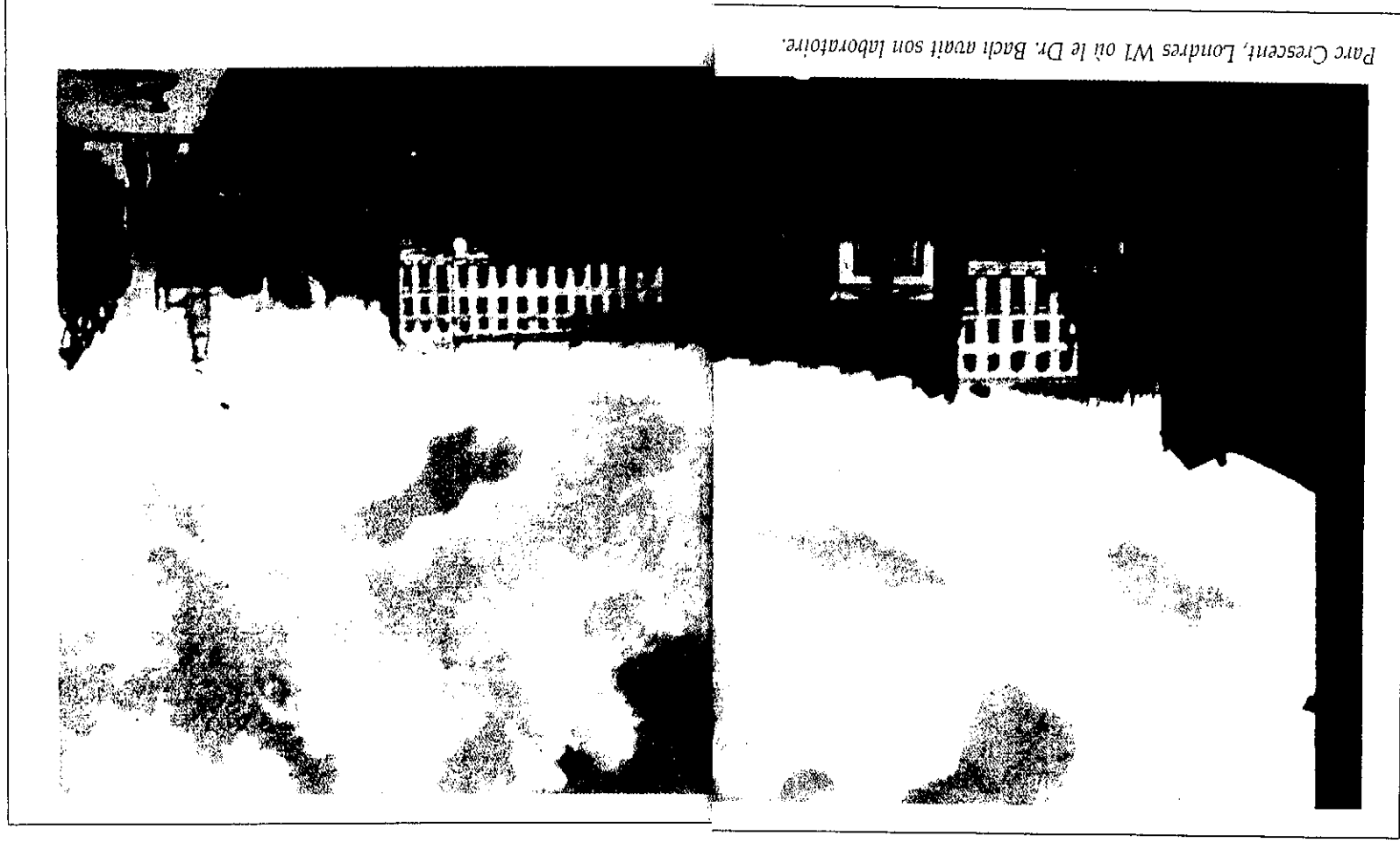
Lorsque la diététique d'une espèce est contre nature, la chimie, la physique et la bactériologie du contenu intestinal se modifient. Tous ces facteurs ont de l'importance, mais chez les sujets dont nous traitons, c'est la modification bactériologique qui importe le plus.

On peut ramener tant soit peu à la normale les caractéristiques chimiques et physiques du contenu intestinal en ajoutant des fruits, de la salade, etc. à notre régime actuel. Il est possible ainsi de remédier à l'écart excessif existant par rapport à la normale, en ce qui concerne sa qualité chimique et physique, grâce à des régimes ali-

Ce travail préliminaire constitue un jalon majeur dans les découvertes médicales effectuées par le Dr Bach : il est à l'origine des fondements sur lesquels se développeront ses conceptions de la guérison par les fleurs sauvages.

Il a écrit de nombreux articles et ouvrages, dont certains avec ses confrères les Drs Charles E. Wheeler, T.M. Dishington, et John Paterson. Nous avons choisi de ne présenter ici que les documents étroitement liés à ses découvertes ultérieures : nous souhaitons, en effet, ne faire porter ce livre que sur les remèdes floraux parce qu'ils représentent l'aboutissement de toute une vie de travail, et qu'ils ont supplanté en importance tout ce qu'il avait accompli antérieurement.

Les articles suivants illustrent cependant à merveille la maturation de son œuvre. Le troisième, intitulé *La redécouverte de la psore*, présente un intérêt particulier car il marque le moment où Edward Bach nous entraîne dans sa quête des fleurs guérisseuses.



Parc Crescent, Londres W1 où le Dr. Bach avait son laboratoire.

LES RECHERCHES PRÉLIMINAIRES 1914-1929

Edward Bach est avant tout connu et vénéré pour sa découverte des remèdes floraux ; au cours de sa carrière médicale, il a cependant effectué des travaux importants sur la toxémie intestinale, qui lui ont attiré une haute considération, et ont constitué en dernier ressort la base du travail qui devait le conduire à développer les nosodes intestinaux homéopathiques avec le Dr John Paterson.

« Enseignant à la faculté de médecine du Centre Hospitalier Universitaire.

Maître de conférences à l'Université de Londres.

Chef du service de bactériologie à l'Hôpital homéopathique

de Londres.

Exerce en privé dans Harley Street. A conduit des

recherches à titre privé au sein de laboratoires situés dans

Park Crescent, à Londres, assiste en permanence de quatre

médecins.

Clients très importante ; plus de sept cents médecins du

monde entier viennent prendre conseil auprès de lui, dont

beaucoup, pour se former à ses méthodes, dans ses labo-

ratires.

Il fit de nombreuses découvertes, tant en médecine allopa-

thique qu'en homéopathie ; toutes ont été publiées dans les

revues et ouvrages médicaux, et sont employées par les

médecins du monde entier ».

Nora Weeks

citée. Désormais, il ne tient plus compte des connaissances et approches scientifiques, se fiant entièrement à l'acuité de son intuition. Pendant six ans, il poursuit dans cette voie ; chaque été, il découvre quelques remèdes, puis traite et guérit les malades l'hiver. Il n'emploie que les fleurs des plantes et des arbres, grâce à la mise au point d'un procédé de dynamisation faisant appel à l'énergie des rayons solaires.

Sa découverte, tout aussi révolutionnaire, menée à bien avec une abondance de détails que seule l'observation minutieuse des patients permet, établit qu'il faut non pas traiter la maladie, mais l'humeur et les traits de caractère du sujet.

Après avoir découvert 38 remèdes, guéri des centaines de personnes, et rédigé deux brochures exposant son propos avec simplicité et clarté, il meurt paisiblement en 1936. Son œuvre se perpétue par l'intermédiaire d'un groupe de ses amis, dont l'adresse est la suivante :

The Dr Edward Bach Healing Centre,
Mount Vernon, SOTWELL, Wellingford,
Berkshire, G.B.

NDT : En France, seuls deux distributeurs habilités par le Bach Centre, vendent les authentiques remèdes floraux du Dr Ed. Bach :

L'Association des Amis du Docteur Edward Bach
7, route de Fournes 59320 ESCOBECQUES
Tel. : 20.50.43.11

La Société LASSERRE
B.P. 4 PODENSAC « La Sableyre » 33720 LES ILLATS
Tel. : 56.62.57.00

connaissances médicales à l'arrière-plan et suit son intuition. Cette confiance en sa conviction intime se développe rapidement pour évoluer vers un comportement auquel il se conforme aveuglément.

En 1913, sa mauvaise santé l'oblige à abandonner le poste de chirurgien du service des urgences. Une fois rétabli, il exerce dans différents cabinets de Harley Street. Il s'intéresse alors à l'immunologie et prend un poste d'assistant en bactériologie ; il met d'ailleurs au point de nouveaux vaccins qui se révèlent efficaces dans de nombreuses pathologies rhumatismales.

Au cours de l'année 1914, il s'épuise au travail et s'effondre. Une habile intervention chirurgicale le sauve, mais on ne lui donne que trois mois à vivre. En dépit — ou plutôt en raison — de ce sombre pronostic, il revient assumer la responsabilité des laboratoires, tout en restant très faible. Au bout de quelques mois, oubliant sa mauvaise santé sous le poids du travail, il reprend des forces, à la stupefaction de son entourage. Pour sa part, il en conclut que c'est la conscience d'une tâche à accomplir dans son existence qui lui a rendu la santé.

Ses découvertes remarquables dans le domaine de la toxémie intestinale sont publiées en 1920 dans les actes de la Société Royale de Médecine. Mais il n'est toujours pas satisfait. Il installe donc son propre laboratoire avant d'obtenir le poste de pathologiste et de bactériologiste à l'Hôpital Homéopathe de Londres, c'est à ce moment qu'il lit l'œuvre magistrale de Hahemann et pressent être sur la bonne piste. Mais il a le sentiment qu'il y a quelque chose au-delà de l'homéopathie et qu'il le trouvera dans les plantes et les arbres.

Bach ne fait rien à moitié : en 1930, il abandonne une pratique médicale qui lui rapporte 5000 livres par an et consacre tout son temps à la recherche de remèdes floraux. Il a l'intuition que ces remèdes ne présentent aucune toxicité.

**EDWARD BACH,
MÉDECIN, BACTÉRIOLOGISTE
DÉCOUVREUR DE L'ÉNERGIE CURATIVE**
par Nora Weeks

Edward Bach naît en 1886 dans une famille de classe moyenne, mais il hésitera plus tard à faire supporter à son père le coût financier d'études médicales.

Finalement, ce dernier prend connaissance du besoin impérieux qui pousse son fils vers l'art de guérir et finance volontiers son entrée à l'Université de Birmingham en 1906. De là, Edward Bach se rend ensuite à Londres pour y achever sa formation au Collège Universitaire, où il obtient son diplôme de médecin en 1912.

Seul son formidable enthousiasme pour la médecine le retient dans la capitale, la vie citadine lui étant un véritable supplice. La reconnaissance éprouvée à l'égard de son père l'empêche de demander davantage d'argent pour l'achat de livres, il est donc obligé de restreindre ses dépenses alimentaires.

Bien qu'il s'attache à l'étude livresque, il consacre plus de temps à observer chaque patient et à vérifier l'exactitude de nombreux faits personnels intéressants concernant les maladies. L'une des conclusions auxquelles il aboutit est qu'un même traitement ne guérit pas toujours une seule et même maladie. Il en conclut que le caractère du patient a plus d'importance que son état physique, bien que celui-ci ne puisse évidemment être ignoré. Vingt années d'observation des malades, et une connaissance étendue d'un domaine de recherche original en bactériologie le conduisent à la découverte d'un nouveau type de médecine.

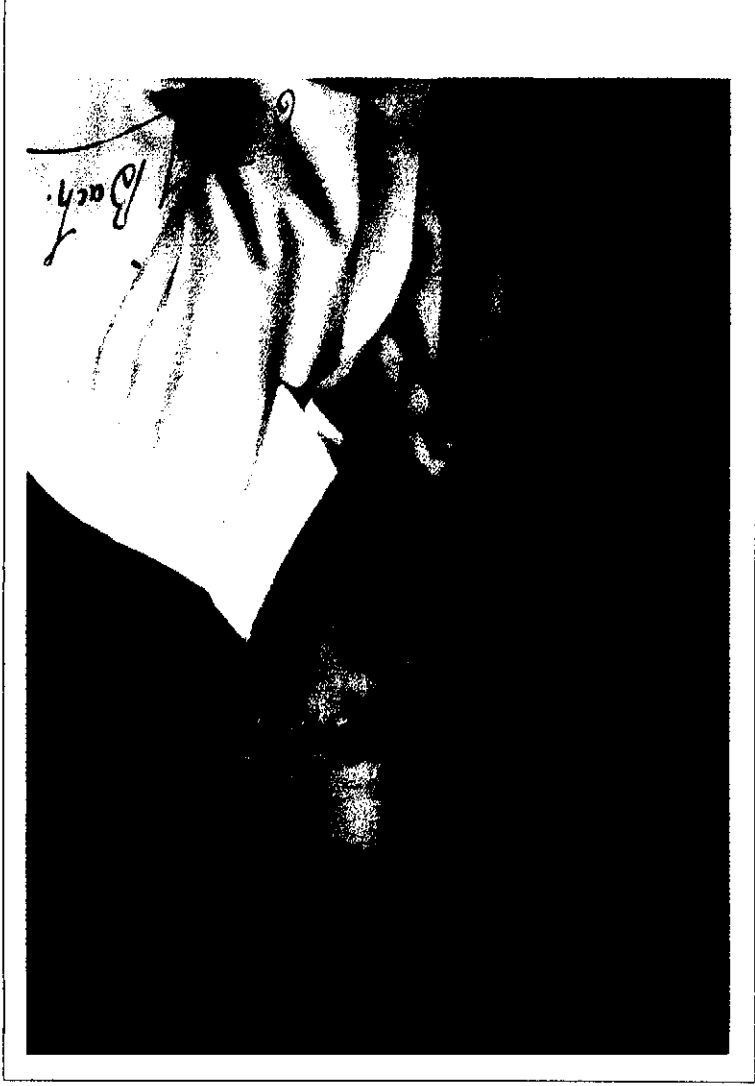
Comme beaucoup d'autres génies, il relegate toutes ses

INTRODUCTION

Nous avons présenté et expliqué séparément chaque chapitre de cet ouvrage afin de vous permettre de suivre le Dr Bach dans ses différentes étapes, mais en guise de présentation, nous avons choisi un résumé de sa vie et de son œuvre, rédigé par Nora Weeks, sa plus proche collaboratrice, sa compagne et son successeur désigné, et qui possède donc une connaissance approfondie de son travail. L'histoire de la riche existence du Dr Bach est racontée dans la biographie dont elle est l'auteur : *Les découvertes médicales d'Edward Bach, médecin.*

livre. De même, nous n'avons pas repris les publications antérieures appartenant à la série Les douze guérisseurs, notamment Les douze guérisseurs et les quatre auxiliaires, Les douze guérisseurs et les sept auxiliaires, ni le chapitre 12 de Libère-toi toi-même, qui faisait également référence aux premières notes de synthèse rédigées par le Dr Bach qui les considérait, lorsqu'il y faisait référence, comme l'« échafaudage » de son œuvre ultime et définitive. En outre, certaines descriptions d'états émotionnels avaient fait l'objet de plusieurs rédactions successives au cours du processus d'évolution naturel de sa découverte et risquaient par conséquent de fourvoyer de futurs lecteurs, ce qui incita le Dr Bach à formuler le vœu exprès qu'elles ne soient pas publiées à nouveau (voir page 139). Nous tenons toutefois à vous présenter ses textes philosophiques, lettres et notes de conférences, ainsi qu'un recueil de nombreux autres documents qui reflètent son caractère, ses conceptions et ses projets. Ensemble, ils tracent avec une grande finesse psychologique le portrait d'un homme dont l'humilité et la compassion sont une bénédiction pour nous tous.

John Ramsell et Judy Howard,
Administrateurs et conservateurs du
Dr Edward Bach Healing Trust and Centre,
Mount Vernon, Sotwell, Wallingford, Oxfordshire,
OX 10 0PZ England



PRÉFACE

C'est un grand plaisir pour nous de présenter cet ouvrage, fruit d'une compilation des textes originaux rédigés par le Dr Bach, et de partager avec vous certains de ses enseignements les plus inspirés.

Edward Bach a consacré toute sa vie à la guérison, et à l'issue de presque vingt années de recherches épuisantes, il a découvert une méthode curative par les fleurs des arbres et des plantes choisies individuellement pour leur aptitude à traiter le comportement et la personnalité émotionnels du malade. Les remèdes floraux de Bach sont aujourd'hui utilisés par des millions de personnes à travers le monde. Leur succès et leur solide réputation sont dus à leur seule efficacité.

C'était la politique du Dr Bach de ne jamais tarder à publier ses découvertes, et de remplacer à chaque nouvel-étape les précédents articles. Il voulait que son système de guérison soit aussi simple à comprendre que possible pour que l'auto-thérapie soit accessible aux personnes de toutes conditions. Sa brochure intitulée Les douze guérisseurs et autres remèdes est la synthèse définitive de l'œuvre de sa vie, et constitue, par conséquent, le texte qui fait autorité puisqu'il renferme toutes les informations nécessaires au choix des remèdes à titre personnel. Ce texte, comme celui de Guéris-toi toi-même, qui expose la philosophie du Dr Bach, est disponible sous le titre La guérison par les fleurs, Dr Edward Bach. Ed. Le Courrier du Livre, beaucoup les connaissent déjà, aussi, afin d'éviter une répétition inutile, ces textes ne figurent pas dans ce

Chapitre III - Les dernières années 1934-1936 119

Première partie - Lettres de Sotwell 119

Deuxième partie - Historiques de cas traités
par le Dr Bach - Les Remèdes à l'œuvre 131

Troisième partie - Appel à ses confrères
et Correspondance échangée avec le Conseil
National de l'Ordre des Médecins 147

Quatrième partie - Textes philosophiques 151

Chapitre IV - L'achèvement de l'œuvre 159

Première partie - Correspondance à propos
des Douze guérisseurs 159

Deuxième partie - Conférences données
par le Dr Bach 169

Conférence publique donnée à Wallingford 171

Conférence maçonnique de 1936 183

Troisième partie - Les dernières lettres 189

Chapitre V - Portraits d'Edward Bach 199

Edward Bach, par Nora Weeks 200

Rencontre avec le Dr Bach,
par Frances Thomas 206

Le poney blanc - Observation d'un cas 208

Ses poèmes préférés - Dédicace extraite des
« Ballades de la chambre » (R. Kipling) 209

« Le petit-déjeuner du Roi » (A.A. Milne) 211

Sous le pommier du Wiltshire (Anna de Bary) 213

Photographies anciennes - Sur la plage
de Cromer 214

Edward Bach par C. E. Wheeler 220

Poème de Fiona McLeod 221

La photographie de la page 9 a été prise par Mechthild Scheffer.